125

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

CHRONIQUE D'UN CHEF-D'ŒUVRE ANNONCÉ

DOSSIER KILLER SUPERSTARS

L'ODYSSÉE CANNOISE DE BRIAN DE PALMA

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,50 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 125 - 25,00 F - RD

IMPACT

85

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO

SCREAM QUEENS

NEVE CAMPBELL, COURTENEY COX, DREW BARRYMORE... HUIT FEMMES POUR L'ASSASSIN !

AMERICAN PSYCHO

LES CADAVRES PORTENT DES COSTARDS !

X-MEN

DE LA BD CULTE AU GRAND ÉCRAN, LES SUPER-MUTANTS PARTENT EN GUERRE !

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 85 - 25,00 F - RD

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.mad-movies.com

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

Numéro 125

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Alex Benjamin
Cédric Delelée
Cyrille Giraud
Stéphane Moïssakis
Alexandre Nahon
Bertrand Rougier
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Mission to Mansart

Photogravure
Angelo Productions

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mai 2000

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Fabien Baron, Daniel Bouteiller, Cécile Caminades, Cat's, Priscille Demoly, François Frey, Laura Gouadain, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric Le Bihan, Henry Lenique, Corinne Licoppe, Christophe Lunn, Olivia Malka, Emilie Maison, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Alexis Rubinowicz, Jonathan Sayada

Sommaire

Le Seigneur des Anneaux

4 - Notules Lunaires et Éditorial

10 - Dans les Griffes du Cinéphage
American Psycho, Pokemon, Virtual Sexuality.

14 - Le Seigneur des Anneaux
La première partie de la trilogie adaptée de Tolkien sortira aux États-Unis pour Noël... 2001 ! D'ici un an et demi, de l'eau aura peut-être coulé sous les ponts. N'empêche : à l'heure actuelle, le projet nourrit tous les fantasmes, et notamment celui d'en remontrer à Lucas sur le terrain de la saga populaire. Pour patienter, John Howe, concepteur visuel sur la trilogie, nous livre quelques secrets de fabrication.

18 - Battlefield Earth
En l'an 3.000, l'espèce humaine a été réduite à l'esclavage par les méchants (et très mal coiffés) extra-terrestres Psychlos. Mais le gentil Jonnie Tyler s'insurge contre sa condition et sonne la révolte. Adapté d'un roman du fondateur de l'église de scientologie, **Battlefield Earth** sera-t-il une sympathique série Z ou l'outil de propagande voulu par le disciple mystique John Travolta ?

20 - Mission to Mars
Avec **Mission to Mars**, Brian De Palma pose des questions essentielles : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Pourquoi sommes-nous là ? La naïveté de la réponse ne manquera pas de surprendre les fans du réalisateur de **Pulsions** qui, malgré sa maestria évidente, ne sauve pas ce produit opportuniste de la débâcle.

26 - Promenons-nous dans les Bois
Vendu comme un slasher tricolore, comme la réponse française à **Scream**, **Promenons-nous dans les Bois** ressemble davantage à une variation «respectable» autour de l'œuvre de Jean Rollin. La frayeur n'est donc pas au rendez-vous de ce pseudo-conte dont la perversité ne choquera pas les plus de douze ans.

Dossier : Killer Superstars

Mission to Mars

28 - Cut
Un film maudit est remaké par une bande d'étudiants en cinéma et libère un tueur qui entreprend de décimer l'équipe technique. Un argument fantastique pour un slasher dans la veine de **Scream** et en provenance d'Australie.

32 - Dossier : Killer Superstars
On se souvient beaucoup moins des victimes que de leur meurtrier. Stars d'un genre qui connaît de nombreuses ramifications, les psycho-killers, croquemitaines et autres bogeymen se copient les uns et les autres, rivalisent dans l'exercice de l'humour saignant et n'en finissent jamais de ressusciter. Portraits de quelques tueurs en série...

42 - Blair Witch : un an après
Un an après la sortie du film le plus rentable de l'histoire du cinéma, nous avons rencontré ses auteurs, Eduardo Sanchez et Daniel Myrick, pour savoir s'ils avaient digéré ce succès à l'échelle planétaire. L'occasion également de faire le point sur les «**Blair Witch**-like» qui n'ont pas manqué d'apparaître sur le marché de la vidéo cheap.

46 - Vidéo et Débats

52 - Fantastic Guide

58 - Jeu Vidéo

60 - Mad'gazine

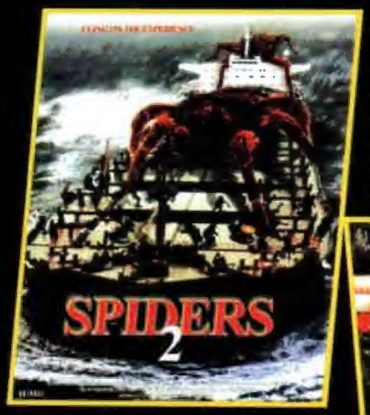
62 - Rayon Laser

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

*Interview de Bryan Singer pour **X-Men**, toutes les «**Scream** Queens», AFM 2000 ou la revanche des B-movies, **American Psycho**, **A Tombeau Ouvert** et plein d'autres bonnes choses dans IMPACT n°85. Actuellement disponible en kiosques et à la librairie Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris.*

NOTULES LUNAIRES

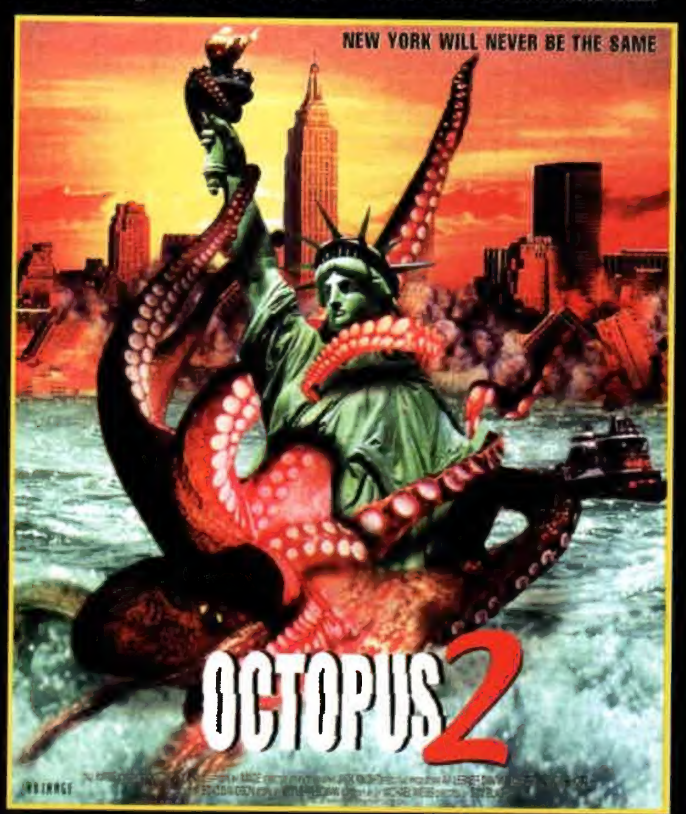
■ Dans la catégorie des films de monstres idiots, *Nu Image* en impose à tous ses concurrents, puisque les originaux sont à peine terminés



que les séquelles apparaissent déjà ! Ainsi, **Crocodile 2**, d'Alain Jakubowicz, fait suite au **Crocodile** de Tobe Hooper dont on retrouve l'héroïne. Celle-ci est embarquée dans un avion, également occupé par des malfrats, qui se crashe au milieu des marais des Everglades où rôde un alligator géant bouffant tout le monde, y compris la boîte noire de l'appareil pour dissimuler l'incident (c'est qu'il est pas con, l'animal).

Spiders 2, cette fois réalisé par Sam Firstenberg après que Gary Jones se soit chargé du précédent, nous conduit sur un bateau-laboratoire où un scientifique extrait de l'ADN d'araignées pour l'injecter dans le corps humain, créant ainsi une race d'arachnides géants et carnivores immunisés contre toutes les maladies humaines (même contre le rhume !). Evidemment, elles bouffent aussi tout le monde.

Enfin, **Octopus 2** de Tom Black, après un premier opus dû à John Eyres, se déroule à New York, la veille de la fête de l'indépendance, où une pieuvre géante s'introduit dans un tunnel très fréquenté après avoir enlacé de ses visqueuses tentacules quelques touristes paumés. Logiquement, elle va bouffer tout le monde. Comme pour **Octopus**, qui se déroulait dans un sous-marin, l'unité de lieu permettra sans doute à *Nu Image* de respecter son budget tout en livrant un film d'action horrifique bien fourni en effets spéciaux correctement troussés. En attendant un **Crocodile 3** dans un sous-marin, un **Spiders 3** dans les marais et un **Octopus 3** dans un avion, histoire de récupérer les décors à moindres frais.



EDITORIAL

Enfin le fantasticomane va pouvoir sortir son *Mad* sans craindre les regards suspicieux de ses voisins de RER. Contraint de se voiler la face ou bien de dissimuler sa lecture sous les vénérables pages de *Valeurs Actuelles*, le voilà aujourd'hui déculpabilisé quand il voit *Télérama* ensencer après lui les mêmes films qu'il fustigeait hier encore d'une plume vengeresse. *«Ne boudons pas notre plaisir»*... préconise le noble hebdomadaire, *«la série des* **Scream** *a fait pour le cinéma d'épouvante ce que la Coupe du Monde a fait pour le football : sortir un divertissement d'un ghetto»* ! Outre le fait que le fantastique ait depuis longtemps quitté son ghetto et que le football n'y ait jamais trempé, si j'ai bonne mémoire, on peut s'inquiéter de cette récupération tardive d'un genre, au moment même où il connaît un incontestable succès public. Tout comme pour le football, justement, l'élite montre souvent une feinte attirance pour ce qui semble intéresser le plus grand nombre et c'est comme cela qu'un Lagaf' peut se retrouver «homme de l'année» et que les principaux journaux télévisés ouvrent couramment sur un résultat sportif plutôt que sur la situation internationale ou des conflits sociaux. Mais l'affaire relèverait de la simple anecdote, si la qualité des films ne suivait pas une courbe strictement inverse à son audience. Gavé de promo, de promesses, de photos, d'interviews où l'auteur reconnaît bien volontiers son propre talent, scotché par la fréquence du passsage des bandes annonces, le spectateur ressent de plus en plus l'impression d'avoir déjà vu le film en question avant de se rendre dans le multiplexe de son quartier et commence à douter de l'utilité du passage à l'acte. Ça c'est la première étape et elle ne vaut pas la seconde quand, terrassé par le vide scénaristique de la grande majorité des grosses productions actuelles, le même spectateur évacue de sa mémoire le récit sitôt passée la porte du cinéma pour se demander au bout de quelques jours s'il a réellement bien assisté à sa projection. En clair, il en sait davantage avant sa vision qu'après, et pour qui aime le paradoxe, le phénomène ne laisse pas de fasciner.

Les exemples se multiplient, même si l'on dénoncera personne pour ne pas faire trop de peine à **Mission to Mars**. Un joli film tout de même, **Mission to Mars**, qui détaille le récit, euh... eh bien, d'une mission sur Mars, mais je ne vous en dis pas plus de peur de gâcher votre plaisir. Allez plutôt le voir, vous en saurez davantage et en plus vous pourrez me raconter l'histoire, moi j'ai déjà tout oublié...

Mine de rien, cet état de fait remet en cause la fonction journalistique en contraignant la presse à se placer sur un terrain plus promotionnel que véritablement critique, à compter les explosions et les dollars investis dans les effets spéciaux d'un aussi joli spectacle. A l'heure du directement jetable, l'avant vaut donc mieux que l'après, pas besoin d'en dire davantage.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Co-produit par le magazine *Fangoria*, **Lady of the Lake**, que réalise le Canadien Martin Devereaux, exhale de fortes effluves de fantasy à l'ancienne. La dame en question, une belle sorcière rousse, hante un lac dans lequel elle a été noyée des siècles auparavant par un chevalier au service de Satan. Selon la légende, elle séduit les hommes et les entraîne dans son humide demeure (très freudien comme truc...) afin de se venger d'avoir été traitée avec si peu d'égards. Un gars qui passait par là pour y pêcher la truite est ainsi envoûté par le charme de la belle qui précipite l'infortuné dans un obscur passé médiéval où il a pour mission de combattre le chevalier satanique et son armée de morts-vivants... A défaut d'un **Evil Dead 4**, on se contentera de cette amusante variation.

BLACKHEART : MONSTER SMASHER

A mi-chemin entre Terminator, Frankenstein et Buffy, ***Matthew Blackheart : Monster Smasher*** est une nouvelle série née de l'imagination des concepteurs de ***The Hunger*** bientôt diffusée outre-atlantique par la branche câblée de *New Line*. Le pilote s'annonce comme un festival riche en visions d'horreur et en scènes d'action percutantes, le tout dans une ambiance comic-book oscillant entre Stan Lee et Bernie Wrightson. Dans les années 40, Matthew Blackheart (Robert Bogue, vu dans ***Oz***), un agent du gouvernement fabriqué à partir de morceaux de G.I's morts au combat, est chargé d'abattre le docteur Jacob Mortas (Christopher Heyerdahl), un scientifique déjanté qui veut peupler la planète de monstres démoniaques issus de son laboratoire. Après une bataille titanesque dont réchappe Mortas, Blackheart est congelé pendant un demi-siècle, puis ramené à la vie de nos jours par le docteur James Franken (Kenneth Welsh de ***Twin Peaks***) afin de continuer la lutte contre les créatures de Mortas, qui occupent désormais des postes-clefs de la ville de New-York, dissimulés sous un aspect humain. Toujours aussi hargneux et patriote, boosté par la mémoire interne des corps des soldats dont il est composé, Blackheart se retrouve confronté à une horde maléfique constituée de vampires, de momies, de zombies, de loups-garous, d'hommes-reptiles et même d'une femme au visage de poupée qui vomit des jets de bile noire. Toutes ces créatures cauchemardesques rendent hommage aux grands monstres créés dans les années 80, précise le responsable des effets spéciaux Adrien Morot (**Bone Collector**, **Battlefield Earth**), tandis que les combats se font aussi bien aux armes à feu et à mains nues qu'à l'aide d'épées tranchantes. Gage d'une qualité certaine, c'est Erik Canuel, véritable fan de fantastique venu de la pub, du clip et de la série ***The Hunger***, qui se charge de la réalisation sur un script de Robert Engels (***Twin Peaks***). Quant à la production, elle est assurée par Richard Donner, réalisateur des quatre **Arme Fatale** et producteur de la série ***Les Contes de la Crypte*** aux côtés de Joel Silver et Robert Zemeckis. Même si la version de Canuel, apparemment très inspirée par l'univers SM de Clive Barker, a été adoucie pour son passage sur le petit écran, on est en droit d'en attendre la diffusion avec impatience.

Une des créatures du Dr. Mortas à l'assaut du pouvoir. Belle bête !

Oubliez **Rambo** et **Robocop**, nous prévient le flyer d'**Alien Agent**, réalisé par Jon Fries. Facile à dire, mais quand on prend connaissance du sujet, on n'est plus sûr que ce soit très indiqué. Marlowe est un combattant, un samouraï du futur vaguement androïde qui lutte contre le Syndicat, une organisation criminelle vouée à la domination du monde et responsable, entre autres exactions, de la mort des parents de Julie, une jeune fille désormais assoiffée de vengeance. Au beau milieu de tout ça surgit Saylon, un assassin venu d'outre espace pour préparer une invasion. Annoncé comme un croisement entre **Blade Runner** et les actionners de Hong Kong, **Alien Agent** lorgne en fait allègrement du côté de **Matrix** et de **Dark Angel**, pour ne pas citer **Men in Black**. Un film de toute façon sous influence(s)...

Reprenant le principe des **Souviens-toi... l'Eté Dernier** (un tueur armé d'un crochet et des histoires de famille compliquées), **Lovers Lane**, d'un certain Jon Ward, parvient à être encore plus emberlificoté. Jugez plutôt : treize ans après que deux amants adultères aient été massacrés le jour de la Saint-Valentin et l'incarcération du tueur dans un asile, les familles des victimes tentent de digérer le drame qui les a frappées. Tom, devenu shérif et veuf de la femme assassinée, élève tant bien que mal sa fille, très perturbée par la mort de sa mère. Penny est dans la même situation puisque c'est son mari que le tueur a embroché, ce qu'elle persiste à cacher à son fils (vous suivez ?). Jack, le frère de la disparue, se trouve être quant à lui le psychiatre du tueur profitant de la confusion ambiante pour s'échapper et s'attaquer aux adolescents rassemblés avec leurs copains pour une fête organisée sur les lieux mêmes du massacre commis treize ans plus tôt. Tom et Penny volent au secours de leurs enfants, mais découvrent chemin faisant que Jack, le psy, était complètement obsédé par sa sœur et qu'il a une relation très ambiguë avec sa fille... Un scénario limite malsain pour un film qui promet des révélations finales parfaitement incompréhensibles (déjà que le reste n'est pas très clair...).

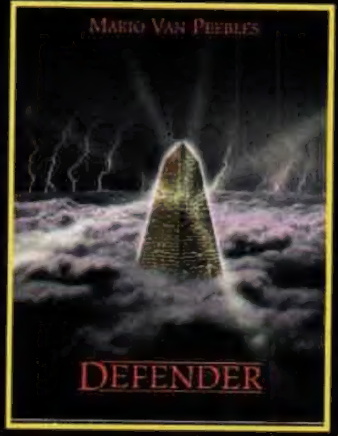
Dans **Hollywood Horror**, produit par la société *Cinema Seven*, un groupe d'étudiants se rend à une soirée branchée épouvante organisée dans un immeuble abandonné de Los Angeles, avec déguisements et tout le tralala. Mais, sort quasi-inévitable pour des lycéens américains dans un film d'horreur, ils se font copieusement massacrer les uns après les autres. Rien de bien original à première vue dans cette comédie sanglante, si ce n'est la présence au générique d'Angus Scrimm, le Tall Man des **Phantasm** de Don Coscarelli, et celle, à la réalisation, d'un certain Bernt Capra, un chef décorateur chevronné qui a travaillé sur le téléfilm **Chips 99** (oui, les motards bellâtres tout de cuir vêtus) !

CHICKEN RUN

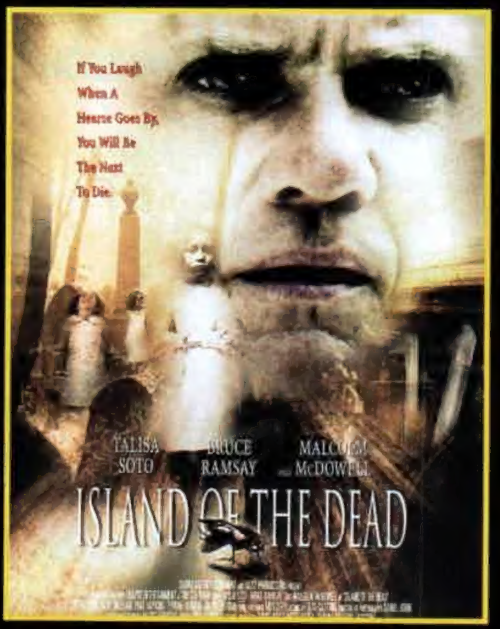
Premier long métrage de la société d'animation anglaise *Aardman* (**Wallace et Gromit**), désormais associée à *DreamWorks*, **Chicken Run** met en scène des poules cantonnées dans une basse-cour où elles doivent pondre un certain nombre d'œufs sous peine de se faire transformer en rôti. Ce régime esclavagiste ne manque pas de provoquer une mutinerie, la volaille étant déterminée à s'échapper pour voler de ses propres plumes, là où elle n'aura plus à pondre sur commande. S'organise donc une insurrection puisque **Chicken Run** est en fait un remake de **La Grande Évasion** ! Le casting vocal des poules est notamment assuré par Miranda Richardson (**Sleepy Hollow**) et surtout Mel Gibson, qu'on a hâte d'entendre hurler "Freedooommmm !!!" sous la forme d'une pintade. Une aubaine pour *DreamWorks* que cette production soit également soutenue par *Pathé* (de poule ?), puisque leur dernier dessin animé en date, **The Road to Eldorado**, vient de mordre la poussière au box-office américain. Peter Lord et Nick Park se sont chargés de la réalisation avec, à l'instar de **Wallace et Gromit**, des personnages en argile animés. On ne change pas comme ça une équipe qui gagne !

Panique dans la basse-cour, la volaille s'échappe !

■ Dans **Defender**, Mario Van Peebles interprète le lieutenant Kross, un officier des troupes US envoyé en Irak durant la guerre du Golfe qui assiste au réveil de Nerg-Al, le dieu babylonien de la mort, provoqué par l'explosion d'un obélisque découvert dans les ruines de la cité de Gomorre. Sur celui-ci se trouvent des symboles magiques qu'une femme grave sur le corps d'un enfant. Témoin de la scène, mais victime de la déflagration, Kross se réveille sur un lit d'hôpital et découvre qu'il porte les mêmes inscriptions (bizarre, bizarre...). Quelque temps plus tard, alors qu'il enquête sur une série de meurtres après avoir intégré la police de Los Angeles, il apprend que l'enfant, une fois devenu adulte, aura le pouvoir de détruire Nerg-Al. Kross comprend alors qu'il a été désigné pour le protéger et doit l'aider à affronter le démon surgi des sables, en train de décimer la population de la cité des anges. **Les Rois du Désert**, **La Fin des Temps**, **La Momie**... de sympathiques influences pour ce nouveau film de John Terlesky, déjà réalisateur de **Judgment Day**.

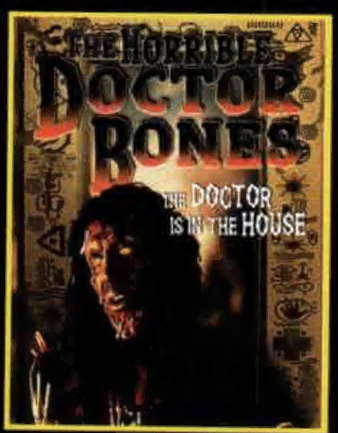


■ Réalisé par Tim Southam, **Island of the Dead** nous emmène sur Hart Island, une île proche de New York où depuis plus d'un siècle un million de pauvres et de morts non identifiés ont été enterrés. Chaque semaine, des prisonniers effectuent sous bonne garde le voyage par bateau afin d'y amener les cadavres destinés à être jetés dans les fosses communes. L'inspecteur Melissa O'Neill (la très sexy Talisa Soto, vue dans le James Bond **Permis de Tuer** et dans les deux **Mortal Kombat**) y conduit donc son prisonnier Tony Matos (Bruce Ramsay), tandis qu'au même moment le milliardaire philantrope Mr. King (Malcolm McDowell) se rend sur les lieux afin d'y construire une cité pour les sans-abri. En creusant le sol, il libère une force maléfique prenant la forme d'un nuage de mouches à viande à la piqûre mortelle, et qui décime tous les bipèdes bien portants ayant eu la mauvaise idée de se trouver dans son rayon d'action. Seuls rescapés, Melissa, Tony et King, bloqués dans les bureaux du cimetière de l'île, vont tenter de survivre avec les moyens du bord. Logique, quelque part, qu'en donnant des coups de pioche à des cadavres, on dérange des mouches. Mais pourquoi pas des asticots ? Eh bien parce qu'un asticot, c'est plus lent, plus con, et ça ne vole pas. On imagine donc sans peine qu'un film où des gens seraient pourchassés par des asticots ne présenterait qu'un intérêt assez limité (*que tu dis, quand on a vu le* ***Slugs*** *de Juan Piquer Simon, on est prêt à tout...*).

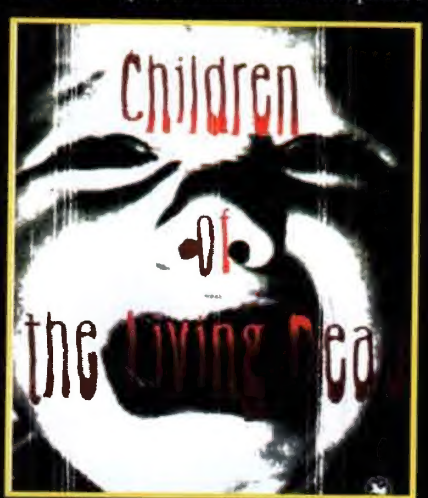


■ Dans la bonne vieille tradition, quelque peu négligée ces derniers temps du film de zombies, **Children of the Living Dead** fait plutôt bonne figure avec son scénario méchamment carnassier. Alors que l'Amérique est infestée de zombies qui envahissent peu à peu les villes malgré l'intervention de la garde nationale, de l'armée et de la police, les patients d'un hôpital de Pittsburgh deviennent la proie des mangeurs de chair travestis en agents de la sécurité ! Direction la maternité, où les mamans présentes sont mordues ou dévorées (au choix) avant d'être promptement abattues par les autorités arrivées sur place. Mais certains des bébés infectés ont survécu au massacre et se retrouvent lâchés dans la nature, avec une furieuse envie de téter voracement toute femelle comestible. Une production *Santelmo* qui hésite entre **La Nuit des Morts-Vivants** et **Le Monstre est Vivant**.

■ *Full Moon International*, la maison de production de Charles Band, récupère le mouvement rap avec **The Horrible Doctor Bones**, réalisé par un certain Art Carnage. Dans ce dernier, un groupe hip hop, les Urban Protectors, est découvert par un producteur renommé,



le docteur Bones. Trop heureux d'accéder enfin à la gloire, ils ne réalisent pas que celui-ci a monté un plan machiavélique dans le but de dominer le monde avec une armée de zombies dopés par leurs chansons. Les musiciens vont devoir corriger le tir et retourner l'arme contre ceux qui l'utilisent. Pour une fois que le rap est associé au mal (ça change de la musique hard ou gothique), on aurait tort de s'en priver !



BRUXELLES 2000

Chaque année depuis dix-huit ans, le BIFFF (comprendre le Bruxelles International Fantasy Film Festival) offre aux cinéphages des quatre coins d Europe une sélection de tout ce dont le cinéma fantastique a accouché dans l année, mais aussi des expositions, des rétrospectives et des soirées. Bruxelles coiffe ainsi au poteau d autres manifestations aux sélections rachitiques et se présente comme le digne successeur du regretté Avoriaz. Rien que ça !

Imaginez un film *Troma* en live et vous ne serez pas loin de l'ambiance complètement dégénérée qui règne à Bruxelles pendant le festival. Durant les mauvais films, les blagues belges fusent dans la salle, parfois au grand détriment des réalisateurs. Présent pendant la projection, l'Anglais Charlie Cantor, auteur de **Blood**, a ainsi dû subir une heure et demie de vannes lancées par des spectateurs hilares. A l'opposé, **The Convent** de Mike Mendez (**Serial Killers**), un excellent film d'horreur doublé d'une parodie de teen movie, a ravi une salle en délire et sacré Mendez comme un futur auteur culte. Bref, le cinéma fantastique et d'horreur, qui semblait de plus en plus destiné en festival à une maigre audience, trouve à Bruxelles un vrai public d'acharnés. Outre quelques bruxellois déguisés en pouilleux venant troubler le calme apparent des files d'attente, on trouve en guise d'entracte des attractions telles que le rafting humain, où un volontaire dans un canot gonflable est jeté sur un torrent de spectateurs, certains tentant évidemment de le faire se manger un siège tandis que d'autres essaient courageusement de l'aider à faire sa longueur ! Pas surprenant alors de trouver dans ce microcosme hirsute Lloyd Kaufman, patron de *Troma*, venu présenter son dernier bébé, **Terrror Firmer**, un chef-d'œuvre absolu de mauvais goût condensé.

The Nameless (Grand Prix) a décidément fait le tour de tous les festivals avec toujours autant de succès, et il faut dire que l'Espagnol Jaume Balaguerro (un vieux lecteur de *Mad* soit dit en passant) réussit là où bien des réalisateurs européens échouent, donnant à son thriller fantastique une teneur stylistique absolument hallucinante. Côté outre-Atlantique, on a pu découvrir **Fourth Floor**, une production *Nu Image* avec Juliette Lewis qui se veut une variation sur **Le Locataire** de Polanski, mais aussi le nullissime **The Crow 3** qui prend le spectateur pour un pigeon avec son statut de quasi-remake bâclé du premier épisode. **Pitch Black** de David Twohy se déroule sur une planète éclairée par trois soleils et narre le crash d'un vaisseau à la veille d'une éclipse. Adapté d'une nouvelle d'Isaac Asimov, **Pitch Black** a dû donner des sueurs froides au chef-opérateur (le film se déroule dans une obscurité quasi-totale), et vient prouver une fois encore tout le bien qu'on pense du réalisateur de **The Arrival** et de **Timescape**.

***The Convent** et ses nonnes très chaudes !*

***The Crow - Salvation** : Eric Mabius dans le rôle du «corbeau d'outre-tombe».*

***The Nameless** : Grand Prix du Festival.*

Possessed du Danois Anders Ronnow Klarlund, avec un Udo Kier bien fatigué, part du même postulat que **Le Témoin du Mal** de Gregory Hoblit, en montrant un démon passant de corps en corps et attendant le moment propice pour s'incarner. **Ring 2** de Hideo Nakata prouve que les Japonais ont une idée assez précise des suites, puisque celle-ci commence à la seconde même où le premier film se terminait et constitue un rébus pour tout spectateur n'ayant pas vu **Ring 1**. Néanmoins, Nakata arrive à rendre angoissante cette histoire de cassette vidéo qui tue tous ceux qui la regardent, ce qui est en soi un exploit. D'un registre radicalement différent, le manga **Spriggan** ressemble visuellement à une version live du dessin animé ***Les Chevaliers du Zodiaque***. Comme d'habitude, il est question d'un enfant aux pouvoirs surhumains capable de créer l'apocalypse. Après **Akira** et **Urotsukidoji**, on ne peut pas dire que **Spriggan** soit révolutionnaire. Heureusement, il est efficace.

Mais la grande révélation du festival est sans aucun doute **Gemini** de Shinya Tsukamoto, qui livre là sans conteste un de ses meilleurs films. A l'inverse des précédentes œuvres du réalisateur, le découpage excessivement lent de **Gemini** rappelle de prime abord Naruse ou Ozu, jusqu'à ce que les pulsions organiques de Tsukamoto ne viennent contaminer la mise en scène. **Gemini** narre l'histoire d'un médecin qui se fait déposséder de son identité par son jumeau et se retrouve enfermé au fond d'un puits alors que son frère, qui le hait, entretient une relation très ambiguë avec sa femme. **Gemini** est un film indispensable, excessivement troublant, qui présente un cinéaste en pleine possession de ses moyens.

Coté thriller, le festival proposait entre autres **Le Coupable** d'Anthony Waller en avant-première mondiale (complètement niais et incohérent), **New Blood** de Michael Hurst (un sous-**Usual Suspect** avec l'excellente Carrie Anne **Matrix** Moss) et **The Minus Man**. Ce dernier, réalisé par le scénariste de **Blade Runner** Hampton Fraschner, narre la lassitude d'un serial-killer errant dans l'Amérique profonde à la recherche de victimes qu'il regarde mourir avec une étrange compassion. Le film est une introspection réussie dans un cerveau malade et contourne habilement tous les clichés de rigueur. On ne peut pas en dire autant de **Paranoid** de John Duigan, peut-être le film le plus mauvais du festival. Un mannequin est kidnappée par un photographe et séquestrée par une bande de vieux hippies qui essaient de la faire réfléchir sur son métier. Lamentable.

La partie rétrospective a permis de voir enfin **L'Horrible Docteur Orloff** sur grand écran (dont Jesus Franco tournerait cet été le remake avec Udo Kier), mais aussi les courts métrages très bizarres de Tsukamoto, ainsi que quelques classiques de la science-fiction comme **La Planète des Singes**, **Terminator 2**, **C'était Demain**...

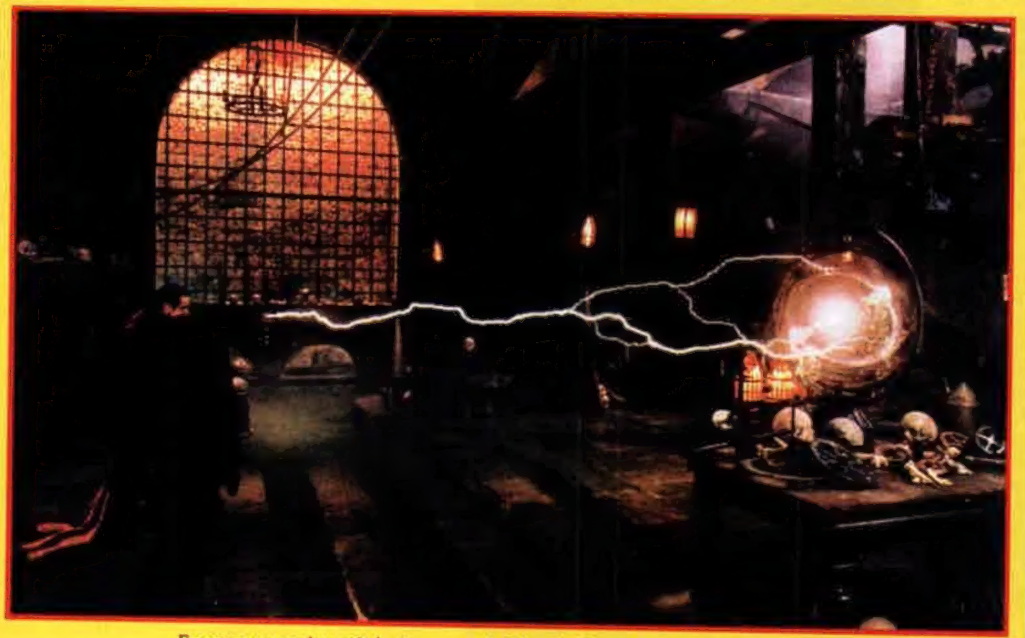
Se déroulant dans seulement deux salles, le Festival de Bruxelles propose plus de 90 films. Avec sa parfaite organisation, son accueil chaleureux, sa sélection hétéroclite et ses rencontres souvent animées entre les nombreux invités et le public, voilà une manifestation propre à satisfaire tous les désirs des fantasticophiles.

Erich VOGEL

***The Minus Man** : la dérive étonnante d'un serial-killer...*

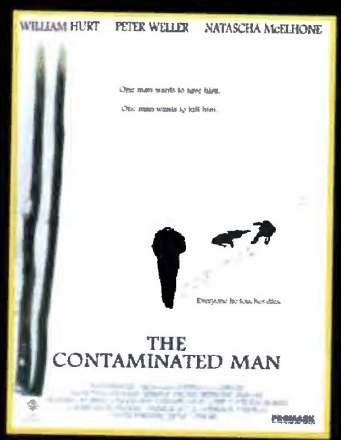
DUNGEONS AND DRAGONS

En attendant **Le Seigneur des Anneaux** de Peter Jackson prévu pour Noël 2001, l'heroïc-fantasy repointe enfin le bout de sa truffe avec **Dungeons and Dragons**, première adaptation sur grand écran d'un jeu de rôle médiéval fantastique, et pas n'importe lequel siouplaît ! Un projet ambitieux dont la réalisation a été confiée à Corey Solomon, un jeune metteur en scène de vingt-neuf ans au passé cinématographique totalement vierge. Pas une pub, pas un clip, ni même un court métrage. C'est à sa seule ténacité qu'il doit de se retrouver aux commandes de cette entreprise, puisque neuf ans lui ont été nécessaires pour le monter, période incluant l'écriture du scénario aux côtés de Topper Lilien et Carroll Cartwright (**Jumanji**) et un forcing sauvage pour convaincre les détenteurs des droits du jeu de lui assurer l'exclusivité de l'adaptation. Cela fait, restait à trouver un producteur. Et c'est Joel Silver (**Matrix**), impressionné par la volonté de Solomon, qui sera l'envoyé des dieux, lui attribuant la coquette somme de 500.000 dollars pour tourner la scène d'action-test suffisamment convaincante. Un véritable conte de fées pour Solomon, déterminé à mettre en scène le **Star Wars** du film de fantasy, et citant comme références **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **Ben-Hur** et **Spartacus**, plutôt que **Cœur de Dragon** et **Kalidor**. Nanti d'un budget raisonnable autorisé par un tournage à Prague, il engage de jeunes comédiens, dont Thora Birch (**American Beauty**) dans le rôle de la mignonne impératrice que veut destituer un sorcier maléfique (Jeremy Irons) rêvant d'asservir le monde grâce à son armée de dragons. On verra d'ailleurs une vingtaine de ces créatures majestueuses se livrer à un duel en plein ciel, crachant du feu au-dessus de tours cyclopéennes. Avec ses batailles épiques, ses orques, ses elfes, ses nains et ses squelettes à la Ray Harryhausen, sa flopée de malédictions jetées par des mages hallucinés et ses décors à la Tolkien, **Dungeons and Dragons**, qui sortira chez nous pour les fêtes de fin d'année, fait littéralement saliver, surtout connaissant le flair de Joel Silver pour dégoter des jeunes prodiges de la caméra. Chose amusante, Silver travaille fréquemment avec Robert Zemeckis. Zemeckis a produit **Fantômes contre Fantômes**. C'est sur le plateau de **Fantômes contre Fantômes** que Peter Jackson a pour la première fois évoqué son projet d'adapter *Le Seigneur des Anneaux*. Tout cela n'est que pure coïncidence nous direz-vous. Mais des «coïncidences» comme celles-ci, Hollywood en est friand.



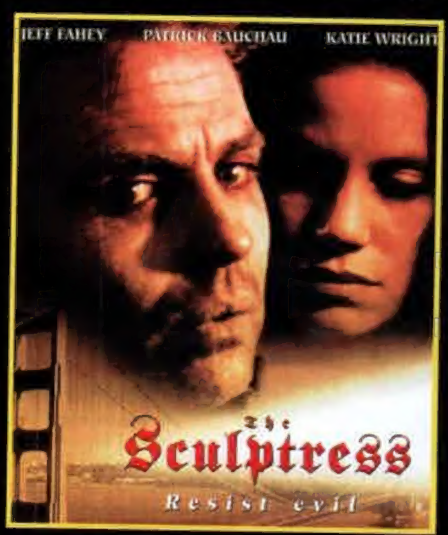
Encore un sorcier prêt à s'emparer du Monde. Prenez votre tour, enfin quoi !

■ S'il est un réalisateur de série B qu'on apprécie par ici, c'est bien Anthony Hickox (**Waxwork**, **Prince Valiant**). Dans **The Contaminated Man**, il s'offre un casting haut de gamme pour un sujet plutôt ambitieux. L'expert de l'OTAN David Whitman (William Hurt) est envoyé en Allemagne pour enquêter sur l'incendie d'une usine chimique accidentellement provoqué par une altercation entre le directeur des lieux et Joseph Mueller (Peter Weller), l'un des responsables de la sécurité. Whitman est tout désigné pour y fouiner puisqu'il a lui-même été porteur d'un virus développé par la compagnie propriétaire de la dite usine et qu'il a mortellement contaminé toute sa famille. Mueller, également atteint, traverse l'Europe pour retrouver ses proches, laissant derrière lui de nombreux cadavres. Assisté par une enquêtrice du département d'état (Natascha Mc Elhone), Whitman tente de rattraper Mueller avant que celui-ci ne soit abattu par les tueurs que le gouvernement lance à ses trousses. Il faut dire que le virus est destiné à devenir l'arme bactériologique ultime. Un sujet d'espionnage et d'anticipation particulièrement excitant où l'on retrouve également Michael Brandon (la série *Mission Casse-cou*)



■ En 2057, alors que la Terre prône une politique guerrière étendue à toute la galaxie, l'enquêteur militaire Hayes se rend sur Titan, une lune de Saturne, afin d'élucider la mort de Barrett, chef d'un projet minier. Il y rencontre un chercheur et une jeune ingénieur qui lui apprennent que leur défunt supérieur s'est risqué dans l'atmosphère toxique extérieure afin d'étudier les tempêtes ne cessant de ravager la surface de Titan. Troublé par des rêves qui semblent vouloir l'attirer dehors, Hayes découvre que les ouragans sont en réalité un organisme vivant et télépathe. C'est alors que Barrett, happé par cette entité l'ayant conduit dans un univers parallèle paradisiaque, envoie au petit groupe des messages par la pensée pour les pousser à le rejoindre. La mine ayant été mise en auto-destruction programmée et la violence des vents commençant à fissurer les murs, Hayes et ses compagnons n'ont d'autre alternative que de sortir au péril de leur vie... John Krawlzik réalise ce **Death on Saturn's Moon** qui risque fort d'être beaucoup moins ambitieux à l'écran que sur le papier.

■ Dans la série des thrillers surnaturels basés sur la connexion télépathique entre un tueur et un médium, **The Sculptress** tente de faire preuve d'une certaine originalité. Sarah, une jeune artiste-sculpteur britannique, s'installe à San Francisco sur le même palier que Dobie, un acteur de seconde zone (Jeff Fahey, donc) qui se trouve être également un tueur psychopathe en pleine activité. Lorsque Sarah se met à imaginer des créatures démoniaques, puis à sculpter le corps d'une jeune femme assassinée le jour même, il devient évident que l'influence maléfique de Dobie influe sur son psychisme. A un tel point que Dobie finit par lui transmettre le mal qui le hante, sous la forme d'un incube fort désireux de répandre sa semence dans le corps de Sarah et la faire concevoir un être démoniaque. Elle devra choisir entre se donner la mort ou laisser naître sa progéniture. Ce script typiquement fin de siècle, réalisé par Ian Merrick, inclut à son générique Patrick Bauchau, récemment redécouvert dans la série *Le Caméléon*.

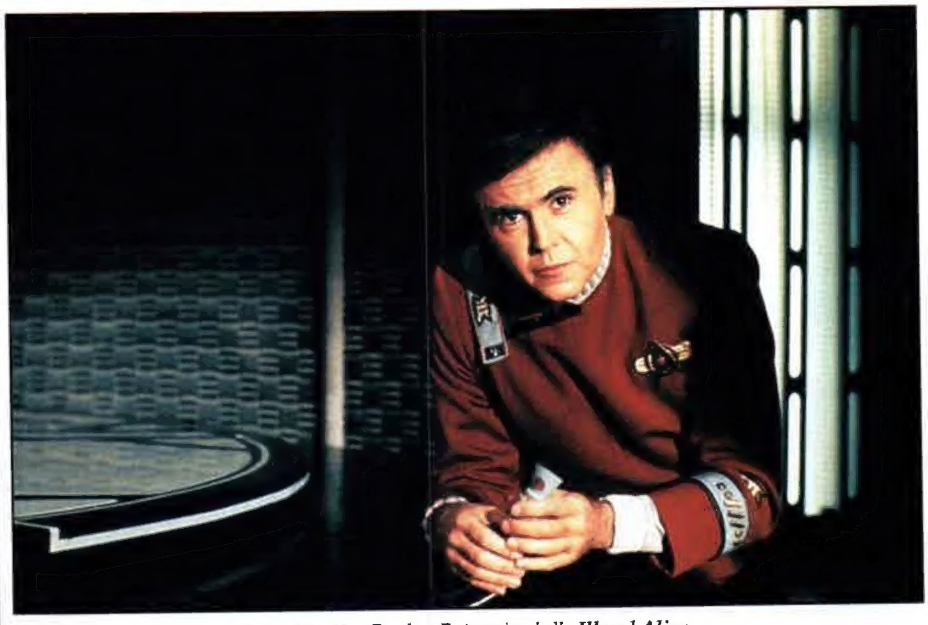


Jack TEWKSBURY

WALTER KOENIG

L'enterprise ne répond plus...

Walter Koenig s'est distingué en incarnant le Russe Chekov dans STAR TREK, ainsi que dans les sept premiers longs métrages tirés de la série. Egalement auteur de quelques romans et scénariste de plusieurs épisodes des séries LAND OF THE LOST, THE POWERS OF MATTHEW STAR et STAR TREK, le comédien se prépare actuellement à revenir au cinéma avec ILLEGAL ALIEN, une version moderne du CHOIX DE SOPHIE qu'il a lui même écrite pour le compte de GALAXY PICTURES. Il y jouera Eric Norris, un scientifique recherché par le gouvernement pour avoir enfanté d'une créature extraterrestre. Même s'il n'arpente plus les couloirs de l'Enterprise, pas question que Walter Koenig divorce de la science-fiction !



*Chekov/Koenig : Bye bye Enterprise, hello **Illegal Alien**...*

Comment vous êtes-vous retrouvé dans l'uniforme de Chekov ?

En 1964, j'avais joué le temps d'un épisode, dans une autre série télé, le rôle d'un Russe, un steward qui tentait de fuir l'Union Soviétique. Le directeur de casting de ce programme travaillait aussi sur ***Star Trek***, et Gene Roddenberry, le créateur et producteur de ***Star Trek***, produisait alors une autre série où j'avais tenu un rôle de lieutenant. C'est le genre de situation où tout plaide en votre faveur !

Qu'est-ce que *Star Trek* a changé dans l'univers de la science-fiction ?

Le plus évident est relatif à cette vision optimiste du futur. La science-fiction avait plutôt tendance à jouer avec l'idée que nous nous approchions de la fin du monde, que notre futur serait désastreux. ***Star Trek*** nous a toujours appris que non seulement nous resterions ceux que nous sommes, mais que nous créerions un monde où les gens, de toutes nationalités et de toutes religions, vivraient ensemble en paix. Ceci avait quand même déjà été fait avant ***Star Trek***, mais cette série, avec ses quarante ans d'aventure, ses neuf films et tous ses dérivés, a imposé cette idée d'un futur dont nous pourrions nous réjouir.

Vous avez toujours aimé la science-fiction ?

En fait, je n'étais pas un grand fan de SF à l'époque. J'avais déjà lu du Ray Bradbury ainsi que d'autres auteurs de la même vague, mais c'était déjà du passé. Je ne regardais pas beaucoup de programmes de science-fiction non plus, à l'exception parfois des séries ***Au-delà du Réel*** ou ***La Quatrième Dimension***. En fait, la science-fiction à la télé ne m'a jamais trop attiré, même si je trouve que ***Babylon 5*** est une série remarquable, vraiment bien écrite. Bien sûr, je joue dedans, alors on pourra toujours dire que je ne suis pas d'une grande objectivité sur le sujet !

Tchekov est mondialement célèbre, au moins autant que le Capitaine Kirk et Spock. Pourquoi, d'après vous ?

Tout simplement parce qu'il représente la jeunesse, la spontanéité. Il n'est pas un de ces officiers de carrière issus d'une quelconque institution. Il exprime certaines passions, une certaine forme de naïveté. Roddenberry avait créé ce personnage afin que les jeunes puissent s'identifier à lui. D'ailleurs, l'essentiel du courrier que je recevais à l'époque provenait de téléspectateurs qui avaient entre 8 et 14 ans.

Est-ce que vous regrettez de ne plus avoir à endosser l'uniforme de Chekov, de ne plus arpenter l'Enterprise ?

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de regarder derrière soi pour sans cesse ressasser des «et si ?». ***Star Trek*** parle de l'avenir et ma vie a toujours été orientée dans cette direction. Je ne veux pas me morfondre dans le passé. Ce projet que j'écris, **Illegal Alien**, est l'expression de mon envie d'aller de l'avant. Il y a un élément de science-fiction prédominant dans l'histoire, mais ce n'est pas Chekov, c'est un personnage qui doit se confronter à la vie et à la culpabilité qui l'étreint. Il a cette opportunité d'être à nouveau parent, mais pas un parent biologique. Ses tourments viennent du fait que cette créature n'est pas de notre planète, qu'il lui a donné vie. Jusqu'où ira-t-il dans l'acceptation ? A quel moment refusera-t-il les expériences que l'on veut mener sur cette créature ? La SF se résume un peu trop souvent à de la pyrotechnie. Dans **Illegal Alien**, nous avons effectivement un alien animatronique, mais c'est une histoire très profonde sur la lutte, la culpabilité, la vie en général, ses joies et ses tracas.

On a le sentiment que vous cherchez à revenir aux racines de la science-fiction avec *Illegal Alien*...

Pas de manière consciente en tous cas. Si les racines de la science-fiction sont là, ça ne me pose pas de problème. Mais ce que je veux avant tout, c'est pouvoir raconter une histoire dont je me sens proche, la lier à des événements qui se sont produits par le passé. C'est une histoire très humaine doublée d'un événement extraordinaire. Le personnage vit une expérience dramatique, très théâtrale, qui modifie le cours de son existence.

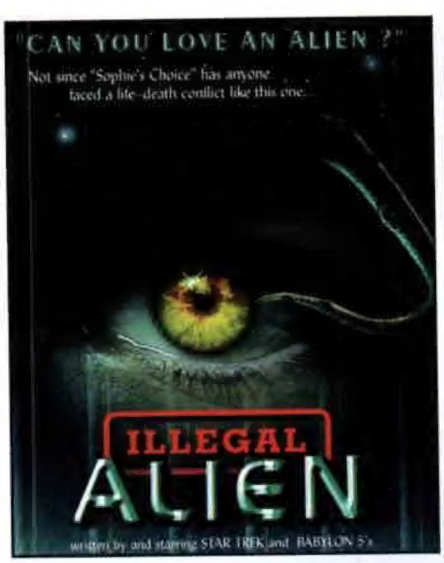
Comment est né ce projet ?

J'ai commencé à travailler dessus il y a six mois. Don Conway, le président de *Galaxy Pictures* et moi-même en avons eu l'idée. J'en ai tiré un synopsis très bref, puis nous avons travaillé ensemble à un traitement. Ces trois derniers mois, je n'ai pas pu m'y consacrer à cause de mes autres engagements. Nous avons pourtant une version définitive du scénario qui est très convaincante et qui nécessite à peine quelques retouches. Dès que nous aurons un réalisateur attaché au projet, nous y reviendrons. Je ne veux pas prendre la pose théâtrale mais je vous le dis, pour moi, c'est ce projet qui compte. Je m'y suis investi en tant qu'écrivain, en tant qu'individu, et c'est un rôle magnifique auquel je crois pouvoir rendre justice. J'essaie de garder les pieds sur terre car dans ce métier, rien n'est jamais acquis tant que le film n'est pas fait. Mais il y a beaucoup d'enthousiasme autour du projet au sein de *Galaxy Pictures*, et j'espère que le film sera terminé à la fin de l'été.

Savez-vous déjà à quoi ressemblera l'alien ?

Tout à fait. Cette créature ne sera pas humanoïde, mais elle doit posséder certaines qualités de l'être humain. Elle doit aussi être suffisamment étrange pour que le spectateur se demande comment quelqu'un peut aimer une telle chose. Mon personnage lui ayant donné vie, lui ayant transmis des gênes, on doit retrouver des caractéristiques familières dans sa silhouette. Dans nos discussions, nous avons évoqué l'idée d'un Homo Superior. La question étant : cette étape est-elle une erreur ou la suite logique de l'évolution ?

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)



AMERICAN PSYCHO

Initialement, le roman «American Psycho» était une simple commande, un livre censé répondre à la demande croissante du public pour les serial-killers. Mais entre les mains de Bret Easton Ellis, le plus cynique des écrivains contemporains, ce vulgaire travail de faiseur s'est métamorphosé en un gigantesque pamphlet sur les golden eighties, faisant logiquement de son «american psycho» l'antithèse parfaite des clichés généralement répandus. Ce personnage artificiel, peut être moins horrible que le monde dans lequel il vit, apparaît comme un des anti-héros les plus mémorables de cette fin de siècle. Patrick Bateman est ainsi un homme d'affaire beau et riche, qui achète des costumes comme on change de chemise et tente, dans un effort désespéré, de s'intégrer à ses semblables. Mais il suffit que la carte des visite d'un de ses collègues soit plus belle que la sienne pour que ce yuppie retrouve de soudaines envies de meurtre. Personnage dénué de toute empathie, cet homme d'affaire new-yorkais des années 80 était pour Ellis un angle d'attaque idéal pour s'insurger contre tout ce que la société d'alors se bornait à admirer. Bateman (tout comme Victor Ward, le mannequin perturbé de «Glamorama», le dernier livre de l'auteur) devenait ainsi le révélateur d'une société dont il était également le premier des symptômes. Dans un monde où chacun tire dans le dos de l'autre et où la réussite s'estime au degré de jalousie qu'elle suscite, il est presque compréhensible de voir ce yuppie succomber périodiquement à ses bas instincts et massacrer des figures qui, à ses yeux, ont perdu toute consistance interne, tout espoir, et

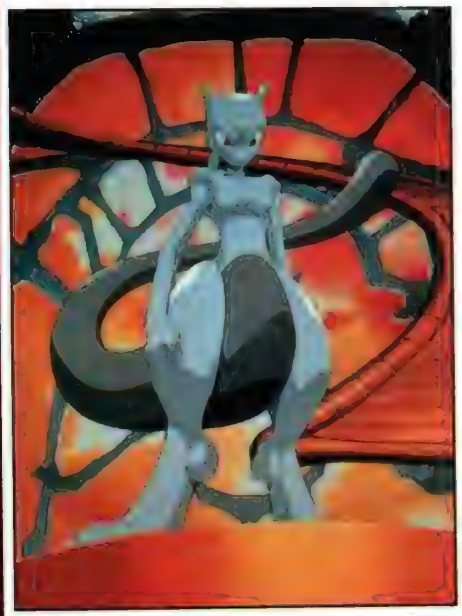
toute humanité. Que ce soit un clochard et son chien, un collègue de bureau, une prostituée ou une bimbo, Patrick Bateman torture, décapite, éviscère, rejetant ces êtres dont il ne supporte plus la médiocrité ou l'arrivisme. Heureusement Mary Harron se garde bien, dans son film, de juger ce grand personnage de roman. Elle le laisse glisser librement sur la surface des choses et montre sa décadence comme une preuve évidente de malaise social.
Mais hélas, si le travail de Harron est louable, ça n'est que d'un point de vue scénaristique. Lors de scènes d'action particulièrement mal chorégraphiées (dont une en hommage à **Massacre à la Tronçonneuse** !), **American Psycho** tombe en effet un temps dans ce qu'il dénonce et devient un grotesque téléfilm typique des années 80. Dommage également que la mise en scène n'isole pas davantage Bateman dans des espaces aseptisés, des cadres étouffants, afin de faire partager au spectateur l'angoisse extrême du personnage et la vacuité du monde dans lequel il vit. On regrette quand même que David Cronenberg, qui songea un temps à adapter le roman, n'ait pas été là pour injecter à **American Psycho** la dose de malaise qu'il méritait. Mary Harron préfère quant à elle orienter le film du côté de la comédie noire, ce qui a pour effet de rendre quelques personnages secondaires assez irritants. Mais **American Psycho** se rattrape dès que son héros exprime en monologue intérieur sa fascination pour ce qui l'emprisonne, et déambule dans des endroits «branchés» au milieu de personnages qui ne sont qu'apparence dans un monde où, justement, l'apparence est devenue une valeur capitale.
Ce point de vue sur une société décadente, on le retrouvera quelques années plus tard dans le roman «Fight Club» de Chuck Palahniuk, où le narrateur prie l'Américain moyen de renoncer à tout matérialisme inutile, d'arrêter d'admirer des icônes perverses, et d'engager le combat, quelque soit sa forme, contre toute société privilégiant le paraître à l'être et étouffant l'humain dans une misérable condition d'asservi. «American Psycho» peut être vu comme le premier signe de ce ras-le-bol général, comme le manifeste torturé d'un auteur en avance sur son temps. C'est dire si le livre d'Ellis est une œuvre capitale, dont le long métrage n'a retenu que le cynisme facile et la critique d'une époque en se fichant royalement de son côté offensif. Ça n'est donc qu'au travers de quelques moments de grâce que cette adaptation inégale retrouve le style minimaliste et tourmenté qui faisait toute la force du roman.

Erich VOGEL

USA. 1999. Réal.: Mary Harron. Scén.: Mary Harron et Guinevere Turner d'après le roman de Bret Easton Ellis. Dir. Phot.: Andrzej Sekula. Mus.: John Cale. Prod.: Edward R. Pressman, Chris Hanley et Christian Hasley Salomon pour Lion Gate/Edward R.Pressman Film Corp. Int.: Christian Bale, Chloe Sevigny, Willem Dafoe, Jared Leto, Samantha Mathis... Dur.: 1 h 30. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 7 juin 2000.

POKEMON

Pokémon est un bug imaginé par des informaticiens fatigués qui, bêtement, ont conçu une gigantesque pompe à fric. En effet, leurs 151 petits monstres digitaux ont produit en trois ans un chiffre d'affaire supérieur à 35 milliards de francs... Toutefois, inutile de le taire plus longtemps, aucun adulte ne peut comprendre la gravité des concepts mis en jeu dans **Pokémon, the First Movie.** Divisé en deux parties indépendantes, il s'agit d'un catalogue de trucs et d'astuces destiné aux groupies du jeu vidéo original et à des «clients» potentiels âgés de moins de 12 ans.
Le court métrage **Les Vacances de Pikachu** est donc une comédie souriante pour les enfants. D'ailleurs, le personnage principal de l'histoire est un croisement entre le canari, le hamster et le nourrisson, auquel il emprunte son registre linguistique. Présentant deux Pokémon inédits, Snubble et Marill, cet épisode est l'objet d'une polémique freudienne chez les fans, qui se demandent si, face à Grotadmorv, dans la version «bêta» du jeu vidéo, leurs nouveaux héros conserveront leurs pouvoirs spéciaux ?
Le moyen métrage de 75 minutes constitue donc le morceau de résistance de ce show télévisé égaré sur grand écran. Il met en scène Mewtwo, un



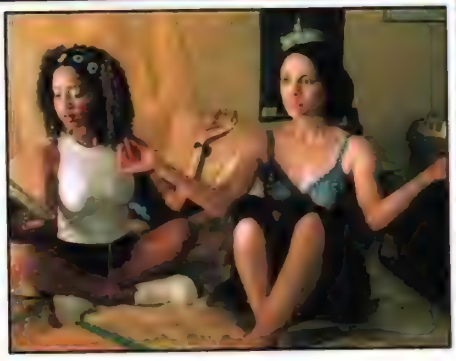
Pokémon génétiquement modifié possédant l'intelligence du monstre de Frankenstein et l'étique de Magnéto (X-Men). Sacha, le gentil de la série, est amené à le défier pour obtenir le titre très convoité de meilleur maître Pokémon de l'univers (sic)...
A condition d'avoir déposé son cerveau à l'entrée du ciné, **Pokémon** divertira les aficionados de boys band trash osant se livrer à leur plaisir coupable lors des apparitions de la Team Rocket, de méchants adolescents attardés franchement hilarants dans leur façon d'être pathétique. Vous l'aurez compris, il ne faut pas méprendre **Pokémon** pour **Jin-Roh** ou **Princesse Mononoké**. Pourtant, sa genèse est riche d'enseignements. **Pokémon** ayant franchi la barre des 100 millions de dollars aux Etats-Unis, il nous dévoile qu'un film non-américain est capable d'exploser le box-office. De plus, à l'instar du «Journal d'Anne Frank», des experts comptables ont tenté de dissimuler l'ascendance japonaise du métrage. Pire, ils ont corrigé, amputé, puis remonté ces deux films de manière à modifier sensiblement leur script initial. Mercantiles, désinvoltes, ces politiques méprisables sont révoltantes, qui plus est dans le cas de spectacles destinés à être captés par plusieurs millions d'âmes.
Le Japon étant considéré à tort par l'opinion comme un désert filmique et culturel, depuis des années des producteurs occidentaux rusés vont y piller les cinémas de quartier. Soigneusement dissimulée sous le strass et les paillettes, cette attitude est symptomatique de la maladie qui corrompt le Septième Art. L'inflation de la quantité se faisant au détriment du respect et de la qualité, l'industrie vomit désormais des produits pour le câble ou le satellite, mais oublie de projeter du rêve dans les salles obscures. Au-delà de ces griefs, loin d'annoncer le déclin d'un genre, **Pokémon** atteste de la vitalité du cinéma animé japonais, un Eldorado de contrastes dont, pour protéger leurs intérêts, de zélés marchands nous cachent le vrai visage depuis des années. Raison de plus pour rester vigilant dans l'attente de nouvelles perles rares décemment exploitées, voire pour aller chiner les vidéos dont nous vous parlions à l'époque du «Mangarama».

Bertand ROUGIER

Pokemon The First Movie. 1999. Japon/USA. Réal.: Michael Haigney & Kunohiko Yuyama. Scén.: Norman J. Grossfeld, Michael Haigney, Takeshi Shudo, John Touhey. Mus.: Manny Corallo & Ralph Schuckett. Dir. Art.: Katsuyoshi Kanemura. Dir. Anim.: Shukachi Kanda. Prod.: 4 Kids Entertainment/ Shogakukan. Dist.: Warner Bros. Dur.: 1 h 15. Sorti le 8 mars 2000.

VIRTUAL SEXUALITY

Justine (Laura Fraser) est malheureuse. Elle a 17 ans et n'a jamais connu la virilité masculine. Sa vie bascule le jour où le timide Chas (Luke de Lacey) la conduit dans une convention sur la réalité virtuelle. Sur place, grâce à une machine nommée Narcissus, elle s'amuse à modifier virtuellement son apparence et crée celle de l'homme parfait qu'elle nomme Jake. Mais une gigantesque explosion ravage la convention et l'enferme dans le corps de l'apollon. Pour retrouver son apparence physique, Justine va devoir convaincre Chas de son identité. En attendant, elle va aussi réaliser que ce n'est pas tous les jours facile de porter un zizi !
Vous pouvez oublier le travail en profondeur de John Hugues (**Breakfast Club**) et Michael Lehmann (**Fatal Games**) qui, dans les années 80, s'époumonaient à donner une image «humaine» des adolescents. Dans **Virtual Sexuality**, l'ado est représenté au mieux comme un gentil attardé fan d'informatique, au pire comme une bouffeuse d'hommes sans cervelle sobrement nommée L'Aspirateur. Forcément, le scénario suit la même logique et les situations «drôles» s'enchaînent sur un rythme arthritique. Pour situer, le gag le plus récurrent consiste à placer Jake dans un environnement typiquement masculin (les vestiaires, par exemple) afin qu'il puisse voir des quéquettes partout. Comme si cela ne suffisait pas, les relations parents/enfants propres à tout «film de jeune» qui se respecte, sont ici faussées par un procédé scénaristiquement douteux visant à les rendre complices des actes de leur progéniture, quels qu'ils soient. Ce qui nous amène à penser que l'équipe du film ne doit pas se souvenir de sa propre adolescence pour la décrire de manière aussi fantasque. Croisement flasque entre **Une Créature de Rêve**, **Dans la Peau d'une Blonde** et **Et la Tendresse, Bordel ?** (cocorico !), **Virtual Sexuality** est un teenmovie qui ne plaira pas aux teenagers...



Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 1999. Réal.: Nick Hurran. Scén.: Nick Fisher d'après le roman de Chloe Rayban «Virtual Sexual Reality». Dir. Phot.: Brian Tufano. Mus.: Rupert Gregson-Williams. Prod.: Christopher Figg pour Tristar Pictures. Int.: Laura Fraser, Rupert Penry-Jones, Luke de Lacey, Kieran O'Brien, Marcelle Duprey, Natasha Bell... Dur.: 1 h 32. Dist.: Columbia TriStar Films. Sortie le 10 mai 2000.

LES 101 MONSTRES RINGARDS

Après les 101 Inventions Japonaises Inutiles et Farfelues, un nouvel ouvrage tout aussi inutile et farfelu : LES 101 MONSTRES RINGARDS, ou le guide pratique des créatures les plus super top moches.

Origines, mœurs, pouvoirs spécifiques, projets personnels, nourriture préférée, manies sexuelles, plus l'avis judicieux du Dr. Mad et surtout... «le geste qui sauve en cas de rencontre», ou les moyens de s'en débarrasser.

Par l'auteur des CRAIGNOS MONSTRES, le livre de chevet indispensable sur l'étagère de vos WC.

90 F (+ 16 F de port), par chèque ou mandat-cash, à Mad Movies, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	DA	RD	DG	VG	JPP
American Psycho	5	1	5	3	
Cut			4		
Dans la Peau de John Malkovich	4		5	5	5
Heavy Metal : F.A.K.K. 2		3	4		
L'Homme Bicentenaire	1	0	1		
Hypnose	4	2	5		
La Ligne Verte	3	4		1	
Mission to Mars	2	5	2	2	2
Promenons-nous dans les Bois		0	0	1	
Scream 3	3	2	3		2
Sixième Sens	5	5	6	3	4
Sleepy Hollow	6	5	6	2	4
Stuart Little	4	3			
Toy Story 2	5	5	5	6	

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65

Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

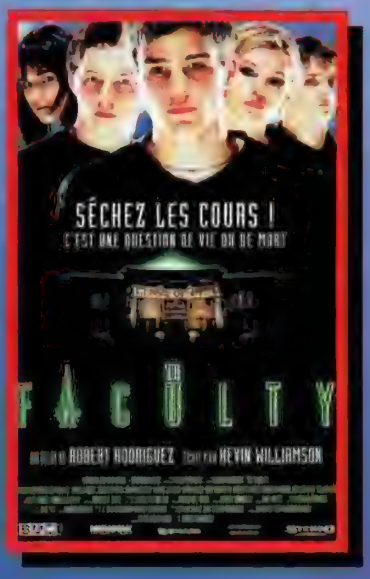
Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

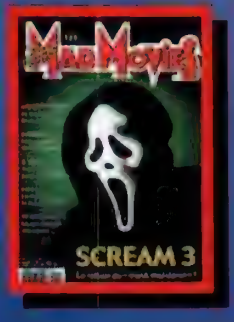
Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 1.000 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres.
Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



SORTIE LE 24 MAI



Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 vidéo de **THE FACULTY** (à regarder pendant les révisions) ou l'un des 10 jeux vidéo **FEAR EFFECT** (de l'aventure animée sur console), ou la bande originale en CD de **FANTASIA 2000** (le casque sur les oreilles, ça fait les oreilles de Mickey !).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, l'affichette 40 x 60 de **FANTASIA 2000** ou **MISSION TO MARS**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou *IMPACT* manquant à votre collection.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES 4 rue Mansart 75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Le Seigneur des Anneaux

L'adaptation de l'œuvre de Tolkien par Peter Jackson était un événement bien avant le premier tour de manivelle. A l'heure où quelques plans complètement achevés (et complètement sublimes !) du SEIGNEUR DES ANNEAUX sont visibles, voici expliquée la longue pré-production du film, période où tout se décide... et se dessine.

concepteur visuel

JOHN HOWE

Rien d'étonnant à trouver les noms de John Howe et d'Alan Lee à la conception visuelle du film de Peter Jackson. Ces deux illustrateurs se partagent en effet la paternité des images les plus «officielles» de l'univers du «Seigneur des Anneaux», et aussi peut-être les plus vivantes, les plus concrètes. John Howe participait récemment au jury du Festival du Film Fantastique qu'organisait sa ville d'adoption Neuchâtel, et pour lequel il a évidemment dessiné l'affiche. Nous lui avons demandé de partager avec nous ses souvenirs de travail sur un projet qui nous fait frémir d'impatience. Dans les limites imparties par son devoir de discrétion, il a très gentiment accepté de lever un coin du voile...

Le groupe des Hobbits face aux Nazgûls : un combat inégal.

En quoi consiste votre parcours ?

En une ligne plus ou moins régulière et droite. Les écoles d'art puis le boulot. J'ai grandi au Canada, j'ai étudié en France, à Strasbourg, et je vis maintenant en Suisse. Quand j'étais jeune, j'adorais l'Heroïc Fantasy. Je me nourrissais de ça. Mais l'illustration n'est pas un choix conscient. J'ai toujours dessiné, je n'ai jamais arrêté, et j'ai juste cherché un métier où l'on pouvait le faire. J'ai commencé dans le livre pour enfants puisque c'est là que l'on trouve le plus de demande. J'ai longtemps couru après l'éditeur de Tolkien et je suis allé jusqu'à Francfort, dans les foires aux dessins, montrer mon travail, pour m'entendre dire à chaque fois de revenir l'année prochaine. J'ai fini par publier un truc dans un calendrier en 1987. Puis, j'ai eu une première demande pour la couverture de «Bilbo» en livre de poche. Ça s'est poursuivi jusqu'à la fin de l'histoire de la Terre du Milieu, c'est-à-dire une vingtaine de couvertures plus tard. Alan Lee et moi, on est très étroitement associé à ces bouquins. Le Gandalf que tout le monde connaît est devenu une image indissociable du roman, ce qui me pose d'ailleurs des soucis quant à son utilisation.

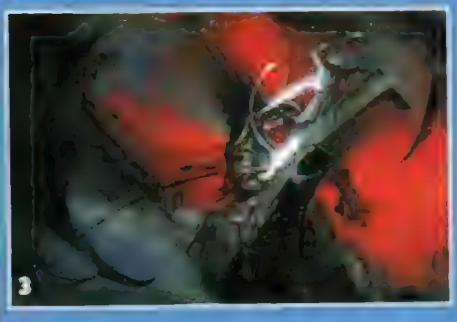
Comment avez-vous été engagé par Peter Jackson ?

On a reçu un coup de fil de lui à trois heures du matin, décalage horaire oblige. Ma femme et moi, on était enchanté. Bien sûr, il y a toujours un «attendez, je vais réfléchir» de principe, mais on était partant. Après ça, on n'a plus dormi de la nuit. Plus tard, ma femme, notre enfant et moi sommes donc partis en Nouvelle-Zélande. C'était il y a deux ans. On y a fait deux séjours de six mois.

Quel était votre emploi du temps là-bas ?

On avait constamment des réunions avec Peter Jackson et sa femme. Pendant les périodes où il réécrivait le script, on le voyait moins, mais sinon on le voyait tous les jours. Il y avait de toute manière peu de chances d'avancer à l'aveuglette sur quelque chose qu'il n'avait pas étudié au préalable. Il garde l'œil sur tout et il a une bonne mémoire. Suite à chaque rencontre, pour chaque décor, pour chaque environnement, on se mettait à crayonner toute la journée. Quotidiennement, on faisait entre cinq et dix grands dessins. Le but était de proposer des

Le monde de John Howe



1/ Le Gandalf, aujourd'hui indissociable de son auteur, tel qu'il apparaîtra sous les traits de Ian McKellen.

2/ Les Huruk-Hai : un look qui a été repensé dans sa totalité.

3/ & 4/ Le Balrog, en duel avec Gandalf puis avec Glorfindal. Celui de Peter Jackson est basé sur ce design. A l'écran, la créature sera un composite de créations virtuelles et animatroniques.

5/ & 6/ Les Nazguls et leurs montures, d'autres espèces qui bénéficieront dans le film de la patte de John Howe.

idées. Ainsi, le dessin en lui-même n'était pas important, même s'il nécessite bien sûr un certain fini : c'est l'idée qui primait. Puis Jackson repassait et on lui montrait les croquis. On en discutait, on passait tout en revue et l'on restait dans cet environnement tant qu'on n'avait pas trouvé ce qui lui convenait. Jackson est quelqu'un d'assez étonnant. Il a constamment envie d'être surpris, enchanté. Malgré ses a priori, il ne débarque pas avec une idée précise à laquelle on doit se conformer. Il veut que les gens aillent vraiment au fond d'eux-mêmes, c'est très stimulant. Des fois on ne trouvait pas du tout ce que Jackson cherchait. Les Huruk-Hai, par exemple, ont été longs à obtenir, mais on n'était pas seul sur le coup. Il y avait également une équipe de six ou sept dessinateurs qui s'occupaient des créatures, des armures et des armes, et nous participions à l'élaboration avec eux. Quand Jackson avait déjà en tête l'image qui existait, le chemin était assez court. Mais lorsqu'il voulait quelque chose d'inédit, on devait vraiment se creuser la cervelle. Ça s'est poursuivi comme ça pendant longtemps avant qu'il se mette à la réalisation de maquettes et autres. Ensuite, on est intervenu sur les maquettes et les décors.

Vous aviez lu le script ?

Oui. Mais personnellement, je ne sais pas juger ce qui fait un bon script. Je me suis par contre aperçu que les choses les moins intéressantes du livre prenaient une toute autre vie une fois mises en dialogue.

Vous avez travaillé sur les trois films ?

Alan Lee et moi, on s'est partagé cet univers. Comme ses enfants à lui sont adultes, il est resté en Nouvelle-Zélande. Ensemble, on a dégrossi un peu le tout. Pour ma part, j'ai fait l'intérieur et l'extérieur de Bag End et surtout Baradur, Minas Morgul et tous ces endroits-là. Mais il n'y avait pas d'exclusivité. Si on avait une idée à proposer, rien ne nous empêchait de le faire, bien au contraire. On touchait vraiment à tout ou presque, les costumes ayant en effet été conçus un peu plus tard. Plus les différents environnements se définissaient, plus on était amené à se rendre sur d'autres départements pour donner notre avis. Vers la fin, on passait peut-être deux ou trois heures à dessiner et le reste de la journée à aller voir ce qui se passait à côté. Car tout le monde travaillait dans le même bâtiment, une sorte d'énorme labyrinthe-hangar retapé rempli de dessinateurs, sculpteurs, prothésistes, maquettistes... Un vrai bain de création ! Il n'y a pas de département hermétique. Tout passe d'une pièce à l'autre et il faut juste faire quelques pas de plus pour la salle des ordinateurs. Peter Jackson a vraiment réussi là une installation époustouflante. Il a investi dans un tas de choses pour se construire son grand studio. Alors qu'il allait bosser en vélo il y a quinze ans, maintenant il a tout racheté. Il a toujours refusé les propositions pour partir aux Etats-Unis. Il veut faire les choses chez lui à Wellington. Et c'est là qu'il est le plus fort. Il fait venir les gens chez lui. C'est très impressionnant ce qu'il est parvenu à faire.

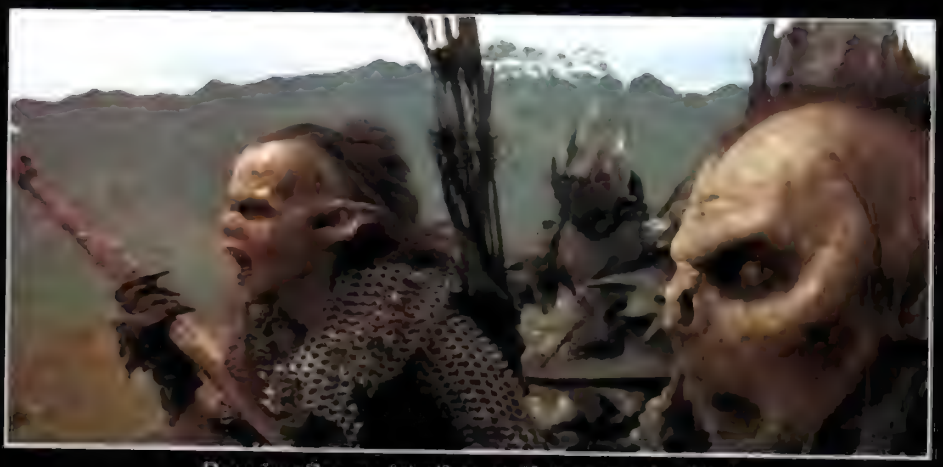
Comment avez-vous géré l'attente des fans ?

Je crois que Jackson ne s'en préoccupe pas vraiment. C'est un créateur, un metteur en scène. Il dit lui-même qu'on n'est pas obligé de brûler le bouquin quand on va acheter son billet pour le film. Il est très modeste là-dessus. Il ne prétend pas donner une version définitive du livre. Il fait son film. Je sais que je procède de même lorsque je dessine, sinon on travaillerait à l'envers. D'une part Jackson obéit à ses producteurs, puisque c'est quand même eux qui allongent l'argent, et d'autre part il a une conviction intime sur beaucoup de choses. Mais bon, je crois qu'il doit quand même un peu se retenir, car ils veulent aussi qu'un public jeune puisse voir le film. Or, vous connaissez les films de Pete : c'est dans la gueule ou c'est pas du tout ! Cela dit il est capable de filmer les gens, les êtres humains d'une façon très très sensible, et je crois que s'il obtient ce qu'il veut, ce sera très spectaculaire.

Avez-vous dû travailler étroitement avec le département d'effets spéciaux ?

Oui, et ce sont des gens formidables. Richard Taylor et sa femme sont parvenus à créer dans leur atelier un énorme concentré de talents avec une ambiance formidable. Alan et moi, on a eu une telle expérience dans l'ensemble qu'on croyait naïvement que c'était comme ça partout, une ambiance de travail vraiment exceptionnelle. J'ai cru au début que ça tenait au film, qu'il y avait quelque chose d'intrinsèque dans ce projet provoquant cette attitude, mais finalement non, ça repose vraiment sur les gens. Et puis on travaille sur un terrain où l'on ressent les choses. Le plus excitant, c'est de faire approuver un dessin et ensuite de le voir passer à la réalisation. Le dessin donne la définition, et ensuite tout le monde continue à intervenir dessus, nous indirectement et Peter Jackson directement. Tout évolue jusqu'au «produit» final. J'ai pu voir quelqu'un bosser une semaine ou deux sur une réplique de Balrog de la taille d'un homme. Puis ils ont sculpté sa tête, immense, de la taille de ces trucs qu'on voit sur les murs des châteaux. Par contre, il n'existera jamais entièrement sous forme sculptée. Ses ailes ont été conçues avec seulement les doigts, sans la peau entre les doigts, puisqu'elle sera ajoutée numériquement. Tout prendra forme dans l'ordinateur et il y aura encore, je pense, d'autres modifications. A l'heure où je vous parle, je ne sais donc pas quelle forme définitive aura le Balrog. J'ai également pu voir des morceaux de l'armée-armure, et quelques lieux comme Baradur. C'est à la fois génial et difficile car, obligatoirement, ça passe dans les mains d'autres personnes. Des fois, ils améliorent le tout indéniablement. ■ ■ ■

Le Seigneur des Anneaux



De curieux Orcs aux intentions manifestement peu louables !

■■■ mais des fois on n'est pas du même avis et on intervient autant qu'on peut. Ça reste quand même un travail d'équipe. Il ne faut pas non plus que l'intervention nuise à la réalisation. Il faut savoir de temps en temps lâcher le morceau. Moi, je suis habitué à faire mes dessins du début à la fin, et puis ça s'arrête là. Pour ce projet, ça va plus loin, et ça ira encore plus loin une fois le film terminé. Mais l'ambiance était tellement bonne qu'on pouvait intervenir jusqu'au bout, jusqu'à ce que ce soit sur l'écran, considérant qu'une fois sur l'écran, ils pourront encore bricoler à l'ordinateur. Tout est permis, dans les limites du budget. Gollum, par exemple, sera totalement digitalisé, au même titre que Jar Jar Binks. Il n'y a donc pas de contrainte physique. Il a été sculpté, scanné et il sera animé. C'est une créature extrêmement maigre, dans laquelle aucun acteur n'aurait pu se glisser. Les comédiens sont arrivés après notre départ. Donc, personnages et costume ont été conçus plus tardivement. D'après ce que j'ai compris, Gandalf ressemblera beaucoup au dessin que j'ai déjà fait. C'est ce que désirait Peter Jackson.

Avez-vous pioché dans votre travail antérieur ?

Oui, bien sûr. C'est Jackson qui faisait les choix dans nos planches pour nous servir de guide. Il a une énorme collection d'images et de bouquins. Il doit posséder presque tout ce qui a été écrit sur Tolkien ; il connaît vraiment bien son sujet ! A partir de là, il nous a donné une certaine direction. Il y avait des choses qui ne nécessitaient quasiment aucun travail comme les Nazguls, qui sont très proches de ce que j'avais déjà dessiné. Il en va de même pour le Balrog qui est arrivé très vite au stade de la sculpture. Même si nos univers ne sont pas les mêmes, il y a des éléments qui se recoupent. On a passé énormément de temps à discuter de l'interprétation du roman, à donner notre avis. Mais bon, c'est Jackson le metteur en scène. On sait qu'il nous a entendus et il faut le laisser faire son travail. Lui, il fait des images qui bougent, qui causent. Mon problème d'illustrateur est donc très différent du sien. Il fera un univers qui n'est pas trop coloré, qui est en phase avec ce qu'a décrit Tolkien, aux couleurs denses, pas nécessairement contrastées mais bien soutenues. Il faut savoir que les paysages de Nouvelle-Zélande sont fabuleux. Personnellement, ça m'a nourri visuellement pour des années. J'ai fait des milliers de photos que j'ai déjà utilisées pour le calendrier qui sortira cet automne et pour le jeu de plateau que je prépare.

Restait-il des éléments à créer lorsque vous êtes parti ?

A créer proprement dit, non. Mais la post-production va quand même être monstrueuse. Autant on peut raboter, économiser, aller vite à la pré-production, autant à la post-production, c'est des centaines de types assis devant des écrans pour des heures et des heures. Néanmoins, on a vu des maquettes et des décors bien avancés. La construction de Bag End, surtout l'intérieur, et aussi Hobbiton. Pas mal de décors étaient bien définis.

Ont-ils été conçus en entier ou bien en fonction des plans ?

Les deux. L'environnement était conçu pleinement au départ, au niveau graphique, mais leur élaboration et leur réalisation dépendaient des prises de vue programmées. A notre stade, on ne concevait pas un demi-château, on créait le tout. Et en fonction des besoins, on développait une partie qui, seule, serait construite soit en grandeur nature, soit en miniature, soit dans l'ordinateur. C'était un grand plaisir d'essayer d'injecter un peu de l'expérience européenne qu'on avait cumulée Alan et moi. On aspirait vraiment à faire des choses qui aient un vécu, une histoire plusieurs fois millénaire, donner par exemple une impression de grande ville qui avait connu des jours meilleurs. On s'est beaucoup dépensé à ce niveau et j'espère que ça transparaîtra à l'écran.

Vous avez dit sensibilité européenne ?

Absolument. Jackson a bien lu les romans et il sait parfaitement de quoi il en retourne. Bien sûr il n'en est pas esclave. Son but n'est pas de recréer un bout d'Europe. L'idée, c'est de prendre cet esprit de vécu et d'abondance de signes qu'on trouve en Europe, et le transposer dans un univers plus ou moins parallèle. Il ne s'agit pas de reproduire, de décalquer, mais de recréer une sorte d'Europe mythique. C'est un travail très ambitieux. On avait tous lu pas mal de bouquins à ce sujet. Ce qu'on a pu amener, c'est notre expérience d'illustrateurs. Alan Lee connaît bien tout ce qui est celtique. Ensemble, on amenait tout ce qui touche à l'expérience européenne : les contes, les légendes, les mythes... On raffole de ça et on a essayé de le ré-injecter autant que possible dans tout ce que l'on faisait.

Y-a-t-il un apport japonais ?

Ah, ça ! Ça a été un grand sujet de discussion. Oui, il est possible que certaines armées de Sauron aient une influence plus asiatique, mais je n'en connais pas le degré. J'ai eu de monstrueuses discussions, à n'en plus finir, sur les techniques de combat. Le cinéma a l'habitude de tout mélanger et moi j'aspirais à quelque chose de moins éclectique, de plus défini. J'admets que j'ai des idées assez arrêtées là-dessus. A l'époque, le directeur de combat n'était pas encore choisi, mais j'aurais beaucoup aimé être présent pour l'élaboration de tout ça. Néanmoins, on a beaucoup participé à l'idée finale en créant de nombreuses armes qui impliquent déjà leur propre maniement. Vous verrez pour les elfes, il y a une grande surprise. Pour certains méchants, il y a même des armes plutôt inédites. Tout cela risque, je l'espère, de donner un style de combat qui sera très identifiable selon l'époque.

Vous vous sentez proche d'un Ralph McQuarrie *(dessinateur sur* **La Guerre des Etoiles** *en 1977, NDA)* **?**

Non, pas vraiment. Enfin je ne sais pas. Il a un produit final beaucoup plus exploitable mais ceci dit, il a imprimé une véritable patte à l'univers de George Lucas. Alan et moi, on dessinait dix, onze heures par jour. C'est difficile d'être aussi créatif et productif à ce rythme-là, mais on a fait autant qu'on pouvait. J'ai vraiment découvert l'ambiance d'un travail d'équipe, les jalons que ça pose. J'ai beaucoup appris sur le fonctionnement de ce genre d'équipe. On était très naïf en partant là-bas. Alan Lee avait déjà bossé sur des films, moi pas du tout. Aujourd'hui, j'aimerais vraiment remettre ça, d'ailleurs si vous avez des contacts !

Sortirez-vous un recueil de toute cette masse de travail ?

Je ne peux pas pour le moment. On verra ce que le producteur New Line décide d'en faire. On récupère les droits après une période moratoire. Du coup, c'est étrange. Si des amis me demandent ce que j'ai fait pendant cette longue période, je n'ai rien à leur montrer. Il y a une grosse année de boulot dont je n'ai, pour l'instant, aucune trace. Je n'ai plus qu'à attendre de voir le film fini, comme tout le monde !

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

L'armée d'humains, prouesse du logiciel «Massive» développé par le studio d'effets spéciaux WETA.

Sur le tournage du **Seigneur des Anneaux**, lire également les numéros 82, 83, 84 et 85 *d'Impact*.

LES PERSONNAGES

Frodo, véritable héros de ce premier épisode.

Frodo Baggins

(Elijah Wood)

Hobbit brillant, plein d'humour et d'allant, Frodo est le neveu de Bilbo. A la demande de Gandalf, il se porte volontaire pour porter l'Anneau jusqu'à Mordor, et va devoir en chemin lutter tout à la fois contre ses peurs, ses appréhensions, et l'emprise terrible de l'Anneau sur sa personne. Il est celui pour qui cette quête sera des plus déterminantes. Il sera accompagné de ses amis, le tempéré Samwise Gamgee (Sean Astin), le rusé mais pleutre Merry (Dominic Monaghan) et le jeune et impulsif Pippin (Billy Boyd).

Gandalf le Gris, le sage.

Gandalf

(Ian McKellen)

Il est un sage, un magicien, qui porte un réel amour pour les peuples de la Terre du Milieu. Prisonnier d'un corps vieilli, celui de Gandalf le Gris, il porte en lui le jeune et puissant Gandalf le Blanc. Le Gris, occasionnellement excentrique bien qu'autoritaire, contraste avec le Blanc, qui s'avérera un redoutable guerrier.

Arwen

(Liv Tyler)

Princesse elfe immortelle de Rivendell. Sa beauté est aussi légendaire que sa rapidité en toute chose. Elle prend plaisir à contredire par ses actions l'image sereine des elfes. Mais l'amour qu'elle va porter au mortel Aragorn, et la défiance qu'elle portera à son père, Lord Elron, va la conduire à découvrir tout le mal qui peuple le monde et dont elle ignorait la nature.

Theoden

(Kevin Conway)

Roi de Rohan sous l'influence malveillante de son conseiller Wormtongue, Theoden redeviendra le roi qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Boromir à la rescousse des Hobbits.

Boromir

(Sean Bean)

Fils aîné de Denethor, introverti et solitaire, il va se découvrir des facettes insoupçonnées au contact des Hobbits. Mais son manque d'assurance le rend très sensible au pouvoir maléfique de l'Anneau.

Bilbo Baggins

(Ian Holm)

Un Hobbit pas comme les autres. Epris d'aventure, il a vécu dans ses jeunes années des choses que lui envient ou redoutent ses congénères. Attaché plus que de raison à l'Anneau qu'il a trouvé durant ses exploits, il va devoir s'en séparer pour le confier à son neveu Frodo.

Aragorn

(Viggo Mortensen)

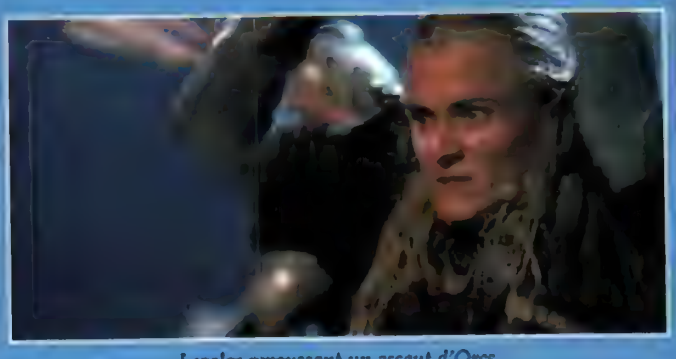
Séduisant, énigmatique, maniant l'épée avec dextérité, il est promis à un destin de roi mais se méfie de la corruption du pouvoir. Il cache sa noblesse sous les traits de l'aventurier Strider.

Legolas

(Orlando Bloom)

Prince elf, son arc est infaillible, son corps effilé et agile. Il développe vis-à-vis du nain Gimli un sentiment d'affection-répulsion qui le fera user de son ironie mordante.

Arwen en pleine chevauchée.



Legolas repoussant un assaut d'Orcs.

preview

BATTLEFIELD EARTH

Difficile d'appréhender BATTLEFIELD EARTH sous l'angle d'un film de science-fiction «classique», ludique. Adapté d'un roman fleuve du fondateur de l'Eglise de la Scientologie, mettant en scène son plus fervent apôtre (producteur du projet qui plus est), il réécrit l'histoire de l'humanité, sur la base de la révolte des hommes contre la tyrannie esclavagiste d'aliens colonisateurs. Un thème propice à toutes les interprétations, religieuses comme politiques...

Battlefield Earth n'est pas un film de science-fiction comme les autres. Son inspirateur : Ron Hubbard, fondateur de l'Eglise de la Scientologie, forme assez fumeuse de psychothérapie mentale reposant elle-même sur une «science», la dianétique, dont le même Ron Hubbard est l'inventeur. Ecrivain avant de jouer les gourous, il livra à la science-fiction pas moins d'une quinzaine de romans assez quelconques. La vedette de **Battlefield Earth** : John Travolta, l'un des apôtres les plus célèbres de la Scientologie. Ron Hubbard-John Travolta : une association qui rend le projet d'autant plus suspect de véhiculer des idées pourries et de servir d'outil de propagande à une World Company roulant sur les milliards. Une stratégie finalement assez habile amorcée par un livre vendu à cinq millions d'exemplaires depuis sa publication en 1982.

L'idée de porter à l'écran «Terre, champs de bataille» (titre français de «Battlefield Earth»), John Travolta la trimballe depuis pratiquement deux décades. Depuis 1983, année où le comédien brillait encore du triomphe de **La Fièvre du Samedi Soir**. «*C'est à cette époque que j'ai acquis les droits du roman*», intervient la star. «*Aboutir à un scénario décent fut un très long parcours. Il y a eu pas moins de dix versions différentes, dont seule la dernière pouvait donner lieu à un film. Les autres n'étaient soit pas réalisables, soit pas assez fidèles à l'esprit du livre. J'ai préféré attendre d'être à nouveau en position de force à Hollywood pour relancer le projet*». Après pratiquement dix ans au pain noir et sa «résurrection» dans **Pulp Fiction** sous l'impulsion de Quentin Tarantino, Travolta retrouve effectivement sa position d'avant la chute. Remis en scelle par un beau chapelet de succès (**Broken Arrow**, **Get Shorty**, **Volte/face**), il peut désormais défendre le projet **Battlefield Earth** et, par la même occasion, tirer son chapeau à Ron Hubbard, dont il admire l'œuvre depuis 1975. Star miraculée, John Travolta est en mesure à la fin des années 90 de rassembler sur la seule garantie de son nom les 80 millions de dollars nécessaires à la production de **Battlefield Earth**. Une somme dévolue à la peinture d'une Terre aux abords de l'an 3000, sous le contrôle des extraterrestres Psychlos, lesquels tiennent les humains en piètre estime. Selon eux, ils ne seraient pas plus intelligents que des chiens. Quoi de plus naturel dans ce cas que de réduire toute l'espèce en esclavage dès la planète conquise, aux alentours de l'an 2000 ! Le sauveur, le nouveau messie se nomme Jonnie Tyler (Barry Pepper), un jeune type jusque là employé à creuser le sol de gigantesques mines d'or. A lui d'arracher ses contemporains, devenus des primitifs à l'instar des «animaux» de **La Planète des Singes**, du joug de l'oppresseur. Et d'abord de Terl, responsable de la sécurité des Psychlos. Si Tyler parvient à défier l'écrasante et barbare autorité Psychlo, c'est autant grâce à des machines qui contiennent toute la mémoire de la race humaine qu'à la volonté de Terl de faire de lui un mineur particulièrement rentable. Dévoré par un féroce désir d'apprendre, il découvre non seulement les dernières bibliothèques où ne nichent le savoir, mais également des bases militaires souterraines scellées depuis des siècles. Cultivé, armé et maîtrisant même la technologie ennemie (dont la téléportation), Jonnie Tyler est désormais prêt à assumer son statut de sauveur de la Terre et des terriens.

Terl (John Travolta) : après la fièvre du samedi soir, la gueule de bois du dimanche matin !

Terl : un rôle de méchant que John Travolta s'est attribué. Pour le plaisir d'interpréter un vilain d'abord, et pour celui de se métamorphoser ensuite. Son nouvel aspect ? Plutôt satisfaisant avec cet énorme crâne, cette barbichette de mandarin, ses mains velues aux doigts crochus et, aux pieds, d'énormes bottes. Un look alien d'abord né sous les coups de crayon de Patrick Tatopoulos. Français exilé à Los Angeles, il compte à son palmarès trois Roland Emmerich (**Stargate, Independence Day, Godzilla**), **Dark City**, **Stuart Little**... «*Battlefield Earth était pour moi l'opportunité de créer un monde et ses habitants*» justifie l'intéressé, dont le boulot consiste autant à grossir démesurément les têtes qu'à élaborer des vaisseaux spatiaux entre l'animal mécanique et la machine de guerre médiévale. John Travolta en Terl, c'est la grande attraction de **Battlefield Earth**. «*Je ne pouvais pas passer à côté d'un personnage pareil*», s'emporte la star. «*Je l'ai interprété de manière outrancière, théâtrale. C'était selon moi la meilleure option, car son sentiment de supériorité, son arrogance semblent sans limite. Il est si imbu de lui même qu'il en devient passionnant. Ses différentes manœuvres, sa manière de penser systématiquement vicieuse, son esprit diabolique le rendent réellement admirable. Tout ce que nous considérons aujourd'hui comme des tares, des défauts, il le considère lui comme de grandes qualités. Il inverse toutes les valeurs. Vraiment, c'est une figure excessivement shakespearienne*». Tortionnaire du corps comme du mental, Terl n'est pas le seul alien de **Battlefield Earth**. Loin s'en faut. Ils sont des centaines, répartis en 18 espèces. Parmi eux : Ker (l'un des plus proches collaborateurs de Terl, incarné par un Forest Whitaker simiesque) et une plantureuse assistante (Kelly Preston, la propre épouse de John Travolta, en guest-star)...
Ces belliqueux émissaires d'une intelligence supérieure, c'est un certain Roger Christian qui les dirige. «*Lorsque j'ai demandé à George Lucas qui serait le mieux placé pour diriger* ***Battlefield Earth****, il m'a immédiatement répondu Roger Christian*» précise un John Travolta soucieux de l'avis d'un dieu du genre. Et pour cause, l'élu possède dans le domaine de la science-fiction une solide expérience. Simple décorateur de plateau de **La Guerre des Etoiles** en 1977, il prend totalement en charge la direction artistique d'**Alien** et de **La Vie de Brian** avant de tenir le poste de responsable de la seconde équipe sur **La Menace Fantôme**. Question réalisation, Roger Christian n'est plus un bleu depuis des lustres. **Transmission de Cauchemar**, **Lorca and the Outlaws** (une sorte de **1984** orienté **Mad Max**), **Final Cut** (un thriller de série B calqué sur le **Blown Away** avec Tommy Lee Jones), **Underworld** (un polar à la Tarantino avec Joe Mantegna et Denis Leary), Nostradamus (avec Tcheky Karyo)... Rien de transcendant, rien de honteux non plus. **Battlefield Earth** constitue une chance unique pour cet honnête artisan de sortir enfin de l'ombre de George Lucas et de Ridley Scott. Sur la même longueur d'ondes que John Travolta dont il sert les intérêts avec zèle, Roger Christian ne trouve pas dans le roman de Ron Hubbard un simple prétexte à un nouvel **Independence Day**. «*Le récit possède une réelle dimension philosophique. Jonnie, le héros, suit une sorte de parcours initiatique qui lui permet de s'élever en une sorte de Dalaï Lama du futur*». Encore que la lutte du chef tibétain soit de nature purement spirituelle, ce qui n'est pas le cas de celle de Jonnie. La sagesse y perd ce que le spectacle y gagne. Un spectacle qui ne devrait pas rester unique très longtemps. Avec ses 1.000 pages, le pavé de Ron Hubbard contient de quoi nourrir un **Battlefield Earth 2** déjà au stade de la pré-production. Et, sûr de lui, John Travolta se met déjà à rêver de toute une ligne de fictions inspirées des écrits de son défunt mentor : un autre roman à porter à l'écran («Fear»), une série TV (d'après la saga «Mission Earth»)... Evidemment, l'échec financier de **Battlefield Earth** mettrait un terme à ses ambitions de missionnaire hollywoodien de la Scientologie. Au risque de tomber dans le procès d'intention, ça ne serait pas un mal !

Cyrille GIRAUD

La sortie de **Battlefield Earth** sur les écrans français est prévue pour octobre prochain.

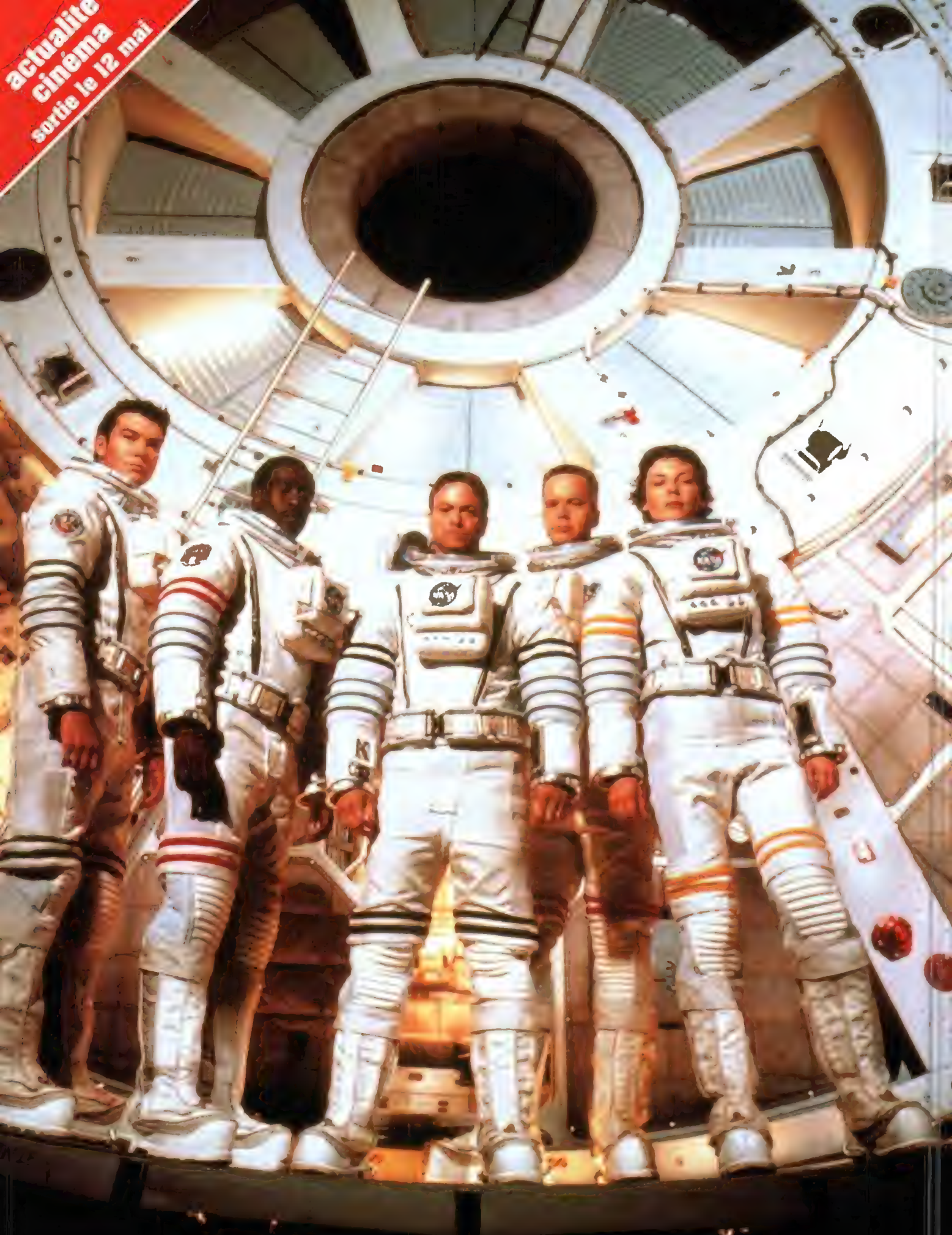
Jonnie Tyler (Barry Pepper) : sauveur de l'humanité... ou de ce qu'il en reste.

*Scène d'action typique de blockbuster : **Matrix** est passé par là !*

Ker (Forest Whitaker), méchant Psychlo dans un futur où les coiffeurs ont disparu...

Le gentil Jonnie face aux méchants (...et sévèrement burnés) Terl et Ker.

actualité cinéma
sortie le 12 mai



Phil Ohlmeyer (Jerry O'Connell), Luke Graham (Don Cheadle), Jim McConnell (Gary Sinise), Woody Blake (Tim Robbins) et Terri Fisher (Connie Nielsen) : Destination Mars !

MISSION TO MARS

l'avis de Brian

BRIAN DE PALMA

Brian De Palma soufflera bientôt ses 60 bougies. Est-ce là une explication des changements récents opérés par le cinéaste dans sa carrière, dans ses choix, dans la manière d'orienter ses films ? Car hormis des indices qui ne trompent personne (sa mise en scène est immédiatement identifiable), difficile de reconnaître celui qu'on nommait il y a encore peu de temps «le spécialiste du thriller à la Hitchcock» dans MISSION : IMPOSSIBLE et même SNAKE EYES. Ce n'est pas son 25ème film, MISSION TO MARS, qui va remettre les pendules à l'heure. Pour sa première incursion dans la science-fiction, Brian De Palma signe une odyssée de l'espace métaphysique très en marge de sa carrière. Un vrai film de studio, classique et très démonstratif, qui s'oppose dans le fond aux œuvres qui l'ont rendu célèbre. Le Brian De Palma qu'on a connu a-t-il cessé d'exister ? Pas forcément. MISSION TO MARS témoigne peut-être d'une envie passagère de revenir à ses premières amours, ceux qu'il portait étant enfant à la science, à la physique et à l'exploration de l'espace.

Avant *Mission to Mars*, le seul projet de science-fiction qu'on vous connaît remonte à 1978 : un roman d'Alfred Bester, «The Demolished Man», que vous désiriez porter à l'écran. La SF est-elle un genre qui vous a toujours intéressé ?

Non, pas vraiment. En dehors de «The Demolished Man», «Les Sirènes de Titan» de Kurt Vonnegut *(déjà adapté au cinéma avec* **Abattoir 5**, *NDR)* est également un très bon roman de science-fiction dont on a tiré pas mal de scénarios sans parvenir à un résultat satisfaisant. Par ailleurs, j'ai toujours pensé qu'on pourrait faire un remake de **Planète Interdite**, parce que l'histoire est merveilleuse. Récemment, on m'a contacté au sujet d'un nouveau script tiré de «The Demolished Man». Plus de vingt ans après, ils continuent d'écrire des adaptations !

Y-a-t-il une chance que vous soyez à nouveau attaché à ce projet ?

Il faudrait d'abord que je lise le scénario. Vous savez, **Mission to Mars** était tellement épuisant à faire que je crois pouvoir attendre un peu avant de me lancer dans un autre film de SF.

Vous aviez déclaré que *Mission : Impossible* était le projet le plus épuisant sur lequel vous aviez travaillé. Et aujourd'hui, comparé à *Mission to Mars* ?

Sur **Mission : Impossible**, nous avons quand même bénéficié d'un calendrier moins serré. Pendant le tournage, nous avions le temps d'essayer des choses, et de les changer si ça ne fonctionnait pas. En arrivant sur **Mission to Mars**, j'ai dû me concentrer plus ou moins sur l'essence même des scènes et les storyboarder dans l'urgence.

Vous avez je crois utilisé un storyboard animé en 3D...

Exact, c'est un processus assez long, alors que la période de préparation du film était assez courte. Chaque plan bénéficie d'un rendu animé, d'une animatique, et il faut faire un gros travail de montage avec les animatiques pour avoir une idée très précise de ce qu'on veut obtenir au final.

Cette méthode vous laisse-t-elle encore quelques libertés une fois que vous êtes sur le plateau ?

Quand les séquences sont réglées, c'est terminé, on ne peut pratiquement rien changer. Il est toujours possible d'improviser des gros plans, parce que ceux-ci n'interféreront jamais avec les effets spéciaux rajoutés digitalement. Mais dès que le plan contient un effet spécial, il faut le tourner exactement de la façon dont il a été prévu. L'animation est un bon procédé pour communiquer à un grand nombre de techniciens ce que vous voulez obtenir. Le coût de revient de certains plans complexes est tellement exorbitant qu'il vaut mieux éviter la moindre erreur. Je me souviens que le studio m'a demandé un jour si le plan où Gary Sinise va en haut de la montagne, évalué à 350.000 dollars, était vraiment nécessaire ! Et je me suis posé la question !

On n'attend pas d'un film comme *Mission to Mars* qu'il soit tourné à l'économie !

Oui, mais on peut toujours soustraire des choses : les animatiques permettent justement de savoir s'il est nécessaire ou pas de garder un plan. On a supprimé des plans, voire des séquences, avant même de les tourner. Le montage de **Mission to Mars** s'est fait avant le tournage. On faisait la post-production en pleine période de pré-production !

Que pensez-vous de la concurrence que se livrent les studios sur des projets très similaires ?

Le problème s'est posé avec **Mission to Mars**. Tout le monde s'y est mis, la *Warner* avec **Red Planet**, John Carpenter avec **Ghosts of Mars**. Mais on avait la possibilité de tourner le film et de le sortir en premier. Et c'est ce qu'on a fait.

D'accord, mais dans ce contexte, est-il encore possible de travailler comme un «artiste» ?

Oh oui. Parce que je suis un professionnel, entouré d'une équipe de professionnels. Bien sûr, il y a une pression terrible, il faut arriver à ce que tout soit fait, il faut aussi gérer les effets spéciaux. Et le temps presse toujours. C'est presque un miracle qu'on ait réussi à terminer le film pour sa sortie *(le 10 mars aux Etats-Unis, NDR)*.

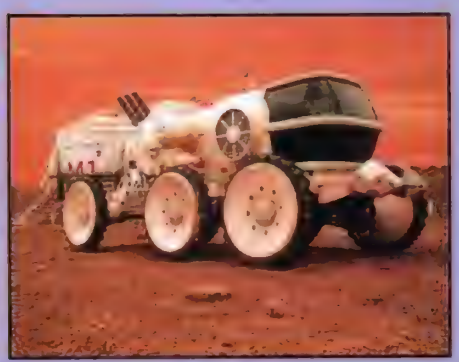
Vous avez accepté de réaliser *Mission to Mars* juste après avoir lu le scénario. Quel souvenir avez-vous de cette première lecture ? ■■■

La première base humaine sur Mars... et le début des ennuis pour l'équipage.

MISSION TO MARS

Quand des bonbons reconstituent comme par miracle une structure d'ADN...

■■■ Fondamentalement, cette histoire pleine d'aventure et de mystère m'a beaucoup plu. La solution est amenée de façon très intelligente et j'ai trouvé dans ce récit une grande source d'inspiration. Cela faisait un an et demi que les auteurs travaillaient sur le scénario, et j'ai trouvé l'expérience rafraîchissante de me détacher de mes propres préoccupations pour essayer de travailler sur des idées venant d'autres personnes. *(De Palma attend que le surbooké Nicolas Cage soit disponible pour tourner* ***Mr Hughes****, une biographie du célèbre producteur Howard Hughes, NDR).* J'étais de plus enchanté à l'idée de faire un film idéaliste qui se déroulerait dans l'espace, moi qui ai tourné tant de films cyniques sur Terre ! J'ai toujours été fasciné par la conquête spatiale, par l'exploration de notre système et par les astronautes participant aux différents programmes. Ce sont des personnes totalement concentrées sur leur mission, très engagées dans leur travail. Ils se sont rendu dans des lieux où nous n'irons jamais, ils ont vu des choses que nous ne verrons jamais. Des vrais aventuriers.



Un véhicule martien : vu et approuvé par la NASA.

«Ces lieux où nous n'irons jamais» vous fascinent de quelle manière ?

J'imagine comme quelqu'un qui fait l'ascension de l'Everest et qui, une fois arrivé au sommet, contemple en silence. Je ne comprends pas pourquoi on a mis un frein à la conquête de l'espace : est-il plus important de construire encore un navire de guerre que d'explorer un peu notre univers ? J'ai passé pas mal de temps avec des astronautes pendant la préparation de **Mission to Mars**, et la dimension métaphysique du film est basée sur la manière dont ils parlent de ce qu'ils ont vu. Il y a une étincelle dans leurs yeux. Que puis-je dire de plus ? Ils portent un regard assez poétique sur leur aventure.

Le seul film que vous citez en référence à votre travail sur *Mission to Mars* est *Destination Lune* (*Destination Moon* de Irving Pichel, production George Pal de 1950, NDR). Y-a-t-il de la nostalgie de votre part pour ce film ?

Absolument. Enfant, j'ai vraiment été frappé par ce film : on y voyait une fusée se poser sur la lune, et dans les faits, c'était la première fois qu'une œuvre de science-fiction extrapolait sur notre proche avenir de manière très réaliste, dans un style quasi-documentaire. C'est dans la même optique que nous avons traité **Mission to Mars**. Tous les événements auxquels sont confrontés les équipages de Mars 1 et Mars 2 sont conformes aux paramètres physiques du lieu. Je me rappelle aussi de l'enthousiasme que j'ai éprouvé en 1969 en voyant les premiers pas de l'homme sur la lune, pour de vrai cette fois-ci. Apparemment, à l'époque, tout cela nous intéressait. Aujourd'hui, nous surveillons davantage les fluctuations des actions de Yahoo à la bourse que les clichés pris de Mars par la sonde Pathfinder...

opinion

MISSION : BOF...

Brian De Palma devait être très fatigué le jour (la nuit ?) où il a lu le scénario de **Mission to Mars** et accepté dans la foulée d'en accepter la réalisation. Les auteurs ? D'un côté les frères Jim et John Thomas (**Predator**, **Ultime Décision**, **Wild Wild West**), de l'autre Graham Yost (**Speed**, **Broken Arrow**, **Pluie d'Enfer**). Pour une réussite (**Predator** avec un John McTiernan orientant le script idiot vers l'abstraction), beaucoup de mauvais blockbusters à leur actif, donc. A vrai dire, on imagine difficilement comment tirer autre chose qu'un navet d'une histoire comme celle de **Mission to Mars**. Bourrée jusqu'à la gueule de clichés, elle raconte les incidents survenus lors de la première mission sur Mars en 2020 et, classique, l'envoi d'une seconde expédition sur la planète rouge pour constater les dégâts, sauver ce qui peut encore l'être et découvrir les mystérieuses raisons de la catastrophe. Bien entendu, le pilote Jim McConnell (Gary Sinise) veuf inconsolable et dépressif écarté du premier vol, trouvera là l'occasion, classique aussi, de se refaire une santé. En plus de ce classicisme masquant très mal son décalquage martien d'**Abyss** (**Abyss** masquait lui très bien son décalquage sous-marin de **Rencontres du Troisième Type**), ce script n'oublie jamais d'être d'une rare bêtise et d'une grande incohérence, ne parvenant même pas à retomber sur ses pattes au terme d'un final pourtant longuement explicatif.

A cet handicap de taille pour De Palma, il faut ajouter que **Mission to Mars** s'inscrit dans la féroce compétition que se livrent les studios depuis quelques années sur des projets cousins : **Independence Day**/**Mars Attacks !**/**Starship Troopers** pour l'invasion extraterrestre, **Deep Impact**/**Armageddon** pour la comète destructrice, **Volcano**/**Le Pic de Dante** pour l'éruption imminente... La production de **Mission to Mars** voyant d'un mauvais œil la mise en chantier du concurrent **Red Planet** (chez *Warner*) et l'annonce du **Ghosts of Mars** de John Carpenter, voilà qu'elle s'active afin que le film soit le premier sur les écrans. Une telle logique commerciale s'avère souvent payante, mais uniquement pour la production. Autrement dit, c'est le spectateur qui en paie le prix. Sur **Mission to Mars**, vous aurez notamment droit à quelques images de synthèse vraiment folkloriques et à un E.T. qui aurait fait fureur il y a quinze ans au Festival Imagina. Cela impressionnera peut-être le public cannois peu connaisseur en matière d'effets spéciaux (encore qu'envoyer **Mission to Mars** en sélection officielle relève d'une démarche purement kamikaze), mais les lecteurs de *Mad* devraient s'étrangler devant de telles bizarreries (au bas mot).

N'allez pas en déduire que le film dans son ensemble est un désastre technique, Brian De Palma n'étant jamais à court d'arguments dans ce domaine, même aux commandes d'un navet. Si concrètement il n'y a pas grand-chose à sauver dans **Mission to Mars** (mettons la spectaculaire entrée en matière sur la planète rouge et l'épisode du micro-météorite perforant la carlingue de la fusée), dans la théorie il en va autrement. Il était ainsi passionnant de voir comment De Palma, sans doute le plus talentueux utilisateur/créateur/manipulateur d'espaces, allait défier les lois de la pesanteur à l'intérieur du module martien et à l'extérieur dans le vide intersidéral. Dans un univers de space-opéra qu'on pensait inadapté à ses talents de metteurs en scène, la surprise vient que De Palma ne fait rien d'autre que son cinéma, celui qu'il a toujours fait et qu'il fera toujours. Un cinéma de sensation et d'illusion, très largement auto-référentiel, qui se suffit à lui-même. De la séquence de cambriolage de la CIA (**Mission : Impossible**) aux voltiges de l'équipage dans la partie circulaire de l'engin (**Mission to Mars**), De Palma ne fait que gommer les filins de sécurité qui soutenaient Tom Cruise. De la scène du landau dans la gare centrale (**Les Incorruptibles**) à la tentative de sauvetage d'un pilote (**Mission to Mars**), il remplace les marches de l'escalier par les lois de l'attraction martienne. En pur cinéaste obsessionnel, il re-filme inlassablement son œuvre, pour le meilleur comme pour le pire. C'est sa limite. C'est sa grandeur.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 2000. Real.: Brian De Palma. Scén.: Jim Thomas & John Thomas, Graham Yost d'après un sujet original de Lowell Cannon. Dir. Phot.: Stephen H. Burum. Mus.: Ennio Morricone. SPFX : ILM, Dream Quest Images, Tippett Studio, CIS Hollywood. Prod.: Tom Jacobson pour Touchstone Pictures et Spyglass Entertainment. Int.: Gary Sinise, Tim Robbins, Don Cheadle, Connie Nielsen, Jerry O'Connell, Peter Outerbridge, Kavan Smith... Durée : 1 h 53. Dist.: Pathé Distribution. Sortie le 12 mai 2000.

Il y a quand même un côté opportuniste à sortir le film au moment même où la NASA semble avoir des difficultés avec Mars. Comment s'est déroulée votre collaboration avec eux ?

Très bien. On peut espérer que **Mission to Mars** aidera à ce qu'il y ait un regain d'intérêt pour l'exploration et la recherche spatiales. Les programmes actuels sont sous-financés. Après la disparition de la sonde martienne et deux ans de travail acharné, on peut facilement imaginer la frustration des techniciens de la NASA. J'ai assisté à toutes leurs conférences de presse, et c'était terrible.

Qu'ont-ils pensé de l'interprétation que donne le film du «visage» martien ?

Dans le scénario original, c'était une sorte de gros monticule en forme de croissant, ça ne me plaisait pas du tout. J'ai eu l'idée de ce «visage» qui est présent dans la «mythologie martienne» et que des gens prétendent avoir vu *(il s'agit d'un relief martien évoquant de manière très sommaire deux yeux, un nez et une bouche, NDR)*. De là, nous avons pensé au visage d'une déesse égyptienne endormie. Pour le planétarium à l'intérieur du «visage», je me suis souvenu d'un spectacle que j'avais vu étant enfant et relatant la mort du soleil. D'où la présence de ce planétarium martien. Les experts de la NASA nous ont aidés pour tout ce qui était d'ordre technique : machines, véhicules... Ils sont évidemment moins concernés par la deuxième partie du film, d'inspiration purement fantastique.

Avec *Mission to Mars*, c'est la première fois qu'un film reproduit aussi parfaitement l'apesanteur. Votre mise en scène donne d'ailleurs presque le mal de l'espace !

*La spectaculaire ouverture de **Mission to Mars** : un astronaute dans l'œil du cyclone...*

Ce qu'il y a d'intéressant dans l'espace, c'est que le haut et le bas n'existent plus. Je voulais que le spectateur puisse faire l'expérience de l'apesanteur, c'est-à-dire ne plus savoir comment on se situe à la verticale. J'ai beaucoup travaillé sur ces mouvements de caméra afin de restituer cette sensation.

Comment réagit votre chef opérateur, Stephen H. Burum, quand vous lui expliquez ces mouvements très complexes ? Lui arrive-t-il parfois de vous répondre «Ah, ça, c'est pas possible !» ?

Non, on collabore depuis si longtemps. Au contraire, Stephen est un réservoir à idées, il me propose des choses, il se tient au courant de toutes les nouvelles technologies. Quand il y a du matériel qui sort, on trouve toujours un moyen de s'en servir. A dire vrai, sur **Snake Eyes** on avait une caméra télécommandée accrochée à un câble qu'on n'a pas réussi à faire fonctionner, mais c'est vraiment exceptionnel. Et puis il y a Larry McConkey, mon opérateur Steadycam depuis **Les Incorruptibles** *(McConkey est une star à ce poste. Il compte à son palmarès des films comme **After Hours**, **Miller's Crossing**, **Le Temps de l'Innocence** et **Le Silence des Agneaux**, NDR)*. Vous imaginez n'importe quel plan compliqué, et il se débrouille pour le tourner. C'est le meilleur. Il filme avec la grâce d'un danseur de ballet.

Depuis *L'Impasse*, vous utilisez moins le ralenti dans vos scènes d'action. Or dans l'espace, tout se déroule comme au ralenti. Est-ce l'une des raisons qui vous ont attiré vers ce projet ? ■■■

La station en orbite autour de la Terre et de laquelle sont lancées les expéditions Mars 1 et Mars 2.

MISSION TO MARS

L'étude de la planète rouge par l'équipage de Mars 1.

■■■ Non. Tout est tellement lent dans l'espace qu'au contraire j'ai essayé d'accélérer un peu le rythme !

La musique de *Mission to Mars* est très originale : pour une fois ça n'est pas un orchestre symphonique qui illustre un space-opéra. Ennio Morricone était-il déjà engagé quand vous êtes arrivé sur le projet ?

Non. Je l'ai appelé pour qu'il compose la musique du film. Je voulais que **Mission to Mars** ait une beauté, une grâce particulière, mais aussi et surtout une dimension spirituelle. Et je considère Ennio comme le maître pour cela.

***Mission to Mars* a été fraîchement accueilli par la presse américaine. Quelle est votre opinion à propos des nouveaux médias, comme ces sites avec plein de critiques de film qui fleurissent sur Internet ?**

La critique cinéma du net, c'est surtout des cancans, des ragots et ce n'est pas intéressant. Mais ce que je trouve très étonnant dans la réaction de la critique américaine, si on peut l'appeler comme ça, c'est le cynisme avec lequel elle a abordé le film. **Mission to Mars** se donne pour ce qu'il est. On est censé croire à ce qui arrive. Effectivement, si on ricane en se disant que ces astronautes sont des idiots... Et la critique a ricané d'un bout à l'autre du film. La critique a toujours détesté mes films et les a toujours traités avec une grande férocité. Je ne parle même pas de **Scarface** ! Je pense que ça vient du fait que je raconte des histoires visuelles. Les critiques américains regardent les films avec leurs oreilles. Récemment, je suis allé au festival de Cognac, et j'ai remarqué que les films policiers, ainsi que les films à suspense, ont maintenant de très bonnes histoires et des personnages vraiment intéressants. Mais il semble que personne depuis trente ans n'ait eu envie de reprendre quoi que ce soit du point de vue visuel, comme Hitchcock ou Antonioni *(réalisateur du **Blow Up** ayant inspiré De Palma pour **Blow Out**, NDR)* pouvaient le faire. Je ne sais pas quoi en conclure en tant que réalisateur. Tout ce que je peux dire, c'est que je me sens tenu de raconter mes histoires avec la même richesse et les mêmes qualités visuelles que celles que j'ai essayé d'apporter depuis mes débuts. J'admirais cette force de persuasion par l'image chez Hitchcock ou Antonioni, et j'ai suivi leurs traces.

Que pensez-vous de la sélection de *Mission to Mars* à Cannes ?

La seule fois où j'ai failli être invité à Cannes, c'était pour **Obsession**. Mais notre propre distributeur, *Columbia*, a insisté et insisté encore pour qu'on n'y aille pas. Ils étaient obsédés — c'est le mot ! — par le fait que mon film se retrouve en compétition avec une autre production *Columbia* dont vous vous souvenez peut-être : **Taxi Driver** ! Pour moi, Cannes reste donc un mystère merveilleux puisque j'en ai beaucoup entendu parler sans jamais m'y être rendu. J'ai été à Cognac, à Deauville, à Venise, à San Francisco. Berlin a même été mon premier festival. Mais Cannes, jamais. J'ai hâte d'y être parce que j'adore les festivals de cinéma. A chaque fois que des amis me voient dans la queue pour aller voir un film dans un festival, ils me disent : «Mais qu'est-ce que tu fais là ?». Et je réponds : «Je vais voir un film ! Qu'est-ce que cela a de si étrange ?» !

Propos recueillis par
Vincent GUIGNEBERT
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

Certains propos de cet article sont extraits d'une interview de Brian De Palma par Bill Fentum sur son site «Directed by Brian De Palma» (www.briandepalma.net) et reproduits ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Le «Visage», un édifice martien bien mystérieux...

reprise
sortie le 21 juin

BRIAN DE PALMA OU L'ART POUR L'ART

S'ils n'ont pas été réalisés dans l'exacte foulée, **Obsession**, **Pulsions** et **Blow Out** n'en forment pas moins une trilogie non avouée, celle de l'affirmation d'un style et d'un parti-pris de metteur en scène qui allait charrier son lot de gêne, d'insultes et de reniements d'un camp majoritaire de la critique. Tenté par le suivisme durant ses jeunes années, De Palma voulait s'intégrer aux mouvements analytiques de ses contemporains : l'époque où Lucas rêvait de traverser le pays en van et shooter son inspiration en 16mm noir et blanc, où Coppola songeait à provoquer la fusion de la Nouvelle Vague française au système hollywoodien défunt. Du côté de la New York University, Scorsese fonçait tête baissée dans le réalisme social et son copain De Palma tentait tant bien que mal de ne pas faire tâche au sein de ce tableau si cohérent. Ainsi, de réalisations collectivistes (**The Wedding Party**) en improvisations anarchiques (**Hi Mom**), De Palma allait-il se chercher une forme de respectabilité, un vrai statut d'auteur, avant qu'un météorite ne lui tombe sur la tête et qu'il ne découvre, abasourdi, les joies de la vulgarité, le sens du commercial, l'extase de la soumission au spectacle, et que son moi profond enfin révélé, il ne devienne un véritable auteur aux principes inébranlables. **Sœurs de Sang** ouvrait la voie, suivi de près par **Phantom of the Paradise** et **Carrie**. Néanmoins, s'il se découvrait un véritable don de conteur culotté, il restait attaché, sur ces films, aux principes fondamentaux de thématique, d'histoire, de personnages et d'enjeux dramatiques. Tout ceci allait bientôt voler en éclats.

Très vite cataloguées comme œuvres d'inspiration hitchcockienne, **Obsession**, **Pulsions** et **Blow Out** ne doivent au maître que leur aspect de thrillers sadiques. On pourrait tout aussi bien les rapprocher du giallo à la Argento (il n'y a guère que Spielberg qui ait tourné une séquence d'inspiration authentiquement hitchcockienne, celle de la mort du petit garçon des **Dents de la Mer**, ce qui lui vaudra les hommages de la fille du réalisateur, Patricia Hitchcock). De Palma n'a ni les scrupules ni la fausse humilité du gros Alfred. Ces trois films sont

***Obsession** : Genevieve Bujold, réincarnation d'un amour passé...*

***Pulsions** : la victime (Angie Dickinson) et la prostituée (Nancy Allen) piégeant l'assassin.*

une ode à son talent, sa prédominance, sa toute puissance. Le critique Jacques Siclier inventera à son sujet le terme «Camera Prima Donna», une cantatrice qui fait ses vocalises en se souciant comme d'une guigne de la partition qui l'accompagne. En poussant plus loin, on découvre chez le De Palma de l'époque les restes d'une philosophie parnassienne, une réaction à l'engagement politico-cinématographique qu'il avait lui-même tenté de suivre. Il aime à répéter que s'il voulait sauver le monde, il se ferait médecin ou savant, mais qu'en tant que cinéaste, il n'est là que pour faire du cinéma. Point final. Cette intransigeance volontiers provocatrice trouve son écho filmique dans la misanthropie de ces trois œuvres. Ici, les héros n'ont rien de sympathique, leur expérience traumatique ne leur ouvre aucune perspective autre que la douleur ou la damnation.

Dans **Obsession**, Michael Courtland est, dès le départ, un homme brisé ayant perdu dans un enlèvement tragique sa femme et sa fille. Il s'apprête à revivre une seconde fois ce cauchemar. Dans **Pulsions**, une prostituée témoin d'un meurtre fait équipe avec le fils de la femme assassinée pour confondre le tueur. Si leur vengeance porte ses fruits (rien de noble dans cette démarche), un épilogue stupéfiant nous rappelle que le restant de leurs jours sera hanté par leur geste. Enfin, le preneur de son de **Blow Out**, à la recherche du cri parfait, va payer de son âme son accomplissement professionnel.

Bien sûr, Hitchcock est marqué au fer rouge sur le script des deux premiers films : **Obsession** nous refait le coup du délire nécrophilique de **Vertigo** quand Courtland «retrouve» sa femme dans les traits de la jeune Sandra. **Pulsions** tente à nouveau le pari insensé de **Psychose**, c'est-à-dire de nous faire suivre le parcours d'une héroïne qu'on zigouille au bout de trois bobines, et nous forcer à porter notre empathie sur des personnages secondaires. Mais la mention «hitchcockienne» ne tient qu'à ces préceptes scénaristiques, simples amuse-gueules visant à obtenir le consentement du spectateur pour mieux le balader dans un dédale d'émotions purement, strictement cinématographiques. A ce titre, **Pulsions** remporte haut la main le grand prix de l'inutile sublimé. Sa séquence onirique d'ouverture (limite porno) ne sert à rien. Sa stupéfiante scène de cache-cache dans le musée ne sert à rien. Son épilogue traumatisant ne sert à rien. Mais ces trois séquences déterminent pourtant l'ensemble de l'œuvre, la définissent et restent dans les mémoires. **Obsession** est, tout entier, un gigantesque leurre, un foutage de gueule dont l'unique volonté est de nous tenir en haleine sur du vide, de nous faire vivre intensément une expérience qui, tout bien réfléchi, n'est ni émotionnelle, ni intellectuelle, mais bel et bien outrancièrement esthétique. Qu'**Obsession** soit le plus parfaitement photographié des trois (merci Vilmos Zsigmond) et que la musique de Bernard Herrmann atteigne presque les trissonnements métaphysiques de **Vertigo** n'est, ici, pas le fait du hasard. Enfin, **Blow Out** ouvre la voie de l'introspection. Il s'agit, tout bêtement, d'y résoudre une enquête par des méthodes uniquement cinématographiques (voir la reconstitution «impossible» de l'accident de voiture). Dix-huit ans avant **Snake Eyes**, De Palma nous offre déjà le portrait d'un héros cinéaste malgré lui. Mais s'il a toujours évolué aux limites du grotesque, de l'absurde, du non-crédible sans jamais y sombrer (Argento n'aura pas cette chance), De Palma sent poindre le danger. Pour de bien mauvaises raisons, sa «méthode» commence à faire école. Son mépris de la thématique, son ironie vis-à-vis des engagements de ses collègues, trouve une drôle de résonance dans le cinéma de pure exploitation. A cela, il répondra, dans l'ouverture de **Blow Out**, par une auto-parodie hilarante, sous la forme d'un slasher, alors le genre le plus putassier en exercice à Hollywood. Après «l'anoblissement» relatif de **Scarface** (un film avec des personnages et une histoire, dingue !), il ne lui restera plus qu'à se confesser et faire son auto-critique avec le terrible, le pénitent, le dérangeant **Body Double**, conclusion sublime à ces années de nombrilisme aussi perverses qu'inoubliables.

Rafik DJOUMI

***Blow Out** : John Travolta, preneur de son et témoin auditif d'un meurtre.*

actualité cinéma
sortie le 14 juin

Promenons-nous dans les bois

jeune loup aux dents longues

LIONEL DELPLANQUE

Pour réunir l'argent nécessaire à la réalisation de son premier court métrage, LE TICKET, Lionel Delplanque n'a pas hésité en 1994 à tester des médicaments pour des laboratoires pharmaceutiques. Après deux autres courts (LES LUSTRALES en 95 et SILVER SHADOW en 97), il signe le terrifiant OPUS 66, sélectionné dans une trentaine de festivals nationaux et internationaux, et qui récoltera notamment le Grand Prix du Court Métrage Fantastique au Festival de Gérardmer en 99. Rencontre avec un jeune réalisateur de 27 ans qui a une vision du cinéma de genre pour le moins particulière et qui la défend envers et contre tous dans son premier long métrage, PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS...

Promenons-nous dans les Bois est-il vraiment un slasher ?

Le film met en scène un tueur masqué qui massacre des jeunes gens. Le spectateur se demande qui, parmi les personnages, commet les crimes, un peu à la manière d'une partie de Cluedo. Donc oui, forcément, le film est un slasher. Mais **Promenons-nous...** est aussi un conte noir. Je me suis inspiré de la version du conte de Grimm «Le petit chaperon rouge», la version de Perrault étant assez mauvaise car adaptée pour plaire aux mœurs de l'époque. Le conte est une forme de narration universelle et contient en lui-même des peurs enfantines relatives à tout un chacun. Confronter ces deux genres entre eux me paraissait intéressant.

Avez-vous eu du mal à monter le projet ?

Oui et non. J'ai eu l'idée de **Promenons-nous dans les Bois** en décembre 98 et le film était fini début 2000. J'avais initialement en tête l'idée de faire quelque chose qui fasse vraiment peur, qui ne soit typé ni français ni américain, et qui ait son propre style. Une grande partie du budget a ainsi été consacrée aux décors mais aussi au montage son. Pour veiller à créer une ambiance angoissante, il a fallu être très attentif et rigoureux vis-à-vis de ce qu'on allait filmer.

Wilfried (Vincent Lecœur) dans la chambre d'Alex de Fersen : mystère, mystère...

Quant au son, je suis persuadé qu'il raconte un tas de choses que ne raconte pas l'image. Sans la bande son, **Promenons-nous...** aurait été radicalement différent. C'est pour ça que j'ai insisté pour obtenir tous les formats possibles : SRD, SR, DTS... Il était important pour **Promenons-nous...** d'avoir un son spatialisé qui fasse entrer le spectateur dans l'image. En fait, le montage son me prend autant de temps, voire plus, que le montage image.

Vous aviez des films en tête quand vous avez commencé à écrire l'histoire ?

Je pense qu'il est désormais très difficile de faire du cinéma sans se référer, consciemment ou non, à d'autres films. Mais je n'avais pas de titres précis en tête. Je n'ai pas vu beaucoup de «slashers», je ne pouvais donc pas m'y référer. J'aime beaucoup Lars Von Trier, Tim Burton, Terry Gilliam, les frères Coen, comme j'aime beaucoup Dreyer ou Bergman. En fait, il y a une seule scène où la question de la référence s'est posée, c'est la première apparition du tueur pendant qu'un personnage se douche. Comment, dans ces circonstances, éviter de tomber dans la comparaison facile avec la fameuse scène de **Psychose** ? J'ai choisi de plonger la salle de bains dans la buée, de distendre l'espace du lieu afin de donner à ce premier meurtre un cachet onirique. Ça reste au final ma scène préférée.

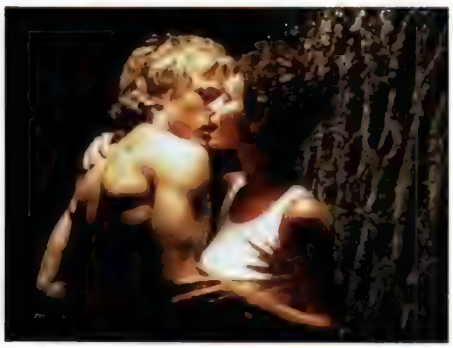
Votre casting est très surprenant. On n'imaginait pas que des acteurs tels que Denis Lavant, Clotilde Couraud ou François Berléand se prêteraient au jeu du slasher à la française.

La plupart des comédiens sont en fait venus d'eux-mêmes parce qu'ils aimaient l'histoire. C'est évident que si j'avais voulu tourner dans l'urgence un film Z et ultra gore, le casting n'aurait pas été le même. Je pense que les acteurs ont accepté parce qu'ils étaient séduits par cette ambiance particulière, et aussi parce qu'ils avaient vu mes courts métrages, **Opus 66** notamment. Clotilde Couraud, qui est quand même une actrice assez connue, a même accepté de faire gratuitement des essais. Et elle s'est révélée impeccable pour le rôle.

Justement, _Promenons-nous dans les Bois_ ressemble en bien des points à _Opus 66_.

J'ai fait dans **Promenons-nous...** ce que je ne pouvais pas faire dans **Opus 66**. Le problème des courts métrages est qu'il est très difficile, pour des raisons économiques, de faire des mouvements de caméra sans que ça soit moche. Avec un budget d'environ 20 millions pour ce long métrage, j'avais un peu plus d'aisance dans ma mise en scène. **Promenons-nous...** s'intéresse davantage aux relations entre les personnages, au fait qu'ils ont chacun plus ou moins un motif pour tuer. Après tout, le tueur, sous le costume du loup, n'est pas nécessairement une personne, mais l'incarnation du mal

nous



Wilfried et Jeanne (Alexia Strési) : selon les règles du slasher, il est pourtant interdit de flirter !

absolu. Il y a dans le film un jeu de non-dits, de désirs refoulés. Tous les personnages entretiennent entre eux des relations très ambiguës.

***Promenons-nous dans les Bois* est un film excessivement baroque...**

Filmer le quotidien tel qu'il est ne m'intéresse pas. Pour moi, le cinéma c'est la reconstruction d'un monde, un monde qui n'est pas le nôtre. Les films de genre sont très intéressants pour cela car la plupart du temps, ils fonctionnent complètement en dehors de la réalité, ce qui permet beaucoup de possibilités dans la mise en scène. Je voulais dans **Promenons-nous...** confronter des jeunes d'aujourd'hui avec un monde qui n'a absolument rien à voir avec la réalité actuelle. Une fois dans le château, les jeunes perdent tout contact avec le monde extérieur. Pour appuyer cette idée, on a entièrement repeint le salon en noir et certains couloirs en rouge. De cette manière, l'image est encore plus expressive. Même chose pour l'éclairage. Un des paris du film était de créer la lumière désirée, quitte à ce qu'elle ne soit pas toujours raccord avec le reste. Je ne voulais pas de nuits bleues parce que personnellement je les trouve ringardes. Je voulais qu'elles soient rousses. Sinon je ne sais pas d'où me vient ce goût du baroque. Comme le film se passe dans un château et que le rouge est la couleur prédominante, je suppose que le film est baroque par nécessité, mais ça tient aussi au fait que le réalisme m'ennuie et que je trouve que dans beaucoup de films français aujourd'hui, l'image ne raconte plus rien.

C'est-à-dire ?

Eh bien par exemple, pour de nombreux réalisateurs français, faire un gros plan, c'est faire de l'effet. Moi j'aime les gros plans : sur le tournage de **Promenons-nous...**, le cadre était excessivement contraignant pour les acteurs car ils sont souvent filmés de très près. Ensuite, je trouve qu'il y a parfois un acharnement typiquement français à faire des films sociaux. Je ne pratique pas d'ostracisme vis-à-vis de ce genre de films, mais j'ai l'impression que certains sont conçus davantage par mode que par nécessité. Je me souviens d'une conférence de presse au Festival de Grenoble au sujet d'**Opus 66**, qui est simplement un petit film d'horreur. La discussion a naturellement tourné à un discours sur les sans papiers. C'est important de parler des sans papiers, mais comme mon court métrage est une pure fiction, j'ai quand même trouvé ça bizarre et excessif. Apparemment, ils voulaient à tout prix trouver du «social» dans mon film !

Propos recueillis par **Erich VOGEL**

LA NUIT DÉTRAQUÉE

Annoncé comme le **Scream** français, **Promenons-nous dans les Bois** n'a finalement pas grand-chose à voir avec un slasher. On y trouve pourtant un tueur masqué qui dessoude un groupe de jeunes écervelés dans un lieu propice aux jeux de cache-cache inhérents au genre, mais la comparaison s'arrête là.
Sophie, Matthieu, Wilfried, Jeanne et Mathilde, jeunes comédiens de théâtre, sont engagés par le Comte Axel de Fersen pour donner une représentation privée du Petit Chaperon Rouge dans un château isolé au fond des bois. Un spectacle donné pour un public restreint puisque seuls le Comte et son petit-fils, un enfant muet au regard fixe, y assisteront. Les acteurs sont accueillis par leur hôte, un vieil excentrique libidineux et par son garde-chasse, taxidermiste à ses heures perdues. Lors du dîner qui suit la pièce, l'ambiance devient de plus en plus malsaine. Ce n'est pourtant rien en comparaison de la nuit qui les attend, durant laquelle un tueur déguisé en loup entreprend de décimer la petite troupe après avoir envoyé de Fersen ad patres...

L'idée de base du film apparaît donc pourtant comme typiquement slasher. C'est sans compter les velléités d'auteur de Lionel Delplanque, qui ont pour résultat de transformer un pur sujet de film de genre en huis-clos d'angoisse aux maladroites prétentions psychodramatiques. Ce ne sont pas tant les meurtres ou leur mise en place qui intéressent le réalisateur que la paranoïa qui s'installe entre les protagonistes, chacun se mettant à soupçonner son voisin à coup de longs regards appuyés. L'autre but avoué est d'avoir voulu créer une atmosphère oppressante à l'aide d'une lumière très contrastée, de travellings incessants et de décors baroques. Mais là où un Argento recrée de nouveaux espaces dans un espace donné, Delplanque les supprime purement et simplement, ou se concentre sur le hall du château et sur un escalier que l'héroïne passe son temps à monter et descendre le plus lentement possible. A force, c'est agaçant, d'autant que les meurtres qui finissent par surgir ne versent que dans un gore gentiment crade : tête éclatée contre un miroir et noyée dans un lavabo, strangulation, victime embrochée par un harpon, visage arrosé d'acide, empalement sur un piège à gros gibier... On a déjà vu plus hargneux. Quant à la poésie morbide et à l'érotisme trouble que le film tente de dégager, elle fait immédiatement penser à du Jean Rollin, mais en scope. On retrouve en effet plusieurs éléments de l'univers visuel et thématique du réalisateur des **Deux Orphelines Vampires**, que ce soit au niveau des décors gothiques ou des deux comédiennes lesbiennes qui se font des papouilles au bout d'un quart d'heure de film. Autre point commun avec Rollin, plus gênant celui-là, une interprétation pitoyable où surnage la très attachante Alexia Strési dans le rôle d'une jeune muette, un personnage malheureusement complètement sous-exploité. Mais là où Rollin parvient toujours à faire véritablement œuvre d'auteur en composant des images furieusement érotiques ou méchamment déviantes avec un amateurisme qui n'a d'égal que sa totale sincérité, Delplanque étale complaisamment un certain savoir-faire technique qui dissimule mal le vide de son propos. Il serait pourtant hypocrite de prétendre qu'on ne prend pas un certain plaisir à la vision du film, au détour de quelques plans magnifiquement éclairés, grâce à l'élégance de certains mouvements de caméra et dans la contemplation du costume porté par le tueur, celui d'un grand loup noir à la carrure médiévale. On notera également une idée sympathiquement crade, celle d'un père éventrant sa fille pour lui retirer son bébé avant qu'elle n'accouche. Une scène qu'on se contentera d'imaginer puisqu'elle n'est que relatée par l'un des personnages...

Cédric DELELÉE

France. 1999. Réal.: Lionel Delplanque. Scén.: Annabelle Perrichon. Dir. Phot.: Denis Rouden. Mus.: Jérôme Coullet. SPFX.: J.C. Spadaccini & D. Gastou (maquillages spéciaux), Georges Demetrau (pyrotechniques et mécaniques), Médialab Pictures (visuels). Prod.: Marc Missonnier & Olivier Delbosc pour Fidélité Productions. Int.: Clotilde Courau, Clément Sibony, Vincent Lecoeur, Alexia Strési, Maud Buquet, François Berléand, Denis Lavant, Michel Muller... Dur.: 1 h 30. Dist.: Pathé Distribution. Sortie le 14 juin 2000.

Wilfried et Sophie (Clotilde Courau) : le loup est dans les parages...

actualité cinéma
sortie le 31 mai

Scarman (Frank Roberts) : un croque-mitaine qui a décidé de faire son film à lui...

CUT

En provenance d'Australie, CUT surfe habilement sur la vague des slashers récents, des SCREAM et autre URBAN LEGEND, et offre une nouvelle recrue au bastion des croque-mitaines dégénérés. Cousin germain de Jason et Michael Myers, Scarman est engendré par la réalisation d'un film d'horreur maudit qu'un groupe d'étudiants en cinéma décide de remaker. Attention : cocktail détonant d'humour et d'effets gore à gogo !

Le continent australien n'abrite pas seulement des kangourous qui parcourent des étendues désertiques à perte de vue, mais aussi quelques cinéastes en marge du système hollywoodien qui se sont imposé par un style propre reposant avant tout sur l'éclectisme et la diversité. C'est le cas de Peter Weir, George Miller, Colin Eggleston, Simon Wincer et Russell Mulcahy, avant qu'ils ne rejoignent le pays de l'Oncle Sam. Avec eux, le cinéma fantastique australien fut entre 1973 et 1983 le plus novateur et le plus surprenant de la planète. Il ne faudra en effet pas plus d'une décennie à ces cinq réalisateurs pour cumuler une bonne douzaine de chefs-d'œuvre. **Pique-Nique à Hanging Rock**, **La Dernière Vague**, **Mad Max 1 et 2**, **Long Week-end**, **Harlequin**, **Razorback**... Des films qui partagent la même fascination pour les grands espaces illimités et qui, à leur manière, remettent en question les fondements de la société moderne. Que ça soit au travers d'une narration lente et onirique ou au détour de personnages dégénérés au volant de bolides surpuissants, le fantastique australien aura fait beaucoup de bruit avant de s'éteindre en silence. Un genre aujourd'hui à nouveau en ébullition, qui ne demande qu'à revenir sur le devant de la scène.

*«George Miller, et surtout Peter Weir, ont beaucoup fait pour le cinéma australien. Weir est un de mes réalisateurs favoris. Contrairement à d'autres, il n'a jamais eu peur de passer pour un intellectuel. Tous ses films soulèvent des questions fondamentales, comme **La Dernière Vague** ou même **Pique-Nique à Hanging Rock**. Je pense que nous avons produit de nombreux films de genre de qualité avant que ce phénomène ne se dissipe pour finalement complètement disparaître au milieu des années 80. Comme j'aime vraiment les films d'horreur, j'ai eu envie d'en faire un moi-même. C'était également l'occasion de rappeler que l'Australie n'est pas seulement la capitale des comédies à la **Crocodile Dundee**. C'est étrange parce qu'il semblait que les producteurs voulaient éviter le genre, mais nous n'avons finalement eu aucun mal à rassembler les fonds nécessaires à la réalisation de **Cut**. Ils ont dû finir par prendre conscience de l'impact que ces films ont actuellement sur le public»* déclare Kimble Rendall, coupable du slasher horrifi-comique **Cut**.

L'idée de **Cut** prend forme dans un restaurant chinois où sont réunis le producteur Martin Fabinyi, le scénariste Dave Warner et Kimble Rendall, qui ont découvert leur envie commune de tourner un petit film d'horreur divertissant alors qu'ils collaboraient à l'émission musicale «Counting the Beat». Entre l'Australie, l'Allemagne et la France, ils trouvent sans trop de mal les quatre millions de dollars qui constitueront le budget de **Cut**, même s'il s'agit là du premier long métrage de Rendall. Mais ce dernier a déjà fait ses preuves, comme en témoignent ses trois courts métrages (**Hay to Ride**, **Say it Again, Parn** et **Lenny Ding the Pin Bull King**) et son passé dans le domaine de l'audio-visuel. Après avoir obtenu une licence en Communication, il intègre la BBC puis les quatre grandes chaînes australiennes où il travaille comme monteur sur divers documentaires, reportages d'actualité et fictions, avant de devenir un des réalisateurs de pub et de clip vidéo les plus prisés de son pays. Il collaborera à ce titre avec les stars nationales que sont INXS, Jimmy Barnes et Mental As Anything. Musicien dans l'âme, Rendall co-fonde le groupe de rock Hoodoo Gurus en 1980 tout en nourrissant une certaine passion pour le cinéma en général, et plus intimement le fantastique et l'épouvante. *«J'adore les films qui vous permettent d'échapper au quotidien. Mes goûts et références dans ce domaine sont assez vastes. A mes yeux, John Carpenter a été un des réalisateurs les plus importants et les plus influents du genre ces dernières années. C'est lui qui en a défini les règles avec **La Nuit des Masques**, le premier **Halloween**. Mais j'aime aussi **Shining** de Kubrick, **La Nuit des Morts-vivants** de George Romero, les premiers films de Sam Raimi, ceux de Dario Argento, d'Alfred Hitchcock, de Brian De Palma et quelques titres de science-fiction, à commencer par la série des **Alien**. Encore plus que n'importe quel autre genre, les films d'horreur marchent avant tout par effet de mode. Tant que le public s'y intéresse, tout le monde en produit. Ces dernières années, les spectateurs semblaient s'en être lassés, alors ils avaient totalement disparu. Il a fallu attendre **Scream** de Wes Craven pour que le genre connaisse un nouvel essor. Sauf qu'il est réapparu sous une forme quelque peu différente, auto-référentielle, où se mêlent à la fois l'humour et la peur. Je ne sais pas si c'est une bonne chose, mais c'est apparemment ce que les gens ont désormais envie de voir. Même si les films d'horreur nous renvoient normalement à nos peurs primales, celles qui ont alimenté nos pires cauchemars d'enfant, je pense qu'il faut aujourd'hui accompagner ce concept d'une bonne dose d'humour si on veut attirer le public dans les salles. C'est encore plus vrai en ce qui concerne le slasher, vu le nombre de mauvais films qui ont été faits dans le genre».*

Une victime du tueur, à l'écran comme dans la réalité.

Pour Kimble Rendall, pas question de faire de **Cut** un énième **Vendredi 13**, une resucée de **Meurtres à la St Valentin** ou un ersatz de **Souviens-toi... l'Été Dernier**. Pas question non plus de souligner trop implicitement la parenté de son film avec la trilogie de Wes Craven. *«Cut n'a pas grand-chose à voir avec **Scream**. On ne se contente pas de reproduire avec une ironie délibérée tous les clichés du film d'horreur classique, mais on s'en sert pour faire avancer l'histoire et ainsi créer un effet de kaléidoscope au moyen d'un film dans le film. Il devient alors difficile de dissocier la forme du fond, et c'est précisément la partie qui m'intéressait la plus dans ce projet».*

«Je pense que le titre d'un film est très important et qu'il joue un rôle déterminant dans son succès comme dans son échec. Certains producteurs et réalisateurs ne prennent pas le temps d'y réfléchir et les films ratent parfois leur cible tout simplement parce que le titre est mal approprié, inutilement alambiqué ou trop mystérieux. Je voulais donc qu'il soit à la fois court, pour qu'on n'ait aucun mal à le retenir, et très illustratif, de manière à ce qu'il évoque immédiatement le sujet du film. «Cut» n'avait encore jamais été utilisé. Il s'imposait ainsi de lui-même comme le titre idéal pour un film d'horreur. En plus, il a un double sens, puisqu'il signifie également «coupez» dans le vocabulaire cinématographique. Comme notre film décrit le tournage d'un psycho- ■■■

CUT

■■■ *killer, on ne pouvait vraiment pas trouver mieux !».*

Film maudit et resté inachevé depuis quatorze ans après que la réalisatrice Hilary Jacobs (Kylie Minogue) a été sauvagement assassinée par celui qui incarnait le tueur masqué, **Hot Blooded** suscite l'intérêt de quelques étudiants en cinéma malgré les réticences de leur professeur, Mr Lossman (Geof Revell), qui occupait sur le tournage le poste d'assistant à la mise en scène. Dynamique et fermement décidée à mener son projet à terme, Raffy (Jessica Napier) arrive à convaincre la veuve du producteur initial de financer le remake de **Hot Blooded** et la vedette Vanessa Turnbill (Molly Ringwald) de reprendre son rôle. Située dans les mêmes décors que l'original, la nouvelle version prend forme sans que l'équipe s'inquiète des événements étranges qui viennent troubler le tournage. Des techniciens manquent à l'appel et quelques comédiens commencent à mourir «pour de vrai», trucidés par un croque-mitaine qui s'est mis en tête de faire son film à lui...

Avec sa bande de jeunes préférant s'envoyer en l'air plutôt que d'enchaîner les heures de travail et se faisant zigouiller par un tueur au masque livide et inexpressif armé d'un sécateur aux lames effilées, difficile d'associer **Cut** à un autre registre que le slasher. «*Pourtant, je n'en ai pas vu tant que ça*» se défend Kimble Rendall. «*Mais je connais les classiques, la série des Halloween et des* ***Vendredi 13****, dont on retrouve une petite touche dans* ***Cut****, même si j'ai pourtant essayé de ne pas trop faire référence à Michael Myers, Jason ou même Freddy. En fait, quand bien même vous vous efforcez de les contourner, vous retombez toujours sur les mêmes sujets. Après tout, la terreur provoquée par un tueur qui se cache derrière un masque est un genre à part entière qui fonctionne selon des règles bien précises. Le slasher est ainsi une catégorie de films où il est très difficile de se renouveler. Je ne pense pas que* ***Cut*** *fasse dans l'originalité, mais il apporte néanmoins une variation sur ce thème*».

Variation qui passe allégrement par une bonne dose d'humour cartoonesque, avec un Mr Lossman bon vivant malgré le tison qui lui traverse la gorge de part en part, et de clins d'œil cyniques, surtout lorsque les deux tueurs, l'acteur qui l'interprète et le vrai, se retrouvent face à face. Et le premier de s'écrier : «Yeah. Face off, Wes Craven style !» avant d'en perdre la tête. Des pointes de folie comme celles-là, **Cut** en compte quelques-unes, juste ce qu'il faut pour amuser la galerie. Même Scarman, le tueur, qui affiche un sérieux mortuaire dans la première partie du film, se lâche dans la seconde et joue à cache-cache avec la caméra, bondit dans les airs à la manière d'un moine Shaolin, se prend pour Jackie Chan et, non content d'écumer la distribution à l'arme blanche, s'amuse à provoquer une crise cardiaque chez une mamie. Un bout-en-train qui rappelle le Jackson maladroit de **La Main du Saigneur**, une parodie de **Vendredi 13**. Et un croque-mitaine tout aussi increvable que ses homologues américains. «*Contrairement à eux, Scarman ne cherche pas à se venger de jeunes qui l'auraient malmené ou humilié. En fait, il n'est même pas humain et ne peut exister qu'au travers du film, comme une malédiction. Il symbolise en quelque sorte un transfert d'énergie, comme une mauvaise pensée qui prend forme dans la réalité. Une idée naît dans l'esprit de quelqu'un puis devient un scénario. Les mots se transforment ensuite en images, le film est alors monté, et enfin livré aux spectateurs. Durant ce long processus s'est créé un cercle d'énergie qui est l'addition de toutes les parties y ayant collaboré. L'idée de Cut est que ce tourbillon engendre un personnage, une entité dont on ne peut se débarrasser qu'en détruisant son support, ce qui lui a donné vie, c'est-à-dire la pellicule du film*».

Raffy (Jessica Napier), réalisatrice d'un remake qui fait couler beaucoup de sang...

Vanessa Turnbill (Molly Ringwald), star d'un slasher maudit...

Une des particularités de **Cut**, la présence au générique de Molly Ringwald, celle qui fut l'icône de la génération 80 au détour de trois comédies ados qu'elle tourna sous la direction de John Hugues : **Breakfast Club**, **Rose Bonbon** et **Happy Birthday**. «*J'ai toujours adoré ses films, qui font désormais partie du patrimoine du cinéma américain. Tout le monde les a vus au moins une fois. Et même si elle n'est aujourd'hui plus l'adolescente qu'on a connue il y a une quinzaine d'années, c'est généralement le souvenir qu'on garde d'elle. Je trouvais donc amusant, à cette époque où les films d'horreur exploitent des jeunes stars, de faire appel à leur alter ego des années 80 ! En plus, Molly a beaucoup de talent et une carrière impressionnante et variée, avec plus de vingt films à son palmarès, dont King Lear de Jean-Luc Godard ! Il me fallait vraiment quelqu'un de spécial pour incarner Vanessa Turnbill. Ce n'est pas facile d'interpréter ce genre de rôle, celui d'une star tellement capricieuse et prétentieuse qu'elle en devient détestable. Je pense qu'une actrice moins expérimentée aurait eu quelques difficultés, surtout au niveau de l'ego, alors que Molly n'a pas du tout été gênée par l'idée*».

En effet, l'ancienne adolescente sainte-nitouche se prête au jeu avec un certain plaisir, n'hésitant pas à plonger ses mains dans la tripaille, à patauger dans des mares de sang. Car si le slasher **Cut** tourne rapidement à la bonne grosse comédie, ça ne l'empêche pas d'être tout aussi généreusement gore. Ce sont Paul Katte et Nick Nicolaou, de la société *MEG*, préalablement responsables de quelques travaux d'appoint sur **Dark City** et **Matrix**, qui se sont occupés des nombreux effets spéciaux du film, dont une séquence de liquéfaction particulièrement dégoulinante, initialement envisagée en images de synthèse, pour laquelle cinquante litres de faux sang sont mis à contribution. Parce que personne n'avait prévu autant d'éclaboussures, la chef costumière Katie Graham dut tailler de nouveaux habits dans l'urgence. Le genre de problème qui ne se présente pas sur le tournage de **Vénus Beauté**.

Damien GRANGER

Hilary Jacobs (Kylie Minogue) : assassinée sur le tournage de son propre film !

Australie. 1999. Réal : Kimble Rendall. Scén.: Dave Warner. Dir. Phot.: David Foreman. Mus.: Guy Ross. SPFX.: Make-Up Effects Group Studio (MEG) & Filmtrix Ltd. Prod.: Martin Fabinyi, Bill Bennet & Jennifer Bennet pour MBP/Mushroom Pictures/Beyond Films. Int.: Molly Ringwald, Jessica Napier, Simon Bossell, Sarah Kants, Geoff Revell, Frank Roberts, Kylie Minogue... Dur.: 1 h 30. Dist.: C.I.P.A. Sortie le 31 mai 2000.

Scarman et son faciès de grand brûlé : un cousin germain de Freddy Krueger.

Mr Lossman (Geoff Revell) : un prof de cinéma qui goûte aux joies du film d'horreur.

DOSSIER

KILLER SUPERSTARS

Par Damien GRANGER et Stéphane MOÏSSAKIS

Monolithique, inexpressif, glacial, le Michael Myers de LA NUIT DES MASQUES aura imposé une image terrifiante du croque-mitaine, en même temps que John Carpenter créait un genre. Ce genre, Wes Craven le redéfinit quelques années plus tard avec LES GRIFFES DE LA NUIT, pour les besoins duquel il imagine Freddy Krueger, un tueur d'enfants tout aussi expéditif. Différence notable : Freddy est un adepte de la blague qui tue, public visé assez jeune oblige. Depuis, l'humour est devenu quasi-indissociable de ces Killer Superstars, même si quelques-uns tentent encore de résister à cette vague de meurtriers «politiquement corrects» symbolisée par la trilogie SCREAM..

Un petit tour d'horizon s'imposait pour célébrer deux décennies de tueurs en folie. Voici donc une galerie de portraits de croque-mitaines typés, racés, hauts en couleur. On y croise bien sûr les incontournables Jason Voorhees, Leatherface, Chucky et Candyman, mais aussi un pantin de bois, un bonhomme de neige, un mauvais génie ou encore des gnomes extirpés à des légendes régionales. En tout, une vingtaine de virtuoses de la machette et du couteau de cuisine devenus superstars dans l'art du génocide teenage.

KILLER SUPERSTARS

CANDYMAN

Candyman : plutôt casse-bonbon !

Une figure tragique dans la lignée du Fantôme de l'Opéra. Le Candyman, créé par Clive Barker (**Hellraiser**), représente la crème des légendes urbaines. Armé d'un crochet en guise de main droite, il s'amuse à étriper tous ceux qui prononcent son nom cinq fois devant un miroir. Quand son existence est sérieusement mise en doute par Helen Lyle (Virginia Madsen), qui prépare une thèse sur lui, il s'active carrément et s'attaque aux proches de la jeune femme, la rendant coupable des crimes commis aux yeux de la justice. Mais derrière ses meurtres horribles, le Candyman cache un passé de martyr.

D'un premier film plutôt austère, intelligent par instants quoique sans âme, on passe alors à une suite sans grand intérêt tant elle s'échine à enchaîner des meurtres plutôt soft et des effets de styles déplacés. Son seul mérite reste donc de lever un peu plus le voile sur le passé tragique du Candyman. Autrefois nommé Daniel Robitaille, il fut lynché, un beau matin de 1890, par une populace furieuse de le voir s'amouracher d'une jeune fille blanche. Le semblant de mythe créé par Barker est sauvagement malmené dans **Candyman 3 : Le Jour des Morts**, où Donna D'Errico (un des airbags d'*Alerte à Malibu*) incarne la dernière descendante du croque-mitaine. Le Candyman tombe éperdument amoureux d'elle mais quand la belle lui dit «no sex», il commence à voir rouge et étripe — on vous le donne en mille — son entourage. Faut le comprendre le gus, il n'a pas tiré depuis un siècle ! Destiné aux chaînes câblées, le film achève le personnage, pourtant brillamment interprété par un Tony Todd baroque à souhait.

RUMPELSTILTSKIN

Fort de son succès avec le premier **Leprechaun**, le réalisateur Mark Jones, plus connu pour être scénariste à la télé (les séries *Galactica* et *Superboy*), récidive quatre ans plus tard avec un concept similaire, même s'il s'inspire cette fois d'un personnage imaginé par les frères Grimm. Vilain gnome âgé de 600 ans, le Rumpelstiltskin est tout aussi farceur et malveillant que son modèle. Vêtu de haillons, coiffé d'un bonnet à clochettes ridicule, le visage couvert de cicatrices, les oreilles en pointe à la Mr Spock et le nez percé par un anneau, il arpente les rues de Los Angeles à la recherche d'un nouveau-né auquel il pourrait dérober l'âme pour devenir immortel. Il jette son dévolu sur la pauvre Shelley, déjà veuve d'un flic abattu sur le terrain. Bien entendu, tout mal embouché qu'il est, il réserve un triste sort à tous ceux qui essaient de lui mettre des bâtons dans les roues et repasse les indésirables à tour de bras. Pour s'en débarrasser, il faut, au choix : 1/ le faire brûler avec de la paille (va déjà falloir l'attraper) ; 2/ prononcer son nom trois fois en le regardant droit dans les yeux (un bon exercice linguistique !).

Mark Jones avoue s'être largement inspiré du **Terminator** de James Cameron pour faire de **Rumpelstiltskin** un croisement de film d'horreur et de film d'action. Comme on ne peut pas toujours avoir de la chance, il s'est planté assez lamentablement sur les deux tableaux !

Le Rumpeltruc sur sa moto en hommage à T2 : malheureusement, la drôlerie s'arrête à la photo.

MICHAEL MYERS

Michael Myers et le couteau de cuisine préféré des bogeymen...

Celui par qui tout a commencé. Créé en 1978 par un John Carpenter alors sous influence hitchcockienne (via **Psychose**), Michael Myers est en quelque sorte le père spirituel de tous les tarés qui sévissent dans ce dossier. C'est aussi le plus précoce puisqu'il s'est rendu coupable de la mort de sa grande sœur Judith à l'âge de six ans ! Enfermé pendant quinze ans dans un asile psychiatrique, il parvient à s'échapper le soir d'Halloween et rejette sa frustration sur tous les teenagers d'Haddonfield, sa petite bourgade natale. Utilisant un gigantesque couteau de cuisine, il dépiaute les imprudents qui se placent entre lui et Laurie Strode (Jamie Lee Curtis), une baby sitter qui s'avère être sa sœur cadette. Ses principales victimes : des ados qui pratiquent le péché de chair. Et Carpenter de délirer sur la censure comme représentation du mal ultime.

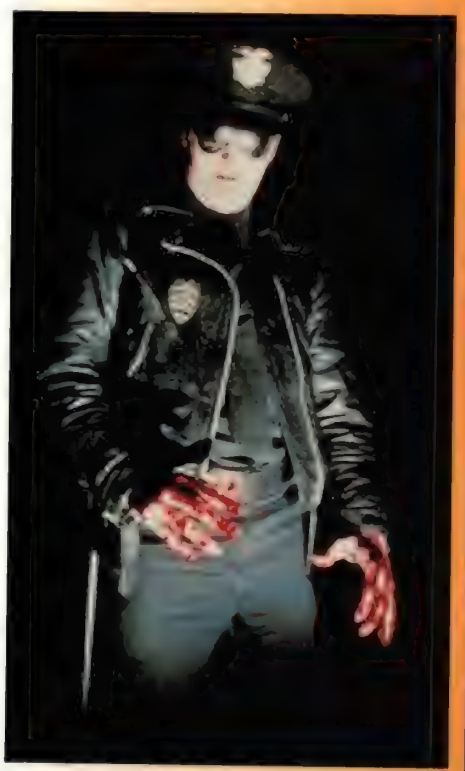
Superstar d'une poignée de suites qui n'entretiennent qu'un vague rapport avec le film original (si ce n'est la présence du Dr Loomis qui le traque sans relâche), Michael Myers reviendra à la source de ses origines dans **Halloween : 20 ans** après, traquant à nouveau sa sœur préférée qui, cette fois, a décidé de rendre les coups ! Pour la petite histoire, Carpenter a utilisé et transformé un masque d'Halloween bien connu des jeunes Américains pour créer le look livide de son tueur : celui de Kirk / William Shatner, le capitaine de l'Enterprise. Myers, c'est un peu l'utopie de *Star Trek* passée au broyeur de Big John !

Michael Myers will return in : **H2K, Evil Never Dies**. Peu d'infos véritables circulent sur ce projet. Le producteur Moustapha Akkad travaille actuellement sur deux possibilités : un **Halloween** dissident, sans Michael Myers, dans la lignée de l'épisode 3, ou alors une suite directe de **Halloween : 20 ans après** où Laurie Strode et son fils se retrouvent à nouveau dans la ligne de mire du psycho. Avec ou sans sa tête ?

JOE VICKERS

Perpétrant lui aussi ses méfaits habillé en flic, Joe Vickers n'a pourtant que très peu de points communs avec le Maniac Cop évoqué ci-dessous. Certes, son interprète, Bobby Ray Schaffer, ressemble beaucoup à Robert Z'Dar, mais son cas est autrement plus pathologique, lié à un traumatisme infantile qu'il a très mal digéré. Joe Vickers est ainsi un taré de première, un dérangé du ciboulot devenu sataniste après avoir été martyrisé dès son plus jeune âge. Persuadé qu'il porte la misère du monde sur ses épaules, il s'est donné pour mission de zigouiller tous les teenagers qu'il croise sur son chemin afin d'apaiser sa douleur. Nul besoin d'enfreindre la loi : afficher une certaine euphorie suffit à rendre jaloux ce maniaque de la matraque. Et tous les moyens sont bons pour les envoyer dans un cercueil : coup de hache en pleine tronche, crayon planté dans l'œil, couteau de boucher perforant une boîte crânienne...

Résultat : Joe Vickers est un personnage inconsistant, frisant le ridicule à chaque apparition, pas très doué niveau réparties, et vedette de **Psychocop** et **Killer Cop**, deux films aux histoires similaires. Dans le premier, il s'en prend à six étudiants partis s'éclater en week-end, dans le second à des cadres qui enterrent la vie de garçon d'un de leurs potes. Deux nanars insipides qu'une demi-douzaine d'effets spéciaux amateurs ne parviennent pas à sauver du naufrage.



Joe Vickers : si vous avez un problème, surtout n'appelez pas la police !

Brave Gars, star d'une série inégale où il est fortement déconseillé de jouer à la poupée...

CHUCKY

Une icône de la pop culture américaine. Se basant sur un principe quasi-enfantin (le mal au visage innocent), le scénariste Don Mancini et le réalisateur Tom Holland créent Chucky, une poupée possédée par l'esprit du serial-killer Charles Lee Ray (Brad Dourif, qui prête également sa voix au pantin) qui, avant de mourir, prononce quelques formules vaudous pour se réincarner dans un corps plus frais. Évidemment, la poupée tombe dans les bras d'Andy, un enfant qui cherche un ami pour se consoler du divorce de ses parents. Peu enclin à rester sous forme de jouet, Chucky désire surtout s'emparer du corps d'Andy pour s'assurer une durée de vie suffisante à accomplir ses méfaits. Utilisant toutes les armes qui lui passent sous la main (couteau, flingue, four !), il compose un vrai carnage et se débarrasse des proches d'Andy. Le pauvre gamin grandira au gré des épisodes, mais même dans une base militaire (épisode 3, le plus nul), la poupée Brave Gars continuera à lui pourrir l'existence.

Il faudra donc attendre 1998 (dix ans après l'original) pour mériter une suite digne de ce nom. La présence du réalisateur Ronny Yu (Jiang Hu) au générique n'est certainement pas innocente. **La Fiancée de Chucky** abandonne le personnage d'Andy et se concentre sur la relation amoureuse de Chucky et Tiffany (la pétulante Jennifer Tilly), relation qui vire évidemment au massacre. Bourré de références au cinéma de Hong Kong, le film, sacrément fun, démontre le vrai potentiel (sexuel, entre autres) d'un personnage trop souvent coincé dans la routine du film d'horreur basique.

Chucky will return in : **Seed of Chucky**. Don Mancini réalise cet épisode, annoncé comme le dernier, qui fait directement suite au précédent puisque Chucky est affublé de l'enfant qu'il a eu avec Tiffany. A la recherche de son corps initial, il croise à nouveau le chemin d'Andy et de Jade (la teenager de **La Fiancée de Chucky**), qui décident de s'unir pour mettre fin à son règne.

MANIAC COP

De l'association des spécialistes les plus couillus de la série B violente, William Lustig (**Maniac**) et Larry Cohen (**Le Monstre est Vivant**), on attendait forcément un monument. Leur Maniac Cop, figure urbaine à la fois mystérieuse et imposante, est bien plus que cela. C'est une menace pour la société, un Judge Dredd en puissance qui se fait juge et bourreau surtout lorsqu'il s'agit d'assouvir une vengeance qui le ronge. Du temps où il n'était qu'un simple flic tentant de dénoncer la corruption ambiante, Matt Cordell fut envoyé en prison et exterminé par des taulards œuvrant pour le compte de certains bureaucrates haut placés. Mort mais pas trop, il revient sous la forme d'un simili-zombie indestructible et entreprend de faire payer le pékin moyen pour toute la souffrance qu'il a endurée. Grâce à sa matraque-poignard, il décalque une jeune fille sur le point de se faire violer, embroche un yuppie qui frime au volant de sa caisse... Le flic Jack Forest (Bruce Campbell) essaiera de mettre un terme à ses exactions.

Le Maniac Cop : comme son patronyme l'indique, mieux vaut ne pas embêter l'homme sous le képi !

Réalisé dans un New York alors au top de son taux de criminalité, **Maniac Cop** reste un constat d'un réalisme effarant. Le Maniac Cop, personnifié par ce bon vieux Robert Z'Dar, se muera plus tard en icône «comics» dans l'inévitable suite ultra jouissive qui le voit accomplir des exploits dignes de Hong Kong. Par respect pour le mythe, nous passerons sous silence le troisième épisode, carrément embarrassant.

KILLER SUPERSTARS

LE TRICKSTER

Le Trickster ressemble en bien des points à Freddy Krueger. Comme lui, il débite des plaisanteries qui volent le plus souvent au ras des pâquerettes et professe une philosophie de comptoir à faire se retourner Kant dans sa tombe. Différence notable avec le tueur d'Elm Street : le Trickster existe avant tout dans l'esprit d'un adolescent, Michael Bower (Edward Furlong), légèrement infirme suite à un accident de voiture et très perturbé émotionnellement. Il se réfugie dans la musique rock tonitruante, le cinéma fantastique saignant et les jeux vidéo qui distillent généreusement de la violence pour échapper au quotidien de sa bourgade natale, un quartier idyllique retranché des mégapoles à forte affluence et des banlieues mal famées. Un petit coin de paradis où il ne se passe jamais rien, qui va pourtant être le théâtre d'une série de meurtres crapuleux dont Michael pense être le responsable.

Un cas de schizophrénie incurable ? Pas vraiment, car Michael est en fait la victime d'un CD-Rom interactif démoniaque mené par le Trickster, qui représente la perte de contact avec la réalité et la mauvaise conscience du gamin, son mal être, ses troubles psychologiques. Logique, donc, qu'il ressemble à un fantasme du héros, à un vieux rocker hirsute et démodé d'une décennie, entre Keith Richards et Billy Idol. Méchant de **Brainscan**, le Trickster est issu de l'imagination du scénariste Andrew Kevin Walker (**Seven**, **8 mm**), jamais en retard d'une idée réactionnaire et visant ici via son croque-mitaine une génération qu'il juge à la fois paumée et abrutie par les films d'horreur et les consoles de jeux. Bref, le Trickster est un sacré crétin !

Le Trickster, virtuellement présent mais réellement bête...

FREDDY KRUEGER

Freddy Krueger, ses griffes, son chapeau, son pull rayé et ses sept films rien que pour lui.

Autre icône de la pop culture américaine, Freddy Krueger est probablement encore plus présent que Chucky dans l'inconscient collectif général. Pas vraiment étonnant puisque son terrain de chasse reste les rêves inavoués des teenagers qui vivent dans Elm Street. Fils bâtard d'une nonne violée par une centaine de tarés (le plus grand gang bang du cinéma fantastique !), Freddy a été traité à toutes les sauces au travers de sept films plus différents les uns des autres. En guise d'exemples, notons une approche quasi auteurisante pour **Les Griffes de la Nuit** et **Freddy Sort de la Nuit** (épisodes 1 et 7) réalisés par Wes Craven, le créateur du mythe, la dérive «slasheresque» de **Freddy 3 : Les Griffes du Cauchemar** de Chuck Russell et le délire nonsensique de **Freddy 5 : L'Enfant du Cauchemar** de Stephen Hopkins.

Quoi qu'il en soit, Freddy représente l'entité vengeresse par excellence. Il s'attaque à la descendance de ses assassins (habitant Elm Street et victimes de ses penchants pédophiles) qui autrefois le brûlèrent vif dans un gigantesque incinérateur. Utilisant la plupart du temps les griffes qu'il s'est lui même forgé, il se permet aussi quelques escapades pour punir les dealers et autres pécheurs. Un dérivé onirique de Charles **Le Justicier dans la Ville** Bronson, donc, interprété par un Robert Englund qu'on a bien du mal à dissocier du rôle tant il lui colle à la peau. Le monstre le plus «eighties» de ce dossier reste néanmoins le Bogeyman ultime.

Freddy will return in : **Freddy vs Jason**. Le «cross over» le plus attendu de l'histoire du cinéma ! Imaginez Jason piquer un roupillon tandis que Freddy s'immisce dans ses rêves ! Différents scénaristes (Mark Verheiden, David S. Goyer, James Robinson) ont planché sur un scénario racontant le combat épique des deux psycho qui se foutent dessus pour la conquête de l'enfer. Sans succès. Le projet reste à l'état fœtal depuis le départ de la star du maquillage Rob Bottin, initialement prévu à la réalisation.

LE DENTISTE

Superstar de deux films réalisés par Brian Yuzna, le docteur Feinstone, chirurgien dentiste de Beverly Hills maniaque de l'hygiène, pète progressivement un câble lorsqu'il soupçonne sa femme de le tromper avec le nettoyeur de sa piscine. Il s'attaque d'abord à sa clientèle, des vieilles rombières bien embourgeoisées, utilisant sa roulette pour leur refaire le dentier. Ses assistantes sont aussi sur la liste. Il se débarrasse ensuite de son rival de plusieurs coups de lame bien sentis. Arrive enfin le tour de son épouse, dont il arrache toutes les molaires. La pauvre se retrouve donc avec la tronche d'Elephant Man. Le réalisateur en profite aussi pour refaire son énième critique de la Jet Set de Beverly Hills, paraphrasant ainsi le message qu'il faisait déjà passer dans **Society**.

Interprète du bon docteur, l'acteur Corbin Bernsen revient dans un **Dentiste 2** plus axé sur le fantastique, notamment au travers des hallucinations du personnage. S'évadant de l'asile où il a été interné, Feinstone s'installe dans une petite bourgade nommée Paradise, bourgade dont il devient le dentiste attitré. Bien évidemment, ses instincts meurtriers refont surface dès qu'il pratique sa science. D'une personnalité un peu fade et assez unidimensionnelle (il tue car il est fou, point), le dentiste a la malchance d'arriver après le Dr Rictus, dont il pourrait être le cousin intello. Heureusement pour lui, Yuzna s'avère plus efficace dans la description des meurtres que son confrère Manny Coto, assurant ainsi le minimum de frissons requis pour faire durer son règne maléfique encore longtemps dans le cœur des fans.

Avec ce dentiste, on en prend plein les gencives...

Le Tall Man (Angus Scrimm), un croque-mitaine aussi énigmatique que la série qui l'emploie...

LE TALL MAN

Un des personnages les plus cultes du cinéma fantastique. Pourquoi ? On ne saura jamais vraiment. Peut-être à cause du mystère qui l'entoure. Au bout de vingt ans et quatre **Phantasm** tous signés Don Coscarelli, on ne sait toujours pas qui est ce foutu Tall Man, même si le dernier opus en date tente de nous apprendre un peu plus sur le Géant (mais on n'a rien compris). Au volant de son corbillard et entouré de sphères métalliques volantes perforant le crâne de quelques malheureux promeneurs égarés, le Tall Man est le croque-mort en chef de la morgue de Morningsville, qui ouvre une porte sur une dimension habitée par des nains encapuchonnés s'occupant de gérer un impressionnant trafic de cadavres. Dans quel but ? Demandez au réalisateur ! Tout ce qu'on sait de plus, c'est que le Tall Man cherche encore à rallier le jeune Mike à sa cause, le dit Mike poursuivant inlassablement le croque-mort pour lui faire payer le prix de la mort de son frère, brûlé vif dans l'incendie de la demeure familiale au début du premier film. Doit quand même y avoir un truc entre eux pour qu'ils se chamaillent autant... Découvrira-t-on la solution en 2019 dans **Phantasm 8** ?

Le comédien Angus Scrimm a également contribué à épaissir le mystère planant sur le Tall Man. Habité, voire hanté par le personnage, il lui prête son visage d'évangéliste, son ton sarcastique, et son charisme ténébreux. Fidèle à la série depuis ses débuts, Angus Scrimm a trouvé dans le croque-mort... le rôle de sa vie !

LE SANDMAN

Juste avant le bonhomme de neige de **Jack Frost**, la série B américaine, certainement en rupture d'idées originales, engendre un autre croque-mitaine inattendu : l'homme de sable répondant cette fois au simple nom de Sandman (logique). Incarcéré pour avoir massacré plusieurs familles dont un des marmots était systématiquement âgé de 7 ans, ce redoutable tueur en série est condamné à passer par la case «chambre à gaz». Mais juste avant de rendre son dernier souffle, un étrange pasteur vient professer quelques versets sataniques qui lui permettent de revenir sous la forme d'un homme de sable, capable de se transformer en nuage pour échapper à ses poursuivants. Ses seules faiblesses : le soleil, l'eau et la chaleur (impossible pour l'homme de sable de se couler douce à la plage, donc). Pour augmenter ses pouvoirs et annuler la malédiction qui pèse sur ses épaules, il doit retrouver Griffin Davis, seul rescapé de son génocide généalogique.

Le Sandman se métamoprhose en nuage de poussière : pénible pour la femme de ménage...

Contrairement à la plupart de ses congénères, le Sandman fricote avec les pratiques vaudou et perpétue ses meurtres selon un rituel bien précis. C'est tout ce que ses créateurs ont trouvé pour le différencier des Freddy, Jason et autre Michael Myers, ces tueurs dont le Sandman se voudrait le digne héritier. C'est maigre, surtout que **Sleepstalker**, le film dans lequel il s'illustre peu brillamment, n'offre pas grand-chose en bonus, à l'exception d'un effet spécial assez réussi quand le Sandman devient poussière. Le réalisateur Turi Meyer accumulant par ailleurs tous les poncifs du genre avec une certaine complaisance, on comprend assez aisément pourquoi il n'y a jamais eu de suite.

KILLER SUPERSTARS

JACK FROST

Avec Jack Frost, c'est douche froide assurée !

En voilà une idée qu'elle est bonne ! Visiblement très influencé par **Shocker**, **Jeu d'Enfant** et **House 3**, le réalisateur Michael Cooney imagine le premier bonhomme de neige homicide. Comme quoi, dès lors qu'on n'a pas peur du ridicule, il y a matière à renouvellement. Tueur en série sans cœur ni âme, Jack Frost attend assez sagement le jour de son exécution. En route vers le couloir de la mort, le convoi pénitentiaire qui le transporte percute un camion-citerne dont l'acide qu'il contient se répand sur l'infortuné prisonnier. Liquéfié, Jack Frost ne tarde pas à se recomposer, ses molécules se mélangeant aux flocons tombés du ciel, et réapparaît génétiquement métamorphosé en bonhomme de neige. Désormais invincible, capable de fondre pour passer inaperçu, il se dirige dans la direction d'une petite bourgade, bien décidé à ajouter quelques victimes supplémentaires à son Curriculum Mortem et animé par le désir de se venger du shérif responsable de son arrestation. Pas en manque d'inspiration, Jack Frost étrangle une pauvre mère de famille avec des guirlandes avant de l'épingler à son arbre de Noël, décapite un teenager avec sa luge et s'en va tripoter une jeune femme sous sa douche... avant qu'une escouade de flics armés de sèche-cheveux décident de mettre un terme à son existence ! Un personnage hors du commun, sadique et lubrique, principale attraction d'une série Z homonyme, une des plus amusantes jamais réalisées.

Jack Frost will return in : **Jack Frost 2 : Revenge of the Killer Snowman**. Dans cette suite, l'assassin congelé continue de traquer son pire ennemi, le shérif Sam, jusque sur une île des Caraïbes préalablement transformée par ses soins en un gigantesque bloc de glace !

LE DJINN

Sous l'aile protectrice de Wes Craven, le scénariste Peter Atkins (les suites d'**Hellraiser**) et le réalisateur Robert Kurtzman (de l'atelier d'effets spéciaux *KNB EFX Group*) imaginent conjointement, dans **Wishmaster** et sa suite, ce nouveau croque-mitaine, un démon antique qui s'amuse à exaucer les vœux les plus fous de quelques victimes bien choisies en échange de leur âme. Enfermé dans une opale de feu par un sorcier après avoir décimé tout un harem, ce mauvais génie vicieux, sournois et plein d'esprit, est accidentellement libéré par l'experte en pierres précieuses Alexander Amberson. Il prend aussitôt apparence humaine pour la persécuter et l'obliger à prononcer trois vœux, condition sine qua non pour que ses légions puissent à leur tour déferler parmi les vivants. Tel est l'argument du premier Wishmaster, à peine modifié dans le second, où il se sert cette fois de l'impure Morgana pour trouver fissa les 1001 âmes nécessaires à son règne sur Terre. Malin, il va les chercher dans le plus grand casino de Las Vegas, lieu ultime de la corruption psychologique !

Sous ses allures de diable impérial, vêtu d'une armure cuirassée, le Djinn affiche un cynisme à toute épreuve et utilise ses nombreux pouvoirs pour supprimer les personnages en fonction du vœu qu'ils formulent : une pauvre caissière ayant demandé la beauté éternelle se retrouve ainsi figée en vitrine de son magasin sous la forme d'un mannequin de cire !

Le Djinn, un génie qui va bouillir...

LEATHERFACE

Leatherface, le plus célèbre des tronçonneurs du cinéma...

Le statut de classique qu'un film obtient au fil des ans impose une certaine forme de respect que les cinéphiles n'osent pas transgresser. **Massacre à la Tronçonneuse** est un classique. Un classique qui mérite sa réputation de «film qui fait peur». Mais c'est aussi un monument de drôlerie volontaire. La cause en revient surtout à Leatherface, le plus branque des tarés ici présents.

Membre d'une famille de cannibales texans, il s'amuse à latter tous les pauvres touristes qui passent par son chemin. Avec différents bouts de leurs peaux, il se constitue alors un masque assez crado qu'il arbore sur le visage en permanence, leurs restes terminant dans un chili con carne à l'allure suspecte. Son arme de prédilection : une tronçonneuse qu'il ne manque jamais de brandir en poussant des onomatopées incompréhensibles (très drôle, donc). Déjà pas bien aimable avec lui dans le premier opus (qui date de 1974), son créateur Tobe Hooper le transforme carrément en guignol lubrique dans une suite logiquement nommée **Massacre à la Tronçonneuse 2**. Faut le voir prendre son pied en mimant une pénétration (via son engin préféré) puis, plus tard, se faire tronçonner le fessard par un Dennis Hopper une fois de plus à la masse. Son attirance pour les perruques féminines amuse aussi beaucoup le réalisateur qui ne rate pas une occasion de le travestir ! But avoué de l'opération : démontrer les doutes du croque-mitaine quant à sa possible orientation sexuelle. Si l'épisode 3, réalisé par Jeff Burr, occulte un peu l'aspect homo refoulé du personnage pour se concentrer sur sa fonction de dépiauteur, le quatrième opus, réalisé en 1994 par le producteur et co-scénariste de l'original Kim Henkel, n'émet carrément plus aucun doute. Leatherface passe son temps à parader en robe et à se maquiller soigneusement. Une série B sympa qui souligne hélas un peu trop lourdement la vraie personnalité du plus fameux des travelos texans.

UNCLE SAM

William Lustig et Larry Cohen forment une équipe de choc, ce qu'il conviendrait d'appeler la «Dream Team» de la série B fantastique. Dix ans après avoir accouché du Maniac Cop Matt Cordell, ils remettent le couvert avec un croque-mitaine similaire, Uncle Sam, alias Sam Burke, un militaire qui rentre de la Guerre du Golfe le jour de l'indépendance... dans un cercueil ! De son vivant, Sam Burke était un sacré fumier, un mari indigne qui violentait son épouse et sa sœur, xénophobe et nationaliste jusqu'à la moelle. Seul son neveu Jody, passionné par ses nombreux exploits, lui accordait un minimum de respect. C'est peu... Alors que des jeunes font brûler le drapeau américain, qu'un politicien véreux baigne dans la corruption et que ses proches expédient son enterrement pour le chasser au plus vite de leur mémoire, l'Oncle Sam voit rouge, se retourne dans sa tombe, en sort, se munit du fameux costume arborant la bannière étoilée et s'en va remettre un peu d'ordre dans la pagaille ambiante.

Mort-vivant taré et revanchard, à cheval sur les principes et patriote comme pas deux, il prend un malin plaisir à hacher menu ceux qui selon lui gangrènent le système. Il embroche un adolescent sur un porte-drapeau, décapite son pote, en égorge un autre et finit par s'en prendre à sa propre femme, se consolant de sa disparition dans les bras du shérif. Autant dire que le nettoyage de l'Oncle Sam se fait par le vide ! Avec ce personnage, Lustig et Cohen en profitent une nouvelle fois pour s'adonner à ce qu'ils préfèrent, la satire sociale sur fond de délire psycho-gore, pour tirer à boulet rouge dans les institutions américaines et étaler un message ouvertement antimilitariste. On n'en attendait pas moins de leur part.

Uncle Sam, quand toutes les valeurs de l'Amérique s'incarnent dans un zombie patriote...

Le Leprechaun (Warwick Davis), pas radin sur les meurtres en tout cas...

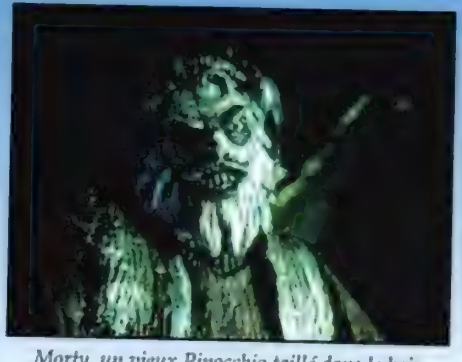
LEPRECHAUN

Emprunté à la mythologie celtique, Leprechaun est un lutin diabolique et avare vieux de 600 ans qui ne se sépare jamais de sa bourse remplie de pièces d'or. Il partage le même goût pour la foire que les Gremlins, grimace comme Louis de Funès et débite sans relâche des blagues foireuses à la manière de Freddy. Un vrai fanfaron qui se déplace aussi bien en skate-board qu'en chaise roulante. Et il a beau être court sur pattes, niveau meurtre, Leprechaun se débrouille comme un chef et fait même preuve d'imagination ! Il tronçonne un magicien de pacotille selon les bonnes règles de la profession et fait littéralement exploser une quadragénaire dont les formes prenaient des proportions inquiétantes. Enfermé dans une malle parce qu'il n'était pas sage, il s'en échappe et persécute quelques bellâtres contrariants qui essaient de faire main basse sur sa fortune. Un sujet récurrent dans la série des **Leprechaun**, puisque le premier film, un des plus rentables de l'histoire de la distribution vidéo, engendrera quatre suites qui tournent toutes autour de la richesse convoitée du gnome. Il faut dire qu'il suffit de lui piquer une seule pièce pour le diminuer physiquement et ainsi pouvoir l'anéantir en lui enfonçant du fer forgé dans la poitrine. Un bon moyen pour justifier sa radinerie.

Depuis utilisé à tort et à travers, Leprechaun part à la recherche d'une fiancée le jour de la St Patrick dans le deuxième film, investit un casino de Las Vegas dans le troisième, part en direction des étoiles et affronte un tyran dont l'ADN a été combiné avec une araignée et un scorpion dans le quatrième et, encore plus drôle, en découd avec le gangster Ice T dans le petit dernier, **Leprechaun in the Hood**. C'est con, mais franchement bon ! Le succès de la série tient en grande partie à l'interprète de la créature, Warwick Davis (**Le Retour du Jedi**, **Willow**), qui prend visiblement son pied et cabotine à mort dans la combinaison en latex créée par le maquilleur Gabe Bartalos.

MORTY

Encore un croque-mitaine pas piqué des hannetons ! Quand on n'a plus d'idée, autant faire n'importe quoi. C'est certainement la formule appliquée par les scénaristes des deux **Fear**, respectivement **Terreur et Halloween Night** chez nous, en imaginant ce nouveau vilain (un peu) psycho (et très) dramatique. Morty est ainsi une sorte de Pinocchio dégénéré, un pantin de bois conçu par un vieux sorcier indien, dont l'existence est intimement liée aux pires phobies des gens. C'est ce que vont découvrir quelques étudiants en médecine au cours d'un week-end d'études consacré aux origines de la peur et aux moyens de s'en débarrasser. Retranchés dans un chalet situé au fond d'un bois, tous se prêtent au jeu à vocation cathartique en exposant leurs angoisses : peur de l'eau, du vide, des insectes, du noir, des responsabilités, des clowns (manque juste la peur des mauvais films, mais bon)... Tout le monde en discute ouvertement, sans honte aucune, jusqu'à ce que Morty vienne troubler la fête en investissant les lieux et en commençant à les trucider un à un en fonction de leur phobie.



Morty, un vieux Pinocchio taillé dans le bois et pour le meurtre en série...

Ce qui commençait comme un film d'horreur plutôt intelligent se poursuit en slasher idiot. Et les cadavres tombent au rythme d'un **Vendredi 13**, jusqu'à ce que le héros comprenne que pour vaincre Morty, entre-temps devenu maître dans l'art du déguisement, il faut d'abord trouver une explication à son propre traumatisme. Bien entendu, comme le premier a convenablement marché en vidéo, le second s'applique à ne surtout rien changer à cette navrante formule..

KILLER SUPERSTARS

DR. RICTUS

Un seul film pour un tueur assez commun. Prenant modèle sur son papa médecin, lynché par une populace pour avoir tué quelques donneurs vivants dans le but de sauver sa femme, le Dr. Rictus, tout droit sorti de l'asile, se crée une nouvelle clientèle qu'il prend soin d'opérer de manière radicale. Tous les instruments chirurgicaux sont bons à utiliser pour ce toubib complètement taré qui pense agir pour le bien de l'humanité. Larry Drake (le Durant de Darkman), la gueule de l'emploi, interprète le bon docteur, qui trouve son surnom dans l'écho démoniaque que son rire provoque. Un rire que le réalisateur Manny Coto fait surgir lorsque son personnage principal accomplit ses méfaits.

Adaptation d'un comics édité par *Dark Horse* («TimeCop», «Barb Wire»), **Dr Rictus** suit fidèlement les grandes lignes tracées par la BD et offre donc la part belle à sa vedette. Malgré un background directement hérité de la sous-culture comics, le Dr Rictus peine pourtant à se démarquer de ses camarades Jason, Michael Myers et autres Candyman. Bien que correctement mis en forme, le film ne dépasse pas le stade d'un slasher haut de gamme et, surtout, ne profite pas véritablement du statut de son tueur pour créer une aversion pour le corps médical. Une éventuelle suite pourrait lui rendre hommage. Mais une chose est sûre, ce n'est pas le Dr Rictus qui risque de vous faire redouter une visite chez votre médecin familial.

Dr Rictus (Larry Drake) : y-a-t-il un killer dans la salle ?

JASON VOORHES

Jason, toujours hockey pour reprendre du service...

Mettons-nous d'accord sur une chose : Jason Voorhes, l'hockeyeur fou de la série des **Vendredi 13** (créée en 1980 par Sean S. Cunningham) n'est pas que le viandeux monolithique (bon, on se comprend) que certains s'accordent à penser. C'est aussi un professionnel du génocide d'adolescents, un gars qui prend son métier très à cœur. Noyé lors d'une excursion en colonie de vacances au Cristal Lake, il revient à partir du deuxième segment pour se venger de tous les teenagers qui copulent comme des bêtes et fument des oinjs sur son territoire. Utilisant aussi bien la machette que tout ce qui peut lui passer sous le coude (une lance, un tisonnier), Jason atteint le statut de mort-vivant dès le sixième épisode, **Jason le Mort-vivant**, ce par les bonnes grâces de la foudre qui s'abat sur son petit crâne. Coincé dans une série de films qui se contentent d'enchaîner des meurtres quasiment tous semblables, le spectateur assistera en 1993 à une renaissance du personnage. Renaissance due au jeunot Adam Marcus, fan de la première heure et réalisateur de **Jason va en Enfer**, l'opus le plus gore (dans sa version intégrale) de la série. Jason, enfin éliminé par le FBI, se balade de corps en corps (ceux de ses victimes) afin de retrouver sa forme initiale. Seul un membre de sa famille pourrait l'en empêcher. Détail amusant : Kane Hodder, qui interprète le maniaque dans les trois derniers films de la série, fait ici une double apparition, également dans le rôle d'une victime. Il n'y a pas que Wes Craven pour apprécier la mise en abyme !

Jason will return in : **Jason X** (lire 10 et pas «ixe»). Actuellement en tournage. Kane Hodder reprend le rôle de Jason qui, cryogénisé, se retrouve en l'an 2455 dans un vaisseau se dirigeant vers Earth 2, une planète colonisée par l'homme suite à la destruction de la Terre. Evidemment, il se réveille et démastique tout le monde ! Doté d'un budget de quinze millions de dollars, le film, réalisé par Jim Isaac (**House 3**), est prévu pour les prochaines fêtes d'Halloween aux États-Unis, et un peu plus tard en France.

SCREAM, SOUVIENS-TOI... L'ÉTÉ DERNIER, URBAN LEGEND

«C'ÉTAIT MIEUX AVANT...»

Un SCREAM et ça repart ! Ça repart comme avant, comme du temps où Jason Voohres alignait les cadavres selon un schéma immuable. Sa leçon du second degré, Kevin Williamson est le premier à l'avoir oubliée...

Lorsqu'il imagina le(s) tueur(s) de la trilogie **Scream**, le scénariste Kevin Williamson n'avait qu'une idée très vague de son look. Le manuscrit indiquait seulement à Wes Craven qu'il portait un masque blanc. Maigre information. Le cinéaste et les maquilleurs cherchèrent pendant des mois à lui conférer un aspect effrayant. En vain. C'est par hasard, et in extremis, que Wes Craven découvrit au domicile de sa productrice ce qu'il recherchait : une panoplie d'Halloween à la fois sobre et inquiétante, uniquement commercialisée dans les magasins spécialisés. Mieux valait effectivement un masque qui ne soit pas trop connu. Un an avant la sortie de **Scream**, un modeste téléfilm, **Terrain Dangereux** (avec Rob Lowe en agent secret et ancien terroriste de l'IRA) coiffait pourtant Wes Craven au poteau : dans une séquence, une demi-douzaine d'hommes de main déboulent en effet le fameux masque sur le visage !
Dans les trois **Scream**, il en passe du monde derrière le masque. Deux vrais tueurs dans le premier, les dizaines de spectateurs d'une salle de cinéma dans le second, établissement où se glisse le véritable assassin. Et dans le troisième ? Un authentique maniaque du couteau encore, et d'autres, de fiction ceux-là dans la mesure où, film dans le film oblige, un comédien doit simuler la soif de sang du croque-mitaine. Faux et vrais tueurs : idéal pour brouiller des pistes bien sinueuses déjà. Dans les **Scream**, on tue autant pour se venger que pour cligner de l'œil aux cinéphiles de l'horreur. Le but : faire en sorte que cela ne s'arrête pas tant que ça rapporte. Malin et passablement roublard à force.

Urban Legend : malgré l'anorak, rien à voir avec ***Les bronzés Font du Ski****.*

Les tueurs de **Souviens-toi... l'Eté Dernier 1 & 2** et d'**Urban Legend** affichent un profil nettement plus classique. Celui du slasher des années 80, quand scénaristes et réalisateurs ne se prenaient pas trop la tête. Au croque-mitaine de service, il fallait du premier degré : un look, des armes, de la pugnacité et un motif. De manière très ordinaire, comme s'il n'avait pas écrit **Scream** quelques mois auparavant, Kevin Williamson reprend à son compte le cahier des charges du genre à l'occasion de **Souviens-toi...** Ciré ruisselant, crochet à thon à la main et vengeance en tête, la marin-tueur élimine des teenagers propres sur eux, mais très imprudents au volant lorsqu'ils reviennent de virée. Le marin-tueur refait surface dans **Souviens-toi... l'Eté Dernier 2**, jouant les insulaires, massacrant les vacanciers qu'il attire lui-même sur l'île. La rancune tenace, il en veut à Jennifer Love Hewitt qui lui fait de l'ombre avec son décolleté abyssal. Mais cette fois le tueur est double, puisque le fiston a décidé de filer un coup de main à papa. Une ficelle un peu grosse.

Dans **Urban Legend**, on fait les choses avec davantage de doigté, même si le suspense exhale une forte odeur de plat réchauffé. Un plat qui se laisse néanmoins consommer, à condition de cultiver une certaine nostalgie des ersatz d'**Halloween** et de **Vendredi 13** qui prolifèraient dans les années 80. Un campus, des étudiants pour autant des macchabées en puissance, un maniaque dont le visage se perd dans les profondeurs ténébreuses d'une épaisse doudoune, une hache... Tout **Urban Legend** serait franchement périmé, impropre à la consommation, si le jeune réalisateur (l'Australien Jaimie Blanks, fan de Michael Myers et Jason Voohres depuis la maternelle) n'ajoutait au massacre une pincée de **Candyman** et de ses légendes urbaines. A la différence que le croque-mitaine de service ici ne se présente pas sous la forme d'un fantôme à la voix caverneuse, mais d'une belle rouquine (Rebecca Gayheart, formidable). Pourquoi l'agréable créature découpe-t-elle ses petits camarades et professeurs en rondelles ? Pour se venger pardi ! Pour faire payer à quelques étudiants le prix de la mort de son petit ami, accidenté de la route pour cause d'appels de phare aveuglants. D'ici à ce que les tueurs enseignent la sécurité routière...

Cyrille GIRAUD

Scream et son tueur adepte du cri qui tue...

***Souviens-toi... l'Eté Dernier** : la pêche à l'ado peut commencer...*

rétro

BLAIR WITCH

«un an après»

Vendredi 22 janvier 1999. Eduardo Sanchez et Daniel Myrick présentent en séance de minuit au festival de cinéma indépendant Sundance leur premier bébé. Un film d'horreur étrange, réalisé avec trois fois rien (entre 30 et 50.000 dollars selon les sources), tourné avec une caméra 16mm et un camescope même pas digital. BLAIR WITCH PROJECT que ça s'appelle. La salle est pleine à craquer, la projection un triomphe. Comme on dit, le reste appartient à la (petite) histoire du cinéma.

BLAIR WITCH est acheté par le distributeur ARTISAN aux USA, qui l'emmène au marché du film de Cannes où les distributeurs internationaux se l'arrachent. Il sort en salles en Amérique et rapporte 140 millions de dollars. Un chiffre qu'il faut multiplier par trois en tenant compte de son exploitation mondiale et de sa carrière en vidéo. Ses réalisateurs sont élevés au rang de sauveurs du cinoche ricain embourbé dans les mielleux blockbusters de l'été passé (LA MENACE FANTÔME, WILD WILD WEST...). On parle de «nouvelle écriture cinématographique», on pastiche, on copie, on vénère... On exagère bien sûr. Mais on exagère toujours quand on ne sait pas comment cerner un phénomène. Et BLAIR WITCH est bel et bien un phénomène.

Mercredi 26 janvier 2000. Un an après, Ed Sanchez et Dan Myrick reviennent à Sundance. L'occasion de faire le point avec eux sur une année folle. Une année qui a projeté à nouveau le cinéma d'horreur sur le devant de la scène. Une année où un petit film bricolé entre potes a fait parler de lui à l'échelle planétaire.

Dans quel état d'esprit étiez-vous en arrivant à Sundance l'an passé ?

Eduardo Sanchez : Nous étions évidemment très excités, tout en essayant de garder la tête froide. Mais, même dans nos rêves les plus fous, nous n'avions pas imaginé le dixième de ce qui nous est arrivé.

Dan Myrick : Au mieux, nous espérions vendre le film à une boîte vidéo ou à une chaîne câblée pour rentrer dans nos frais. Et éventuellement prendre des contacts pour avoir moins de difficultés à monter notre second film.

E.D. : Au fond de nous, nous avions bien le secret espoir de trouver un distributeur cinéma qui aurait sorti le film dans une ou deux salles à New York ou à Los Angeles. Mais ça, c'était vraiment le summum de nos espérances.

Vous pensez vraiment que sans sa sélection à Sundance, *Le Projet Blair Witch* n'aurait pas connu la même carrière ? ■■■

BLAIR WITCH

«un an après»

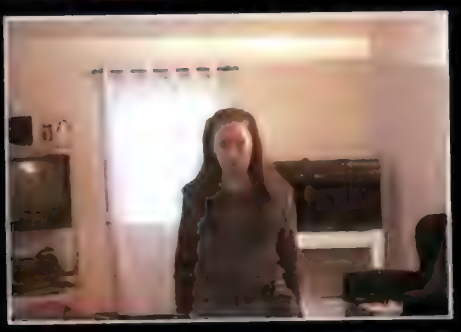
■■■ *D.M.*: Nous ne le pensons pas, nous en sommes certains ! Sundance donne une légitimité aux films et aux cinéastes qui y sont sélectionnés.
E.D.: C'est malheureux à dire mais aux Etats-Unis, les gens du business laissent faire les choses. Pour un producteur, un agent ou un distributeur, un film ne devient intéressant que s'il possède un label. Ils ne cherchent pas à découvrir, ils attendent que les festivals fassent le travail. Et quand je dis les festivals, c'est Sundance, le seul auquel ils accordent du crédit. C'est ainsi : les films indépendants qui n'ont pas connu une sélection à Sundance voient leurs chances de rencontrer le public quasiment réduites à néant.
D.M.: Si **Le Projet Blair Witch** n'avait pas été pris l'an dernier, il serait sans doute encore quelque part sur une étagère attendant un quelconque miracle. A Sundance, avec la projection du film, nous avons gagné le statut de cinéastes. Nous sommes arrivés à Park City avec un rêve, nous en sommes repartis avec une carrière.

Le film a connu un triomphe à travers le monde, vous avez fait la couverture de dizaines de magazines, l'internet ne parlait que de vous et vous avez des millions de fans dans tous les pays. Quand vous êtes-vous aperçu que *Le Projet Blair Witch* devenait un phénomène ?

E.D.: Le deuxième week-end de sa sortie aux Etats-Unis.
D.M.: La première semaine, le film marchait très bien. Il réalisait près de 21.000 dollars de recettes par salle, mais il n'était que sur 27 écrans. La deuxième semaine, *Artisan*, le distributeur sur le territoire américain, a tenté un coup osé en étendant le parc de salles à plusieurs centaines de cinémas. Et la moyenne par salle n'a pas faibli !
E.D.: Là, nous avons commencé à réaliser qu'il se passait quelque chose. Quand on délirait avec les gens d'*Artisan* avant la sortie du film, on plaçait la barre du succès colossal à 30 millions de dollars. En deux semaines, **Le Projet Blair Witch** avait rapporté plus. On ne peut pas prévoir ou même imaginer des choses comme ça. Normalement, ça n'arrive pas !

Est-ce facile de garder les pieds sur terre quand «ça» arrive ?

E.D.: Pas vraiment, non. Si j'avais été tout seul sur ce coup-là, j'aurais certainement commis toutes les erreurs possibles. Mais il y avait toute une équipe derrière **Le Projet Blair Witch**. Dan et moi bien sûr, mais aussi tous ceux qui travaillent avec nous dans notre société de production, *Haxan Films (à ne pas confondre avec le distributeur vidéo français, NDLR)*.
D.M.: Avec tout ce qui se passait autour du film, toute l'attention que son succès générait, nous avons connu plusieurs périodes où certains chopaient la grosse tête.
E.D.: C'était presque chacun son tour. L'équipe se soudait alors pour calmer le jeu et ramener à la raison celui qui avait craqué. C'est l'avantage de travailler entre potes. Nous nous connaissons bien et nous savons repérer quand l'un de nous est sur la mauvaise pente.
D.M.: Avec ce système, nous avons je crois tous réussi à garder la tête froide. Nous savons que la foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit. Nous savons qu'il est peu probable que, dans notre vie professionnelle, nous connaissions un succès équivalent au **Projet Blair Witch**. Nous n'allons pas arrêter de faire des films pour autant. Nous sommes cinéastes. C'est notre métier.



Cela ne devait quand même pas être simple de résister à la tentation. Je suppose que vous avez dû être courtisés par tous les studios hollywoodiens...

E.D.: Oui, mais bon... **Le Projet Blair Witch** a rapporté énormément d'argent et les responsables d'*Artisan* ont été très généreux avec nous. Assez vite, l'argent n'est plus apparu comme une donnée importante. Nous avons de quoi vivre tranquille jusqu'à la fin de nos jours. A partir de là, les gros chèques des majors ne pouvaient plus nous impressionner.
D.M.: Notre seul objectif aujourd'hui, c'est de respecter le public que nous a apporté **Le Projet Blair Witch**. Il n'est pas question de se moquer de lui en nous fourvoyant dans des projets certes lucratifs mais sans intérêt. Nous avons fait **Blair Witch** parce que nous avions envie de voir un bon film d'horreur. Il se trouve que le public a suivi. Aujourd'hui, nous avons le luxe de pouvoir continuer notre carrière dans la même direction.

Une carrière qui s'annonce plutôt bien : après *Le Projet Blair Witch*, vous avez signé quelques pubs, vous travaillez sur l'écriture d'une série télé pour la *Fox*, vous lancez un nouveau site web et vous allez démarrer votre nouveau film très prochainement...

E.D.: Je ne crois pas qu'il y ait du mal à profiter du moment. Aujourd'hui, les gens nous prennent au sérieux. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, alors profitons-en. Nous avons un bon deal à la *Fox* pour une série fantastique intitulée ***Fearsome***. Nous supervisons la suite du **Projet Blair Witch**. Nous produisons pas mal de pubs. Et nous sommes actuellement en effet en pré-production de notre second long métrage, **Heart of Love**. C'est vrai que ça fait beaucoup, mais n'oubliez que nous sommes tout un groupe à *Haxan*.
D.M.: Le plus important, c'est de garder ce groupe intact, c'est de là que vient toute notre énergie.

***Le Projet Blair Witch* a été copié et parodié dans des publicités, des sitcoms, des journaux satiriques, d'autres films... Comment avez-vous pris ça ?**

E.D.: Avec un très grand plaisir. Jamais nous ne pensions que notre film deviendrait si populaire, qu'il serait parodié dans des émissions comme le «Saturday Night Live» ou des magazines comme *Mad (à ne pas confondre avec nous, NDLR)*. Nous adorons ça.
D.M.: Comment voulez-vous que ça nous mette en colère ? C'est une preuve énorme de reconnaissance qui nous rend fous de joie.

Grâce au *Projet Blair Witch*, le web est devenu un objet de promotion indispensable à chaque film. Vous rendez-vous compte que vous avez révolutionné le marketing cinématographique ?

D.M.: Nous ne l'avons pas fait exprès, promis ! Si nous nous sommes servis du web, c'est parce que nous n'avions pas le choix. Le web est un moyen très économique de communiquer et nous n'avions pas d'argent à l'époque. Nous avons monté un site **Blair Witch** pour presque rien, c'était amusant.
E.D.: Nous avons créé toute une mythologie autour de la sorcière et soudainement, nous avons reçu des dizaines de milliers de connexions. Après Sundance, on est passé aux millions de connections ! *Artisan* a ensuite pris le relais et a utilisé le web comme véritable instrument de marketing. Aujourd'hui, certaines sociétés veulent nous embaucher comme consultants pour leur site web !

Utiliserez-vous à nouveau Internet pour promouvoir *Heart of Love* ?

D.M.: Oui, mais notre approche est encore plus expérimentale. Nous essayons de créer un mythe autour de quelque chose qui n'appartient pas du tout au genre fantastique. En fait, **Heart of Love** sera une comédie autour d'une sorte de gentille secte à la recherche de l'objet de leur vénération : le «cœur d'amour».
E.D.: Ces gens existent vraiment ! Nous les avons trouvés sur le Net et ils nous ont bien plu. Ce sont de gentils cinglés dont la quête est touchante. Leur «Graal», c'est une idée, une notion très baba cool d'amour universel. Nous avons eu l'idée d'écrire un scénario sur ce sujet. Comme vous pouvez vous en douter, ça n'a pas grand-chose à voir avec **Le Projet Blair Witch** !

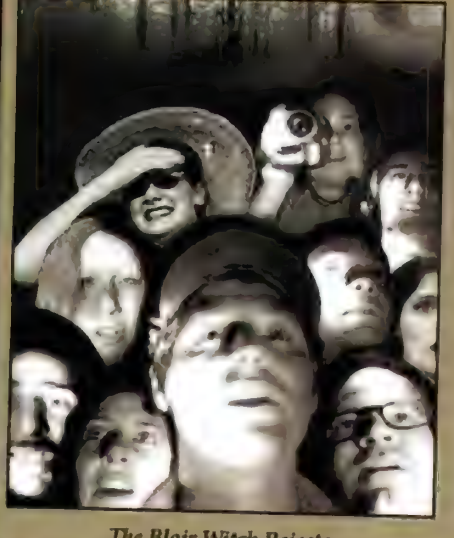
Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

THE (Place ici le mot de ton choix) WITCH PROJECT

Il fallait s'y attendre. En transformant leur escapade vidéo et forestière en bulldozer à box-office, Eduardo Sanchez et Daniel Myrick ont provoqué la rage bien compréhensible de tous les rois du cinéma d'exploitation. Car c'est tout le boulot de ces messieurs que de trouver l'idée lumineuse et pas chère qui décroche le jackpot ! Et, rétrospectivement, beaucoup ont dû se demander pourquoi ils n'avaient pas su penser à quelque chose d'aussi simple. Peut-être justement parce que c'était simple. Quoi qu'il en soit, l'heure n'est plus au regret mais à la contre-attaque. Il s'agit de capitaliser sur les valeurs en hausse avant qu'elles ne dégringolent de par leur multiplicité. Et le petit univers de l'exploitation de laisser tomber un temps les **Lethal Target Deadly Alien Weapon** pour blairwitcher à tour de bras et ramasser les miettes laissées par les petits futés pré-cités. Bien sûr, la filiale officielle ne va pas pour autant lâcher le morceau. Ainsi, Joe Berlinger s'acquitte déjà d'un **Blair Witch 2** où deux étudiants de Boston, fascinés par la disparition des trois zozos du Maryland, vont à leur tour faire la même connerie. Ceci sera suivi de près par un **Blair Witch 3**, réalisé cette fois par Myrick et Sanchez, et dont le scénario est tenu secret.

Katie Keane, héroïne de ***The Erotic Witch Project****, dans une version déshabillée d'Heather Donahue.*

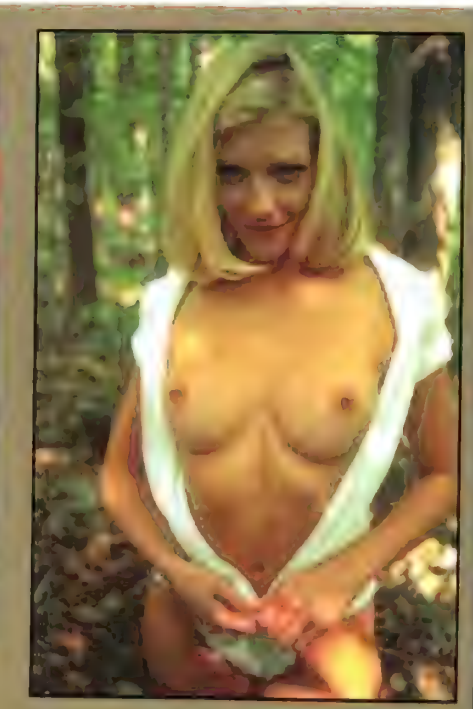
Parmi les premiers à occuper les starting-blocks du suivisme, le producteur Michael Beckerman qui, à peine lancée la carrière du premier **Blair Witch**, s'attelle à sa version déshabillée, **The Erotic Witch Project**. Beckerman sait ce qu'il doit à son flair pour l'originalité puisqu'il vient enfin d'achever son **Titanic 2000**. Profitant de la propriété d'un ami dans le New Jersey, il réquisitionne les trois bimbos avec lesquelles il vient de terminer **Girl Explores Girl : The Alien Encounter** (Kathie Keane, Darian Caine et Victoria Vega) et les embarque en forêt pour une partie de broute-minou soft où les demoiselles sont guettées par une nymphomane du 17ème siècle, bannie et redoutée pour ses pouvoirs de séduction (il y a aussi une sorte de gorille mais son utilité est toute relative). Pour ne pas se trouver en reste devant ce chef-d'œuvre potentiel, l'inénarrable Jim Wynorski s'arrange immédiatement un deal avec les chaînes de Pay-per-view et leur promet un seul week-end pour venir à bout de sa propre version érotique de **Blair Witch**. Il opte pour **The Bare Tits Project** (Le Projet Tétons à l'Air) mais réalise qu'une concurrente, le modèle sexy Danni Ashe, a déjà déposé le titre. Il se rabat alors sur un moins évocateur **The Bare Wench Project** (Le Projet de la Jeune Fille Nue). Même topo que pour le film de Beckerman, c'est-à-dire des donzelles pas farouches qui s'en vont vérifier le bien fondé d'une légende, celle du fantôme d'une prostituée bannie qui obligerait les voyageurs égarés à de biens basses activités. Le seul moyen de résister à ses pouvoirs : se balader seins nus (d'où une absence totale de mâles dans le métrage). Julie K. Smith, Nikki Fritz, Lorissa McComas, Antonia Dorian, en aventurières du téton perdu, vont se frotter sans complexes au terrible fantôme, incarnée dans tous les sens du terme par «the absolute B-queen» Julie Strain. Strain refusant d'aller faire l'idiote dans les bois, toutes ses scènes déshabillées seront shootées la nuit, dans la cour arrière de son pavillon (bonjour le voisinage !).



The Blair Witch Rejects

Mais tous les dérivés de **Blair Witch** ne donnent pas dans la foufounographie. Il y a aussi un véritable catalogue de n'importe-quoi vivifiant de bêtise. Citons pêle-mêle **The Oz Witch Project** (des étudiants se perdent dans la cité d'Emeraude), **The Blair Princess Project** (trois jeunes juives enquêtent sur le docteur que doit épouser leur amie et se perdent dans une synagogue), **The Blair Clown Project** (une troupe de comiques en forêt, terrorisée par un clown psycho qui laisse dans les arbres des signes étranges faits avec des ballons de baudruche noués), **The Ninja Spirit Project** (trois ninjas disparaissent en forêt), **The Bunk Witch Project** (trois cinéastes amateurs poivrots ne retrouvent plus leur chemin en forêt), **The Blair Witch Rejects** (une forêt polluée par des vidéastes amateurs en pagaille), et la liste continue. La chaîne *Sci-Fi Channel* a eu plus de flair (de blair ?) en récupérant des scènes non utilisées du film original afin de monter un faux making-of sur le faux-documentaire intitulé **Curse of the Blair Witch**. Ça c'était plutôt bien vu. Le phénomène pourra même atteindre prochainement nos côtes puisque la sortie vidéo de **Blair Witch 1** s'accompagne d'un concours *«faites votre propre Blair Witch»*. C'est ça le monde du spectacle. Si la Caméra Invisible de Jacques Legras avait dépassé les 100 millions de dollars au box-office, croyez bien que la moitié des comédiens de Los Angeles porteraient aujourd'hui une moustache bien épaisse. Et pour ceux que l'aventure tenterait malgré cette concurrence acharnée, sachez qu'il y a autant de dérivés possibles du concept qu'il y a de mots dans le dico. On pourrait sans peine imaginer un **Glaire Bitch Project** (des étudiants recherchent une vieille salope qui crache dans les bois), **The Tony Blair Project** (des Anglais votent à gauche et se retrouvent mystérieusement dans un pays de droite), **The Rialb Hctiw Tcejorp** (une forêt se perd dans trois étudiants)... mais bon... là, faut que je vous laisse, j'ai des tas de titres à déposer à la SACD.

The Wicked Witch Project



The Bunk Witch Project

Rafik DJOUMI

VIDEO ET DEBATS

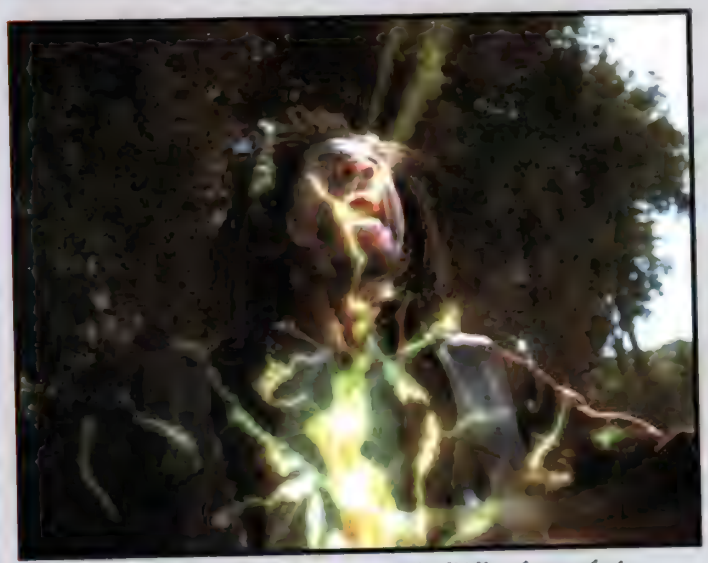
Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Les sorties vidéo de ce printemps marquent un peu le pas, qui proposent tour à tour films d'action le plus souvent situés dans un proche futur, parodies de slashers à la mode (rien que trois dans cette seule rubrique, quand même...), ou bien déclinaisons nouvelles de thèmes immuables ayant déjà fait leurs preuves. Les dénicheurs d'inédits manquent-ils de discernement dans leurs choix ou bien le cinéma de genre s'apprauvrit-il, pillé qu'il est actuellement par les grosses productions ? La question ne manque pas d'intérêt, mais seulement de bonnes réponses.

INTERCEPTOR FORCE

L'association Phillip Roth/Olivier Gruner ne pouvait faire que des étincelles. Le premier aligne les récits futuristes où des mastars surarmés traquent le plus souvent des cyborgs déglingués (**A.P.E.X.**, **Prototype**, **Digital Man**...), le second, un Français ayant appris très tôt que le chemin le plus court entre Cannes (où il contrôlait les accrédit' pendant le Festival...) et Hollywood passait par le kickboxing (**Angel Town**, **Automatic**, **The Fighter**...) s'étant prestement reconverti depuis dans la SF qui bouge : **Nemesis**, **Mars**, **Velocity Trap**...
Ce dernier incarne ici un chef de commando de mercenaires (les «Interceptors») en train de se demander s'ils vont nous rejouer *X-Files* ou bien les deux **Predator**. Chargé de mission par le gouvernement dans les cas d'affaires inclassables, le groupe doit enquêter pour l'heure aux environs d'une petite ville du Mexique où un objet non identifié vient de se crasher, manière de vérifier si, des fois, un extraterrestre vindicatif ne se baladerait pas dans les parages. Comme il serait dommage de déplacer tout ce petit monde et autant d'armes pour rien, un alien protéiforme et voyant apparemment tout en vert prend possession des humains et menace le commando en désintégrant au passage quelques membres d'une population locale bien décidée à ne pas se laisser faire. La créature arbore un look des plus bizarres, tenant du reptile, de l'insecte, d'**X-Tro**, d'**Alien** et de **Predator** tout à la fois, changeant d'aspect à vue, se rendant invisible, ou bien revêtant soudain l'identité d'un des protagonistes sans grande raison apparente.
Pour tout dire, ça démémage quand même assez bien, d'autant qu'Olivier Gruner tombe souvent le super-flingos pour retrouver ses réflexes de kickboxer et attaquer l'animal d'une force pourtant dix fois supérieure, car dans ce genre de récit le naturel revient vite au galop comme chacun sait, et ils auraient engagé la Mère Denis, qu'elle lui lançait presto des machines à laver, ça c'est ben vrai... Mais la question n'est pas là. L'extraterrestre ayant eu le temps de déliver son message aux humains avant de se faire ratiboiser au missile à mains sous la forme d'un solennel *«nous reviendrons bientôt !»*, il ne reste plus qu'à espérer raisonnablement un **Interceptors 2** pour l'an prochain. Nous saurons attendre...

***Interceptors**. USA. 1999. Réal.: Phillip Roth. Int.: Olivier Gruner, Brad Dourif, Glenn Plummer, Angel Boris, Holly Fields, William Zabka, Stefan Lysenko, Ernie Hudson... Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement à la location.*



Entre Predator et l'Homme Invisible, l'Alien frappe fort...

Olivier Gruner, la bête primitive...

PULSIONS PRIMAIRES

Trois ans avant **Interceptor Force** (voir dans cette même rubrique, juste à votre gauche), le Français Olivier Gruner tournait deux aventures science-fictionnelles aux scénarios plus élaborés qu'à l'ordinaire dans ce genre de productions. Il s'agissait du **Mars**, de Jon Hess, et d'un **Savage**, plaisamment titré ici **Pulsions Primaires**.
Un savant bien allumé explore le cyber espace et conçoit des jeux vidéo d'une étonnante réalité (...virtuelle). En, fait, il développe une thèse assez inédite remettant en cause tout le processus de l'évolution terrestre. Avant la séparation des continents, la disparition de l'Atlantide, avant même le déluge mentionné par toutes les écritures à travers le Monde, régnait sur Terre une civilisation largement plus évoluée que la nôtre et qui dressa les singes pour les faire travailler, ces mêmes singes à l'origine de l'actuelle race humaine. A la veille du cataclysme voulu par un Dieu courroucé du savoir grandissant de cette civilisation (ayant bien sûr goûté au fameux fruit défendu de l'arbre de la connaissance), ces surhommes s'évadèrent dans l'espace cybernétique où ils demeurent encore de nos jours tout en veillant sur les portes de leur univers virtuel. Et quand un téméraire menace de le pénétrer, risquant ainsi une nouvelle apocalypse, ils envoient un gardien muni d'une force primitive, «the Savage». Olivier Gruner incarne bien sûr ce sauvage attendu, régressé au stade hominien, parcourant la moderne cité quasi-nu et se battant tel un singe contre les hommes du savant (Kario Salem) à la recherche de l'immortalité des anciens élus. **Savage** mêle ainsi tout un tas de thèmes plus ou moins mythiques au service d'un brillant film d'action enrichi de multiples effets optiques et de personnages tous plus inquiétants les uns que les autres, et pour une fois fort bien dépeints par un scénariste inspiré. Avi Nesher fait la part belle aux combats a priori inégaux entre les nombreux méchants surarmés et l'anthropoïde Gruner à qui le rôle va comme un gant dans toute l'expression de sa sauvagerie primitive. Une bonne surprise pour un genre qui n'en comporte pas tant que cela à se mettre sous les griffes.

***Savage**. USA. 1996. Réal.: Avi Nesher. Int.: Olivier Gruner, Kario Salem, Jennifer Grant, Sam McMurray, Kristin Minter, Luke Askew, Tom Schanley... Dist.: Buena Vista Home Vidéo. Actuellement à la location*

STORM RIDERS

La bagarre devient virtuelle et les effets... spéciaux !

Storm Riders ne manque pas d'ambition, qui tente d'actualiser la tradition chevaleresque et martiale du «wu xia pian» pour un public élevé aux **Mario Bros** et autres **Mortal Kombat**. La recette paraît d'ailleurs d'une simplicité enfantine, s'il n'était un budget faramineux de soixante millions de dollars hong kongais imparti pour l'essentiel aux effets spéciaux quasi omniprésents. Le script s'inspire du comic-book de Ma Wing Shing, mais reprend en fait maintes histoires du même genre. Le chef de clan Hung Ba (Sonny Chiba) désire étendre son pouvoir et s'en remet pour cela à une prophétie lui annonçant qu'il devra s'adjoindre deux jeunes disciples, Cloud (Aaron Kwok) et Wind (Ekin Cheng), afin de soumettre ses adversaires et ainsi dominer le Monde. Aussitôt dit, aussitôt fait, à ceci près que les fils adoptifs réalisent vers la fin, c'est-à-dire au bout de dix ans, quand même, la duplicité de leur protecteur (*«Mais, mon père, vous êtes un despote !*) et se retournent contre lui sans craindre la défaite car, comme nous nous en doutions déjà (ce qui n'empêche pas le dialogue de le souligner), *«rien ne peut terrasser l'homme au cœur pur»*... Bonne nouvelle !

Pour tout dire, le spectateur non averti en ressort un peu chamboulé. Plus de deux heures d'une caméra tourbillonnante et jamais lasse de syncoper les assauts ou de multiplier les effets numériques, qu'à côté **Matrix**, débarqué pourtant un an après lui, ressemble à une pièce de Feydeau enregistré façon *Au Théâtre ce Soir*, ça fait beaucoup. Dès lors, plus que de mise en scène, peut-être faudrait-il parler de «jouabilité», comme pour ces jeux vidéo auquel **Storm Riders** s'efforce de ressembler. Que devient face à cela le rôle du critique ? La question peut se poser, ou bien ne pas se poser du tout.

Hong-Kong. 1998. Réal.: Andrew Lau. Int.: Ekin Cheng, Aaron Kwok, Sonny Chiba, Shu Kei, Kristy Yeung, Anthony Wong, Lawrence Cheng, Roy Cheung... Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement à la location.

C. Thomas Howell, un des derniers espoirs de la race humaine.

DEAD FIRE

Le producteur, et parfois réalisateur, Lloyd Simandl compose rarement dans la dentelle et sait ce qui est bon pour son public de cinéphile musclé, avide de castagne et d'explosions souvent orchestrées dans les mêmes décors. **Fatal Conflict**, la série des **Empire of the Ash**, **Espace Velocity** (voir au précédent numéro), **Downdraft**, autant de récits situés dans un futur pessimiste où l'homme doit recourir à ses instincts primitifs pour régler une situation toujours désespérée. Il nous transporte cette fois en 2064 après divers conflits et catastrophes écologiques ayant décimé l'essentiel de la race humaine. Sur le vaisseau spatial Legacy (Héritage...), quelques milliers de survivants cryogénisés dans leur caisson attendent des jours meilleurs pour un hypothétique retour sur une Terre enfin décontaminée. Aux côtés de gardiens assurant la maintenance, une équipe de scientifiques projette d'utiliser l'énergie d'une éruption solaire pour dissiper les effets de la pollution, quand une escouade de rebelles menée par l'affreux colonel Durbin (Matt Frewer, très en forme) prend le contrôle du vaisseau et parle déjà de sacrifier les spécimens cryogénisés dans une explosion nécessaire à ses projets. L'affaire serait préoccupante, s'il n'était l'audace du capitaine Carl Brody (Colin Cunningham), aidé du dilettante et sacarstique Amos Tucker (C. Thomas Howell), derniers espoirs de la race humaine.

Dead Fire se veut un hymne vibrant à la virilité et laisse la part belle aux bagarres en tous genres, à des effets spéciaux tout à fait honorables et aux rapports de force entre les personnages. Ça trahit dans tous les sens (plus par bêtise et intérêt que par conviction pure), les insultes volent plutôt bas, on tue avec un beau détachement, presque avec lassitude, et le dialogue sait trouver les mots qu'il faut : *«Tu as une sacrée paire de couilles, mais tu t'es pris les pieds dedans une fois de trop»* adresse la jolie colonel (Rachel Hayward) à son subordonné rebelle, avant de prendre à pleines mains celles d'un prisonnier pour l'inciter à davantage de respect. A la vitesse où tombent les victimes, il ne reste bientôt plus que les cœurs purs (et a priori américains...) face à tout un monde à reconstruire. C'est pas du vrai cinoche, ça ?

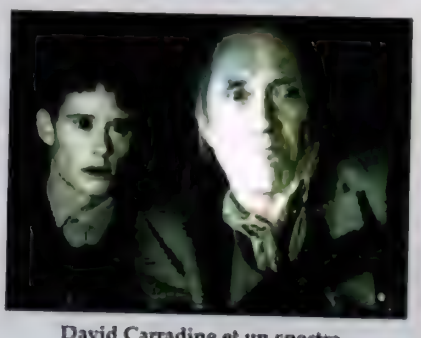
USA. 1996. Réal.: Robert Lee. Int.: Colin Cunningham, C. Thomas Howell, Matt Frewer, Monika Schnarre, Rachel Hayward, Lucie Zednickova, Ricard Toth, Robert Russell... Dist.: Elephant/ Elysées Editions Communications. Actuellement à la vente.

AUX PORTES DE L'ENFER

Dans l'enthousiasme général de projets divers sur le thème de la traditionnelle maison hantée (**Lighthouse**, **La Maison de l'Horreur**, **Hantise**, **Christina's House**), ce fin renard de Roger Corman charge le réalisateur Mitch Marcus (**Teen Monster**) de se pencher sur les nouvelles d'Henry James, un écrivain déjà bien adapté au grand écran avec **Berkeley Square**, **La Chambre Verte** et les multiples versions du *Tour d'Ecrou*, son œuvre la plus connue. Sortaient donc à la suite **The Haunting of Hell House**, avec Michael York et Claudia Christian, et ce **Knocking on Death's Door**, où dans les deux cas l'esprit des défunts s'en vient compliquer l'existence des vivants. Ici, un couple de parapsychologues fraîchement marié emménage sur l'ordre de leur supérieur au «Bureau des Affaires Occultes», lequel cumule aussi la fonction d'ancien amant de la jeune mariée, ce qui fait rien qu'à ne pas arranger les choses. Super-équipé, le duo enregistre très vite des manifestations typiquement d'outre-tombe. Les meubles volent bas, le piano joue tout seul, du givre brouille l'objectif de caméras braquées en permanence et un spectre fort malheureux, mais très voyeur quand même, leur rend souvent visite et tente de leur délivrer un message important. Entre les scènes de dépit amoureux, les apparitions du spectre, les conflits fréquents avec le parapsychologue en chef et les visites au médecin du village, le mystérieux David Carradine, le script avance sur la résolution d'un meurtre jadis perpétré dans la demeure, condition essentielle au repos du fantôme et à une conclusion optimiste. L'idée n'est pas des plus originales, mais enfin le suspense fonctionne et quelques scènes parviennent à distiller ce délicieux frisson de la peur, si rare au cinéma de nos jours.

Tâchez toutefois ne pas confondre cet **Aux Portes de l'Enfer** choisi pour la sortie vidéo française avec le même titre de Rafael Nusbaum (**Speak with the Devil**), ou encore celui de Noël Nosseck (**Down Out and Dangerous**), sans parler du **Aux Portes de l'Enfer, 976 Evil 2** signé Jim Wynorski. Tant de monde aux portes de l'enfer, ça laisse rêveur...

Knocking on the Death's Door. USA. 1998. Réal.: Mitch Marcus. Int.: Brian Bloom, Kimberly Rowe, David Carradine, Brian Glanney, John Doe, Caroline Rothwell... Distr: TF1 Vidéo. Actuellement à la location.



David Carradine et un spectre... aux portes de l'enfer.

La situation n'est pas vraiment sérieuse, juste quelques morts et de simples mutilations !

DECAMPITATED

« *Quand votre sac de couchage devient votre cercueil !* » annonce l'accroche d'une jaquette bien décidée à impressionner son monde. Message reçu, à ceci près que *Troma* ne pouvait apposer son label à la légère et, en effet, la situation n'est pas si sérieuse que cela. Après deux décennies de slashers, **Decampitated** revisite le genre sur le ton burlesque, explorant tous les procédés humoristiques avec une facilité exemplaire. Cela passe du slapstick à la Trois Stooges, au décalage entre les situations excessives et le ton dégagé des dialogues. De la scène gore impensable aux jeux de mots approximatifs, sans négliger l'attirail du tueur masqué jamais à cours d'ustensiles inattendus : machette, arc, piège à loups, canne à pêche arrachant à chaque lancer son lambeau de chair fraîche, ou carrément robinet de tonneau à vin, bien entendu grand ouvert pour laisser échapper le sang des victimes.

L'action se déroule au camping de Decamp Acres, fermé autrefois pour cause de menus ennuis, «*juste quelques morts et de simples mutilations*» minimise le responsable de l'agence de voyage, ce qui rassure en effet les vacanciers : «*vous nous avez fait peur, nous craignions des problèmes de plomberie*». Aussitôt sur les lieux, l'équarrissage commence, traqués qu'ils sont par Miles le décampeur, un frappé dont les parents l'obligeaient dans sa jeunesse à partir en camping, arpentant aujourd'hui les bois et décimant les promeneurs. Toujours en décalage, la situation se savoure à divers degrés et le jeu des acteurs (surtout celui des actrices, en fait, dont une jolie fausse Neve Campbell) s'évertue à reproduire de façon volontaire la crétinerie habituelle des protagonistes en pareilles circonstances. Malgré ses excès fréquents (la fille se recousant elle-même le bras, les malheureux pris dans des pièges se mutilant sévère pour s'échapper, le tueur remplaçant sa main coupée avec un rouleau de scotch et une agrapheuse dans une séquence à la **Terminator**), **Decampitated** se veut aussi une réflexion sur un genre dont on se demande s'il n'est pas déjà sur le point de se décomposer lui-même.

USA. 1998. Réal.: D. Matt Cunningham. Int.: Mike Hart, Jonathan Scott, Christine Paterson, Bethany Lavoo, Amy Gordon, Steve Ladden, Ryan Lowery... Dist.: Uncut Vidéo. Actuellement à la vente.

Une créature bizarroïde : le Sauroïd.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

Grande spécialiste des fresques mythiques en 180 minutes pour la télévision, *Hallmark* se penche à son tour sur le roman de Jules Vernes déjà adapté au grand écran par Henry Levin (1959), Alfredo B. Crevenna (1964), Juan Piquer Simon (1977), Rusty Lemorande (1987) et, déjà pour la télévision, William Dear (1993). George Miller, l'«autre», celui d'**Histoire sans Fin II**, et le scénariste Thomas Baum (**Manhattan Project**, **The Sender**, **Obsession de Sarah Hardy**) transposent assez habilement le thème et le modernisent en fonction de normes supposées plus commerciales. Le Pr. Lydenbrook devient ainsi Théodore Lytton, une sorte d'Indiana Jones contraint de faire le coup de poing dans des matches de boxe de troisième zone pour financer ses travaux sur le darwinisme et monter ses expéditions. Son chemin croise celui de la jolie Alice Hastings dont le mari a disparu sept ans plus tôt en pleine jungle de Nouvelle-Zélande. Tous deux, accompagnés de Jonas, le neveu de Théodore, et de McNiff, un curieux personnage leur servant de guide, vont suivre la trace de Casper Hastings et s'enfoncer après lui dans les profondeurs de la Terre. Récit d'aventure par excellence, le roman s'enrichit ici de nouveaux personnages et de nouvelles péripéties. Au centre de la Terre vivent en effet deux tribus primitives, les Maoris, dont Casper est devenu le chef vénéré, et les Sauroïds, créatures reptiliennes plus évoluées, mais aussi plus agressives. Miller cherche la belle image, mêle décors naturels et rapportés avec un sens impressionnant des volumes, utilise des éclairages colorés illustrant assez bien bien l'idée qu'on peut se faire d'un monde aussi différent et place quelques séquences impressionnantes, comme le vol majestueux des ptérodactyles, la descente au premier gouffre, ou bien la formation du vortex, tornade d'air et d'eau qui va pouvoir ramener les rescapés à la surface. Autre innovation, la place faite aux conflits sentimentaux des personnages comme pour séduire un plus large public. Théodore tombe vite amoureux d'Alice, une romance contrariée par la présence du mari retrouvé en vie, tandis que Jonas, oubliant un temps sa douce fiancée laissée au pays, s'intéresse de près au brassage ethnique sous la forme d'une jeune Maoris des plus charmantes. Ces exigences purement romantiques détournent le script de façon évidente jusqu'à un final optimiste et des plus prévisibles.

***Journey to the Center of the Earth**. USA. 1999. Réal.: George Miller. Int.: Treat Williams, Tushka Bergen, Bryan Brown, Jeremy London, Tessa Wells, Hugh Keays-Bearne... Dist.: Gaumont Columbia TriStar. Actuellement à la location.*

DEVIANTS

Prétendre que **Deviants** ressemble au **Dead Fire** chroniqué dans cette même rubrique relèverait de l'évidence car, outre ses similitudes de casting (C. Thomas Howell, Richard Toth), les scénaristes et producteurs sont identiques au service d'une histoire tout à fait similaire. Harry Maxwell (Scott Mc Neill), casseur professionnel, déploie ses talents au quartier général du dangereux Sanchez Boon (C. Thomas Howell), responsable d'un groupe de criminels et à la tête d'un consortium contrôlant le marché mondial de l'émeraude. Par un hasard assez stupéfiant, Harry se fait coincer dans un caisson en partance pour la colonie pénitentiaire de Titan, tandis que Sanchez, finalement arrêté, se retrouve sur le même vaisseau spatial à rejoindre sa lointaine prison. Un incident de route libère Boon de son état cataleptique utilisé pendant le transport des détenus ; il prend aussitôt le contrôle du cargo et menace d'exécuter l'équipage. Seul Harry, tout frais sorti de son caisson, pourra peut-être (et même sûrement...) faire échec au criminel.

Là encore, c'est du film pour mecs où le rapport cerveau/biceps tourne à la faveur de la bête primitive. C. Thomas Howell, jusqu'ici spécialisé dans le cinéma d'action (**Payback la Dette**, **Suspect Device**, **Shameless**), remarqué autrefois dans **Hitcher** et aperçu dans **E.T.**, imite le jeu de Matt Frewer qui, toujours sur **Dead Fire**, assure à peu près le même emploi. Celui du psychopathe assassin type, sans morale aucune, à la gestuelle maniérée, au phrasé déclamatoire et aux ambitions franchement déraisonnables. Sinon, le gunfight domine, les filles arborent des poitrines réjouissantes (Clara Hunter, ici une cyborg nommée ZEE 4R —belle pointure ! — nous expose la sienne, du genre à faire remonter presto le cours du silicone), le gore tente une timide incursion, les explosions fusent comme dans toutes les productions Lloyd Simandl et, bien sûr, l'action se déroule en 2029. Sur l'orthographe du prénom de l'inconnu Bafaro, les avis divergent. La jaquette parle de «Michael», confirmé par les notules du *Mad* 115, tandis que la copie et le visuel original en tiennent pour le moins commun «Micheal». Mais tout ceci a-t-il de l'importance quand on apprend que le PSG s'est encore pris une pelle devant Gueugnon ? Hein, je vous le demande...

***Sleeping Dogs**. USA. 1996. Réal.: Micheal Bafaro. Int.: Scott McNeil, C. Thomas Howell, Heather Hanson, Paul Jarrett, Clara Hunter, Christopher Clarke, Seth Marcel, Richard Toth. Distr.: Elephant/Elysées Editions Communications. Actuellement à la vente.*

Clara Hunter (ZEE 4R) aime à prendre les choses en mains !

RAZOR BLADE

Un peu hors du temps, normal pour un film de vampires, **Razor Blade Smile** ose s'attaquer une nouvelle fois au mythe le plus visité de tout le cinéma fantastique. Jake West, venu du clip et de la pub, comme tant d'autres, balance gentiment entre une ambiance à la «Marienbad» (les magnifiques premières séquences où seul le sang a gardé sa couleur) et des prises de vue à la limite de l'effet stroboscopique, ou bien des séquences accélérées, comme ça, juste pour faire joli. Mais rechercher les influences, visuelles et thématiques de ce **Razor Blade** (privé de son sourire pour la sortie vidéo...) relèverait du pur défi tant elles foisonnent, sans qu'il perdre pour autant sa propre originalité. Car, du mythe célébré par la génération *Hammer-Films* il n'en est plus question, tout comme Bram Stoker, la référence littéraire incontournable, se voit rapidement traiter par l'héroïne de vieil abruti. La vampire new-look se reflète fort bien dans les miroirs (*«et comment ferais-je pour me maquiller, sinon ?»* ironise la voix off de Lilith Silver, notre suceuse de charme), se rit de la sainte croix (car la religion est l'opium du peuple explique le dialogue, mais ça on le savait déjà...), supporte la lumière du jour, mais avec lunettes de soleil, et ne craint pas davantage l'odeur de l'ail, sauf dans l'haleine de l'inspecteur de Scotland Yard penché sur elle. Personne n'est parfait !

Mieux que dans toute illustration du thème, l'auteur s'intéresse d'abord à l'aspect philosophique de la vie du vampire. *«L'ennui est mon pire ennemi»* avoue l'héroïne, tueuse à gages de profession, qui mêle le travail au plaisir avec un bel enthousiasme et n'hésite jamais à faire partager aux spectateurs ses sentiments à mesure que la situation évolue. Sensuelle, féline, cruelle ou amoureuse, Lilith Silver, c'est-à-dire Eileen Daly l'égérie de la collection vidéo britannique *Redemption*, porte le rôle à bout de bras avec une présence physique impressionnante, aussi bien dans les séquences d'action (luttes diverses, gunfights, combat de sabre) que dans les nombreuses séquences érotiques. A ses côtés, le casting impressionne, et surtout Christopher Adamson, le maître-vampire imaginant des scénarios cruellement raffinés pour le plaisir de sa compagne, David Warbeck (**L'Au-Delà, Ratman, Le Chat Noir** version Fulci), ici surnommé «The Horror Movie Man» et à qui le film est dédié car il meurt quasiment sur le tournage, Jonathan Coote dans le rôle d'un inspecteur de Scotland-Yard des plus anachroniques, ainsi qu'une ribambelle de jolies filles, mélange d'Emma Peel et de Catwoman, plus félines les unes que les autres (Heidi James, Louisa Moore, Isabel Brooks, etc). Même avec ses défauts et un sens étonnant de la dispersion, **Razor Blade Smile** surprend son monde et apporte ce que réclame avant tout l'amateur de vampirisme : du sang neuf !

Eileen Daly, vampire de charme : «Mon pire ennemi, c'est l'ennui»...

Razor Blade Smile. USA. 1998. Réal.: Jake West. Int.: Eileen Daly, Christopher Adamson, Jonathan Coote, Kevin Howarth, Louisa Moore, Isabel Brook... Edit. Imatim. Dist.: Sidonis Productions. Actuellement à la location.

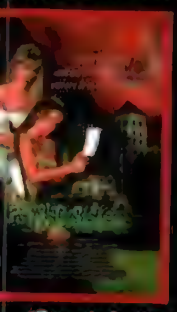
UNCUT MOVIES

Oubliez tout ce que vous avez vu sur *Blair Witch* et découvrez *Blair Deal*, la tueuse à la hache de GENERATION aX, le film d'horreur du millénaire."
- Fangoria

"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra-gore et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live

SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES



"Deux chefs-d'œuvre du cinéma gore !"

"TROMA, la société de production la plus mythique et la plus déjantée du monde (*The Toxic Avenger*) a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !"

"Un festival de gorges tranchées, de membres déchiquetés, de corps éviscérés, de têtes explosant et de flots de sang vomis dans toutes les directions. PREMUTOS est certainement la référence que vous vous devez de posséder."
- L'Ecran Fantastique

"Interdit en Angleterre, culte en Allemagne, au Japon et aux USA, INFANTRY OF DOOM accumule les atrocités et redéfinit à l'extrême le cinéma gore. Découvrez la nouvelle folie dégoulinante d'Andreas Schnaas dans sa version intégrale non censurée."

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) : ❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX ❑ THE NECRO FILES ❑ PREMUTOS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED

Ci-joint mon réglement de ..... FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pour l'étranger, mandat cash international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en colissimo suivi.

BLOODY MURDER

Ralph Portillo, déjà auteur d'un **Demon Kid** en 1996, voit les choses en grand quand il s'inspire à la fois du **Projet Blair Witch**, de **Vendredi 13**, de la série des **Scream** et même de **Massacre à la Tronçonneuse**, au point d'oser une première séquence assez gonflée. Une voiture stoppe en pleine forêt, un garçon résigné s'empare d'un jerrican vide et s'éloigne du véhicule. Contrechamp énergique : un énergumène en bleu de travail, masque de kockey et tronçonneuse en marche, se précipite sur lui et l'occit pour le compte. Générique...
La suite participe des mêmes situations archi-connues. Une bande de teenagers décontractes arrivent à Camp Placid Pines, charmant lieu de vacances au bord d'un lac, s'il n'était la légende d'un certain Trevor Moorehouse arpentant les bois pour y trucider le touriste. Du coup, ça ne rate pas : à peine posés les sacs à dos, un personnage affublé du fameux masque s'applique à éliminer le petit groupe, cachant d'abord ses victimes, ce qui permet au shérif ventripotent de relativiser la situation et aux vacanciers de poursuivre leurs activités ordinaires : tir à l'arc, feu de camp, canotage, babinage amoureux et pratique du «bloody murder», simple jeu de cache-cache où celui qui s'y colle est censé représenter le tueur. Très con !

Le plus stupéfiant reste que le script s'évertue à dérouler une énigme des plus sérieuses. Les adolescents sont les enfants d'anciens moniteurs du camp où un certain Nelson Hammond, âgé de douze ans à l'époque, tomba victime d'un accident où il perdit la raison. Alors, Trevor Moorehouse ? Nelson Hammond ? Ou bien un peu des deux ? En fait, on s'en bat gentiment la cuisse, car les personnages n'émeuvent guère, les scènes de meurtres tournent court et de supposées scènes érotiques n'aboutissent pas davantage. Il serait pourtant dommage de se quitter sans citer la meilleure séquence de ce **Bloody Murder** anachronique. L'héroïne accuse une amie des crimes commis depuis le début, laquelle s'en défend avec une belle énergie, avant de lui signaler derrière elle la présence du vrai tueur prêt à l'agresser. Et comme la première, incrédule, ne se retourne pas (car c'est vrai que l'astuce a beaucoup servi), son interlocutrice lui brandit illico un miroir pour lui montrer le reflet de l'individu masqué penché sur elle. Hallucinant !

USA. 1999. Réal.: Ralph Portillo. Int.: Peter Guillemette, Jessica Morris, Michael Stone, Patrick Cavanaugh, Christelle Ford, Tracy Pacheco... Edit. Imatim. Dist.: Sidonis Productions. Actuellement à la location.

Le meurtre aura lieu le jeudi 12, ou bien le samedi 14 au plus tard.

GRANNY

Le libéralisme a beau se faufiler partout, personne ne s'attendait à découvrir un slasher en provenance de la République Tchèque. Et pourtant il est bien là, ce **Granny**, s'inspirant à la fois de **Scream**, **Vendredi 13**, et peut-être encore mieux du **Week-end de Terreur** de Fred Walton, par sa tentative finale de distanciation horrifique. Huit jeunes dans la demeure de l'un d'eux discourent à propos de leurs études, leurs premières expériences sexuelles, la supériorité du mâle sur la femelle (les filles ne sont pas d'accord...), avant d'aborder les phobies de chacun et les mécanismes de la peur en général. Comme cela prend, mine de rien, un bon quart d'heure (et le film totalise 58 minutes à tout casser), un garçon propose de montrer la vraie terreur poussée à son maximum, ceci au vif intérêt de toute l'assistance. Dès lors, le script fonctionne à la manière des **Vendredi 13** avec l'élimination successive des protagonistes par une mémé, à l'évidence masquée et d'une belle corpulence cachant sûrement l'un des membres du groupe. Mémé ne plaisante pas : meurtre à la hache, avec bout de cervelle restée collée au tranchant, étouffement à l'aide d'un sac plastique, défenestration, étranglement, équarissage avec couteau, énucléation sanglante aux aiguilles à tricoter, le ton monte assez vite et les rescapés n'hésitent pas à recourir aux solutions les plus extrêmes : *«Faut-il s'enfuir, doit-on appeler la police, qui a commandé la pizza aux anchois ?»*.
Boris Pavlovsky joue avec ses acteurs comme avec le public et nous mijote une de ces conclusions à tiroirs censée prolonger le suspense indéfiniment. Entre le schéma de base du slasher traditionnel et le discours satirique comme **Scream** l'entendait en donnant à réfléchir, ou plaisanter, sur le genre et ses conventions, **Granny** ne sait plus trop où il en est et réussit à dire en même temps une chose et son contraire, à l'exemple de son final, compréhensible ou non, suivant le degré de lecture. Reste le bénéfice du doute jusqu'à un plus savant décryptage de l'humour tchèque, pour l'instant perceptible des seuls initiés.

République Tchèque. 1998. Réal.: Boris Pavlovsky. Int.: Sava Popovic, Rebecca O'Marah, Nathalie Ohnona, Tomi, John Stoops, Annemieke van der Meer... Dist.: Antartic Vidéo. Actuellement à la location.

Mamie n'est pas contente... Nous non plus !

DISPONIBLE À LA VENTE

- **La Momie** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Carrie 2, la Haine** (*MGM*) - ***X-Files***, l'intégrale de la sixième saison dans un coffret de cinq K7 (*PFC Vidéo*) - **Cube** (*TF1 Vidéo*) - **Beowulf** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Breakfast of Champions** (*TF1 Vidéo*)

DISPONIBLE À LA LOCATION

- **Passé Virtuel** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Wing Commander** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Simon au Pays des Globules** (*Gaumont Columbia TriStar*) - ***Buffy contre les Vampires***, 2 K7 de deux épisodes (*PFC Vidéo*) - **Six-String Samurai** (*TF1 Vidéo*) - **Théo, mon Ami Robot** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **The Faculty** (*TF1 Vidéo*)

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
LA COLLECTION DE VIDÉOS QUI REND FOU
À PARAÎTRE EN JUIN 2000
LE CARNAVAL DES AMES • LE MASQUE DE CIRE
LE DIABLE DES GLACES • EPIDEMIA
TF1 VIDEO

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Dans ce treizième chapitre du *Fantastic Guide*, nous apportons une petite variante à notre avis essentielle à son bon mode de fonctionnement. Celle des titres imprimés en bleu. Déjà cela fait joli, et puis surtout ils vont annoncer une mise à jour de cet Index en permettant d'y inclure certaines œuvres manquantes, ici **Baiser Macabre**, ou bien récemment découvertes (les deux films indonésiens). Nous n'en abuserons pas, mais enfin ce procédé nous offre un volant de manœuvre nécessaire à notre grand projet d'aborder tout le fantastique au cinéma.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

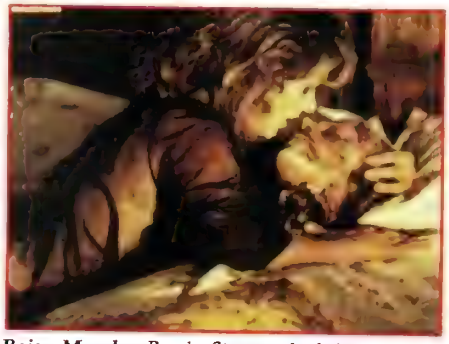
Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

BAISER MACABRE

Macabro. 1980. Lamberto Bava. Scén.: Pupi Avati, Lamberto Bava, Roberto Gangus, Antonio Avati. Int.: Bernice Stegers, Stanko Molnar, Roberto Posse, Ferdinando Orlandi, Fernando Pannullo, Veronica Zinny, Elisa Kadigia Bove. Prod.: Gianni Minervi, Antonio Avati, A.M.A., Medusa Distribuzione. Distr.: Les Films Jacques Leitienne. Italie.

A la sortie de **Baiser Macabre**, le cinéphile imaginait trouver en Lamberto un digne successeur de son père, Mario Bava. Hélas, la suite des événements allait montrer le contraire. Car, le croirait-on, mieux qu'une filmographie à venir, essentiellement basée sur l'exploitation des thèmes en vogue, ce premier essai se veut original, audacieux, intimiste, sulfureux et singulièrement dérangeant. L'action se déroule en huis-clos, entre une jeune femme infidèle et nymphomane, un aveugle timoré et amoureux transi, une fillette perverse et criminelle, plus cet étrange objet cadenassé dans le compartiment à glace du réfrigérateur et sorti par la jeune femme pour de surprenantes séquences érotiques seulement expliquées à l'approche de la conclusion. La présence de Pupi Avati à l'écriture du scénario nous vaut sans doute cette atmosphère morbide et cette peinture au vitriol des caractères tous allumés à des degrés divers et pour de diverses raisons. Les temps forts du script, passant allégrement de l'érotisme à la nécrophilie, du fratricide à l'infanticide, montrés en direct, et jusqu'à la terrifiante et illogique séquence finale, permettent de rêver sur l'audace des réalisateurs d'il y a quinze ou vingt ans.



Baiser Macabre. Bernice Stegers et le «baiser macabre».

BANGKINYA SI MATA MALAIKAT

1988. Réal.: Iksan Lahardi. Scén.: Ganes TH. Int.: Advent Bangun, Ranny Soraya, Ricky Hosada, Enny Beatrice, Usbanda, Bung Salim, Rio Thamrin, Dadeng Herang, Inne Kueara, Buang Watari, Peter Chan Lau. Prod.: Haryadi Siswanto, P. T. Hargulin Film. Indonésie.

Un vieil homme raconte l'histoire ancienne d'un guerrier aveugle décapité pendant un assaut contre plusieurs adversaires (quel besoin aussi chez les non-voyants de choisir le métier des armes ?). Et voilà qu'un éclair frappe le sol provoquant la résurrection du guerrier toujours séparé de sa tête et avide de revanche, le sang de ses victimes coulant sur son cou tranché lui donnant de nouvelles forces à chaque fois. Ainsi commence cette folle histoire de la série des **Si Buta Dari gua Hantu** (à savoir «L'aveugle de la Grotte aux Fantômes) démarrée en 1970, où l'imagination la plus folle compense largement la modestie des budgets, comme souvent dans le cinéma populaire indonésien.

BANGUNNYA NYI RORO KIDUL

1985. Réal.: Sisworo Gautama Putra. Scén.: Naryomo Prayitmo, d'après une histoire de Tim Soraya. Int.: Suzzanna, George Rudy, Dorman Borisman, Johny Matakena, Nema Rosier, Dudin Syamsuddin, Agus Sirhan, Bokir, Doddy Judianto. Prod.: Ram Soraya, P T Soraya, Intercine Film. Indonésie.

Suzzanna représente en Indonésie ce que Barbara Steele fut pendant une dizaine d'années en Europe, alignant les films fantastiques où elle joue le plus souvent le mauvais rôle. Notre célèbre «Reine de la magie noire» incarne ici Neneng, une mystérieuse créature momifiée que des scaphandriers remontent à la surface alors qu'elle repose au fond de l'océan revêtue d'une majestueuse robe verte. Transportée par des experts désirant l'étudier, elle reprend chair et s'échappe, carbonisant ses victimes d'un seul regard de ses yeux aux éclairs verdâtres. Après un combat contre des gangsters et la perte d'un amour impossible, la belle s'en reviendra reposer au fond de l'eau, toujours parée de sa jolie robe verte.

BARIER NEIZVESTNOSTI

1961. Réal.: Nikita Kurikhin. Scén.: Boris Chirskov, Dymytry Radovsky, Mikhail Arlazorov. Int.: Vyacheslav Shalevich, Nikolai Gritsenko, Valentina Kibardina, Alexander Grave, Fyodor Nikitim. Prod.: Lenfilm Studio. URSS.

Un pilote d'essai trouve la mort durant le vol d'un avion expérimental, le Cyclone. A ses dires, avant le crash, il aurait observé un objet lumineux se déplaçant à une vitesse vertigineuse. Un collègue reprend les essais et observe le même phénomène, mais, cette fois, l'engin inconnu commence à émettre des signaux. Cette œuvre (dont le titre signifie «*La barrière de l'inconnu*») appartient à une série de films de science-fiction mis en chantier par l'URSS après le lancement réussi du premier Spoutnik. Le studio *Lenfilm* produisit la même année un autre film du genre, **Chelovek Amfibian**, prestement traduit lors d'une discrète sortie en France par **Le Tarzan des Mers**.

Le Baron de Crac. La baleine radieuse imaginée par Karel Zeman.

EL BARON BRAKOLA

1965. Réal.: José Diaz Morales. Scén.: Rafael Garcia Travesi, Fernando Oses. Int.: Santo, Meche Carreno, Fernando Oses, Ana Martin, Andréa Palma, Antonio de Hud, Cesar Gay, Enrique Ramirez, Miguel Macia, Quasimodo, Juan Garza, Mercédès Carreno, Suzana Robles. Prod.: Luis Enrique Vergara. Mexique.

El Baron Brakola fait partie d'une tétralogie particulière dans la filmographie de Santo, ce fameux catcheur masqué mexicain toujours aux prises avec les monstres les plus variés. Alors sous contrat chez Luis Enrique Vergara, il tourne à la suite ces quatre aventures signées José Diaz Moralès (avec **El Hacha Diabolica**, **Profanadores de Tumba** et **Atacan las Brujas**) dont le but vise à remythifier le personnage, en faire une sorte de héros intemporel à l'image du Fantôme, créé par Lee Falk, où de génération en génération le fils reprend le costume du père et, du même coup, sa lutte contre l'injustice. Une idée déjà amorcée dans le **El Enmascarado de Plata** de René Cardona, en 1952, où le catcheur El Medico Asesino interprétait le rôle de Santo. C'est donc au dix-septième siècle qu'un bretteur émérite au masque d'argent dispute auprès du baron Brakola (Fernando Oses, co-scénariste et catcheur lui aussi) les faveurs de la jolie Rebeca. Après un duel contre les spadassins du comte vampire, c'est Brakola qui succombe, jurant sur le chemin du tombeau de revenir plus tard se venger sur les descendants de son rival. On se demande toujours pourquoi ces gens-là reportent d'autant l'heure de la vengeance, mais enfin bon c'est comme ça... Moralès joue à fond la carte du gothisme et démarre sur une nuit d'orage dans la crypte d'un manoir, avec des zooms avant/arrière le long de couloirs obscurs, à la rencontre de cercueils poussiéreux, momies diverses, tableaux inquiétants, puis il fixe le tombeau de Brakola et nous montre l'éveil du vampire prêt à chasser de nouvelles proies. Des images de toute beauté. Il traverse ainsi les époques avec une aisance remarquable, mêlant les références au célèbre **Cauchemar de Dracula** et les scènes récurrentes sur la série, surtout quand Brakola élimine un lutteur s'apprêtant à affronter Santo et vient le remplacer en plein ring. Après le départ du Masque d'Argent pour raison financière, Vergara engagera Mil Mascaras (Mille Masques) à sa place, tout comme avant lui le producteur Alberto Lopez, confronté au même problème, avait lancé un certain El Enmascarado de Oro (George Rivero) dans le but de concurrencer le célèbre Santo (dénommé pour sa part «El Enmascarado de Plata»).

LE BARON DE CRAC

Baron Prasil. 1961. Réal.et scén.: Karel Zeman d'après le roman de Gottfried Burger. Int.: Milos Kopecky, Jana Brejchova, Rudolf Jelinek, Jan Werich, Rudolf Hrisinsky, Eduard Kohout, Karel Effa. Prod.: Teleworld. Tchécoslovaquie.

Karel Zeman (voir à **L'Arche de Monsieur Servadac** et **Aventures Fantastiques**) imagine de réunir sur la Lune tous ceux qui ont rêvé d'elle, qu'ils soient hommes de science ou bien simple poète comme le Baron Munchausen ou Cyrano de Bergerac. Au cours d'un repas donné sur notre satellite par le baron à ses invités, Tonik, un cosmonaute, engage l'assemblée à entreprendre un petit voyage sur Terre afin d'y apprécier les techniques nouvelles. C'est sur le vaisseau du Baron, propulsé par énergie animale, que le groupe aborde notre Monde pour y vivre une série d'aventures tirées du roman de Gottfried Bürger : visite au palais du sultan, bataille contre les Turcs, séjour dans le ventre de la baleine, vol du Baron chevauchant un obus, etc. Là encore, Karel Zeman réussit des prouesses, plantant ses acteurs dans des décors féériques conçus par ses soins, mêlant diverses techniques d'effets spéciaux à l'élaboration de son univers bien particulier, mélange d'extrapolation scientifique, de satire sociale, de magie rétro et de dérive poétique.

El Baron del Terror... à la langue bien pendue !

EL BARON DEL TERROR

*US: **The Brainiac**. 1961. Réal.: Chano Urueta. Scén.: Adolfo Torres Portillo, Federico Curiel. Int.: Abel Salazar, Ruben Rojo, Rosa Maria Gallardo, Luis Aragon, Mauricio Garces, David Silva, René Cardona, Federico Curiel, German Robles, Ariadna Welter, Roxana Bellini, Magda Urvizu. Prod.: Cinematografica. Mexique*

Chano Urueta fut un de ces réalisateurs tournant à la chaîne les aventures de catcheurs masqués tels que Santo ou Blue Demon, jusqu'en 1972 où ses **Leones del Ring** et **Leones del Ring contra la Cosa Nostra** s'inspiraient très fort du **Parrain** de Coppola ; mais il fut aussi l'un des pionniers du fantastique mexicain avec **El Monstro Resucitado**, visuellement proche des œuvres de l'*Universal* des années trente. Après **La Bruja**, **El Jinete sin Cabeza** et **La Cabeza Viviente**, il signe ce **El Baron del Terror** au scénario des plus extravagants, même si la première scène s'inspire très nettement du **Masque du Démon**. Un sorcier condamné au bûcher par l'inquisition maudit l'assistance, comme ils le font généralement dans ces cas-là, et promet de revenir se venger. Une comète à cet instant apparaît et son esprit s'échappe sans doute avec elle puisque, lors de son retour trois cents ans plus tard, l'astre libère le sorcier sous une forme inattendue : un faciès d'animal, de larges oreilles, un nez pointu, des pinces de crabe et surtout une langue de reptile capable de s'étirer à volonté pour venir aspirer le cer-

Le Baron Gregor. Boris Karloff, ou bien son frère jumeau.

veau de ses victimes, c'est-à-dire, bien sûr, les descendants de ses anciens bourreaux. Il peut en outre changer d'apparence ou bien se rendre invisible, ce qui n'est pas idiot car la belle Ariadna Welter, interpellée sur la question, s'avouait incapable de retenir son fourire au moment de se faire sucer le cerveau par un tel épouvantail. Juste retour des choses, le monstre brûlera, cette fois pour le compte, sous le jet d'un lance-flammes nettement plus contemporain. Une œuvre étonnante, passant de l'horreur pure à la comédie, où apparaissent de nombreux acteurs célèbres à l'époque au Mexique (comme German Robles, des **Proies du Vampire**) et même les réalisateurs Federico Curiel (également co-scénariste) et René Cardona, le plus prolifique d'entre eux.

LE BARON FANTÔME

1942. Réal.: Serge de Poligny. Scén.: Serge de Poligny, Louis Chavance. Int.: Jany Holt, Alain Cuny, Gabrielle Dorziat, Odette Joyeux, Jean Cocteau, Claude Sainval, André Lefaur, Aimé Clariond, Pérès Dieber, Marguerite Pierry, Alerme, Charles Vissières. Prod.: Robert Florat, Consortium du Film France.

Le Baron Fantôme usurpe un peu son titre car ce châtelain somnanbule, joué de façon hallucinée par Jean Cocteau, n'est pas un spectre à proprement parler, mais un misanthrope fantasque dont la soudaine disparition dans les murs de son manoir sous-tend une intrigue romanesque basée sur les errances amoureuses des trois personnages principaux, un homme et deux femmes. En pleine Occupation, le cinéma français fuit la réalité quotidienne à travers le rêve, le passé, la poésie, les légendes, le surnaturel, avec des titres comme **La Nuit Fantastique**, **Blondine**, **Le Loup des Malveneur**, **L'Eternel Retour**, **Sortilèges**, **Le Pays sans Etoiles**, **Croisières Sidérales** ou **Sylvie et le Fantôme**. Ce qui n'excluait pas la métaphore politique quand le naïf héros pactisait avec le malin (**L'Homme qui Vendit son Âme au Diable**, **La Main du Diable**) ou bien l'accueillait fort imprudemment dans sa demeure (**Les Visiteurs du Soir**). L'ambiance se veut donc sylphide et mélancolique à dépeindre une funeste destinée et la rupture entre

Le Baron Fantôme. A droite, Alain Cuny et Jany Holt.

deux règnes. Dans cet esprit, le «fantôme» du baron (dont le corps momifié s'évanouit mystérieusement sous les yeux de l'héroïne) et le faux Louis XVII, l'échappé du Temple, représentent les vains espoirs de légitimistes moribonds, car bientôt viendront le Second Empire et la Première République, tout comme, au réel, le pays occupé espère un ordre nouveau. Serge de Poligny déploie là un esthétisme brillant, joue en virtuose des éclairages en contre-plongée, profile des ombres inquiétantes (en costumes de chez Dior...) le long des corridors du château, introduit des scènes oniriques étourdissantes, bien secondé par les dialogues de Cocteau, juste assez éthérés, et les compositions tourmentées d'Odette Joyeux, Jany Holt et Alain Cuny (toujours tourmenté, Alain Cuny...).

LE BARON GREGOR

Black Room. 1935. Réal.: Roy William Neill. Scén.: Henry Myers, d'après Arthur Strawn. Int.: Boris Karloff, Robert Allen, Marian Marsh, Katherine de Mille, John Buckler, Thurston Hall, Herbert Evans, Frederick Vogeding, Henry Kolker, Lois Lindsay. Prod.: Columbia. USA.

Boris Karloff trouve là son meilleur (et double !) rôle en incarnant deux frères jumeaux aristocrates, l'un honnête et juste, l'autre d'une rare perversité. Une légende prétend à leur naissance qu'à l'exemple de Caïn et Abel, l'un supprimera l'autre éteignant ainsi la dynastie seigneuriale sur cette petite région d'Europe Centrale. Ce qui se passe en effet, mais l'assassin prend alors la place du frère défunt, et fait croire à sa propre disparition, espérant poursuivre ses forfaits en toute impunité. Sans que le surnaturel jamais n'intervienne, **Le Baron Grégor** utilise tous les codes du cinéma fantastique avec son château lugubre, ses paysans apeurés, son passage secret menant direct à la chambre des tortures et à son puits où finissent les victimes. Dans cette optique, l'œuvre de Roy William Neill participe peut-être davantage du cinéma d'épouvante, surtout avec ce frère félon se prenant pour un véritable Barbe Bleue quand il attire au château les jeunes filles du village.

BARON VAMPIRE

Gli Orrori del Castello di Norimberga. Vid.: Baron Blood. 1972. Réal.: Mario Bava. Scén.: Mario Bava, Vincent Forte, William A. Bairn. Int.: Joseph Cotten, Elke Sommer, Rada Rassimov, Antonio Cantafora, Alan Collins (Luciano Pigozzi), Massimo Ciratti, Dieter Tressler, Rolf Halwich, Nicoletta Emmi. Prod.: Dieter Geissler, Alfred Leone, Euro International Films. Italie/Allemagne.

Ce titre correspond à la copie française distribuée par *Sofradis* dans quelques villes françaises et utilisée plus tard pour la sortie vidéo chez *VIP* ou *Polygram Vidéo*. D'où ce «**Baron Vampire**» placé au générique en lieu et place du **Baron Blood** annoncé sur les jaquettes, qui correspond pour sa part au titre de tournage.
Après s'être essayé au western, à la SF, au péplum, et avoir jeté les bases d'un genre bientôt prolifique, le giallo, Mario Bava retourne à ses premières amours gothiques, d'abord avec **La Casa dell'Exorcismo**, puis, la même année, pour ce **Gli Orrori del Castello di Nuremberga** (allusion précise à la Vierge de Nuremberg utilisée ici sur le personnage d'Alan Collins). Le lointain descendant du baron Von Kleist revient dans son Autriche originaire pour en apprendre davantage sur cet ancêtre maudit, surnommé le «baron sanglant», dont la légende rapporte de nombreux forfaits, le plus souvent perpétrés dans sa propre chambre des tortures. Or, les prédictions d'une sorcière annoncent son retour pour trois siècles plus tard (c'est-à-dire, en gros, dès maintenant !) et, justement, Karl détient le parchemin d'une certaine incantation qu'il s'empresse de formuler dans les murs du château familial. Ça ne rate pas : une tombe remue au cimetière et le spectre du sadique apparaît aussitôt. Inutile de se le cacher, le scénario n'est qu'un prétexte à un exercice de style impressionnant, tant Mario Bava n'a pas son pareil pour brosser une atmosphère au moyen de la seule image. Le baron défiguré traverse la brume tel la silhouette du fantôme de l'Opéra, arpente les couloirs de son château, emprunte le splendide escalier circulaire, reprend possession des lieux, exécute de nouvelles victimes, poursuivi par une caméra complice inventant des cadrages torturés, soulignant par des travellings fulgurants (la première apparition de Joseph Cotten à la vente aux enchères), des effets de lumière élaborés (l'invention de l'électricité n'empêche pas les héros de traverser le château à la lueur d'une lampe à pétrole), ou encore par des zooms impressionnants les péripéties d'une histoire connue d'avance. Inspiré des *Hammer-Films* de la décade précédente, **Baron Blood** annonce en outre la future vogue des zombies italiens avec la résurrection des anciennes victimes avançant vers leur bourreau à la scène finale pour une sanglante vengeance d'outre-tombe. Toujours en avance ce Mario Bava !

Le Baron Vampire.
Cameron Mitchell, fin botaniste et baron vampire.

LE BARON VAMPIRE

***Das Geheimnis der Todesinsel. La Isla de la Muerte**. 1966. Réal.: Mel Welles. Scén.: Ira Meltcher (Mel Welles) et Ernst Von Theumer. Int.: Cameron Mitchell, Kay Fisher, Matilde Sampredo, George Martin, Herman Nelsen, Ralph Naukoff, Ricardo Valle, Mike Brendel, Elisa Martins, Elisa Montes. Prod.: Ernst Von Theumer, George Ferrer, Orbitafilms, Téfi Production Espagne/Allemagne*

Après une lecture sommaire du titre, et au vu des premières images nous montrant ce bon vieux Cameron Mitchell dans le rôle d'un aristocrate propriétaire d'une île d'où l'on ne revient pas, l'affaire paraît claire et la conclusion prévisible. Mais justement, ce titre trompeur favorise la montée du suspense car le buveur de sang attendu n'est absolument pas celui auquel on pense. Le script fonctionne à la manière des «Dix Petits Nègres» auprès d'un groupe de touristes en visite sur l'île progressivement décimé par un agresseur mystérieux. Les scènes de meurtres, toujours visualisées à la caméra subjective, montrent seulement la violence des attaques et l'extrême frayeur des victimes, retrouvées plus tard le corps entièrement vidés de leur sang. Mel Welles, futur auteur d'un **Lady Frankenstein** irrévérencieux, se prend volontiers pour Bava quand il cadre la beauté désertique de l'endroit, la brutalité des meurtres, et surtout quand il orchestre son final étourdissant où le faux baron vampire dévoile enfin son secret pour recourir à l'ultime sacrifice. A signaler la présence au générique d'un certain Ricardo Valle, l'ancien Morpho de **L'Horrible Docteur Orlof.**

Baron Vampire. Joseph Cotten en châtelain pervers.

BARRACUDA

***The Lucifer Project**. Vid.: Les Mâchoires de la Mort. 1978. Réal.: Harry Kerwin. Scén.: Wayne Crawford, Harry Kerwin. Int.: Wayne Crawford, Roberta Leighton, Bobbie-Ellyne Kosstrin, Jason Evers, William Kerwin, Bert Freed, Cliff Emmich, Scott Avery, Denise Taylor, Leigh Walsh. Prod.: Wayne Crawford, Marketing Film, American General Pictures Corporation. Distr.: LMD. USA.*

Ce titre de **Barracuda** laisse augurer d'une exploitation opportuniste du film-catastrophe aquatique alors en pleine vogue (vague ?) après **Les Dents de la Mer** (dans le genre **Tentacules**, **Tintorera**, **Les Mâchoires**

de la Mort, Orca, Piranhas, sans compter l'arrivée d'un certain **Dents de la Mer 2**). Et pourtant Harry Kerwin vise un autre thème, celui du conditionnement physique des masses et l'étude des comportements agressifs au service de la propagande nationale. Le fil de l'enquête implique en effet les autorités, apparemment complices du directeur d'une usine chimique effectuant des recherches et polluant de façon volontaire l'eau potable des villagois ici pris comme cobayes. Les barracudas en question tombent donc victimes par ricochet de l'opération et viennent s'en prendre aux pêcheurs ou autres touristes ayant la mauvaise idée de se tremper les pieds dans l'eau. Dès lors, l'affaire semble assez grave pour qu'on l'étouffe et la mort de l'écologiste et du shérif local apporte la confirmation de la probabilité d'une telle manipulation. Hélas, le film bavarde un maximum et se contente de souligner les évidences, sauf quand Harry Kerwin abandonne la caméra aux mains de Wayne Crawford, acteur/scénariste/producteur (**Dead Hunter, God's Bloody Acre, Jake Speed, Traumstein**...) pour d'étonnantes séquences sous-marines.

BARRY MCKENZIE HOLDS HIS OWN

1974. Réal.: Bruce Beresford. Scén.: Barry Humphries, Bruce Beresford. Int.: Barry Crocker, Barry Humphries, Donald Pleasence, Roy Kinnear, Dick Bentley, Louis Negin. Australie.

Barry McKenzie se rend à Paris, accompagné par sa tante Edna (joué par Barry Humphries en travesti), quand les sbires du comte Plasma les confondent avec la reine d'Angleterre et son garde du corps (!). Donald Pleasence incarne le noble vampire aristocrate qui n'a trouvé que ce moyen pour développer le tourisme en Transylvannie. Cette vigoureuse et assez lourde comédie australienne fait suite à un **Adventures of Barry McKenzie** tourné en 1972 par le même Bruce Beresford, lui-même inspiré d'un cartoon de Nicholas Garland et Barry Humphries, ici acteur et co-scénariste.

THE BASILISK

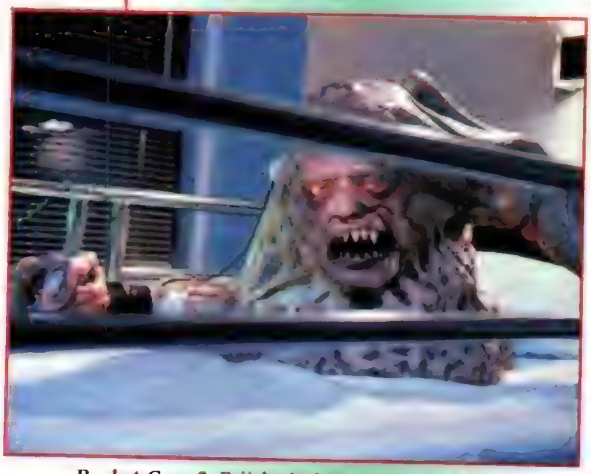
1914. Réal. et scén.: Cecil M. Hepworth. Int.: Tom Powers, William Felton, Alma Taylor, Chrissie White, Cyril Morton. Prod.: Hepworth. GB.

Un hypnotiseur, doté de pouvoirs occultes (comme le seront plus tard le Dr. Caligari et Svengali), s'empare de l'esprit d'une jeune femme et la soumet à ses ordres, lui commandant notamment d'éliminer son fiancé qu'il considère comme un rival. Ce sombre projet se révèle sur le point d'aboutir quand un serpent met fin aux jours du sinistre personnage. Une œuvre que les chroniqueurs de l'époque qualifiaient de terrifiante, d'autant que Cecil Hepworth expérimente là un procédé de colorisation dans les tons verdâtres, le vert étant alors perçu comme «la couleur de la peur». En 1931, le **Frankenstein** de James Whale sortit ainsi dans quelques salles agrémenté du même travail sur la pellicule, les séquences avec Boris Karloff baignant dans un halo verdâtre.

BASKET CASE 2

Vid.: Frère de Sang 2. 1990. Réal. et scén.: Frank Henenlotter. Int.: Kevin Van Hentenryck, Annie Ross, Heather Rattray, Jason Evers, Ted Sorel, Kathryn Meisle, Leonard Jackson, Brian Fitzpatrick, Doug Anderson, Gale Van Cott. Prod.: Edgar levins, Shapiro/Glickenhaus. USA.

Rappelons les faits. Dans le premier **Basket Case**, intitulé chez nous **Frère de Sang**, Duane Bradley et son (demi ?) frère siamois Belial (le nom de l'esprit du mal chez les anciens) trucidaient les responsables d'une séparation chirurgicale pratiquée à leur corps défendant. Quelques bonnes scènes gore plus tard, le final nous les montrait à la faveur d'une chute mortelle retrouver leur position initiale, Belial, cette monstrueuse excroissance humaine, de nouveau planté sur le torse de son frère. Huit ans après, et pour la bonne cause, Henenlotter revoit sa copie et ouvre sur la même scène, mais cette fois les frangins Bradley survivent et, dès qu'ils le peuvent, s'échappent de l'hôpital pour reprendre leurs aventures. Ceci dit les choses ont changé. **Frère de Sang**, malgré son maigre budget (35.000 dollars, dit-on), sentait bon la passion du néophyte, le mauvais goût ostentatoire, la volonté provocatrice et la satire sociale. **Basket Case 2** rentre dans le rang, pourrait-on dire, et à part la présence d'une vingtaine de monstres assez folkloriques imaginés par Gabe Barlatos, le propos tourne court, ou tout du moins se contente de prolonger celui du premier film, car il s'agit toujours de traiter du droit à la différence et au respect des êtres physiquement marginaux. Qu'il s'agisse de les exhiber comme phénomènes de foire, de les enfermer, de les éliminer ou, comme ici, d'exploiter leur monstruosité dans la presse à scandale, les concepts de normalité et d'anormalité reposent sur des bases assez fragiles et évoluent en fonction des circonstances (voir **Elephant Man**, et surtout le **Freaks** de Tod Browning). Il n'empêche qu'Henenlotter aime à jouer les équilibristes et n'a pas son pareil pour souligner l'ironie (Duane heureux de présenter son frère à la journaliste trop curieuse), le grotesque (l'incroyable accouplement de Belial et d'une compagne à son image), la tendresse (Tante Ruth et son asile de monstres) et le désespoir de ses personnages (la séquence où Duane se recoud à vif le corps de Belial sur la hanche). On préférait pourtant la violence de **Frère de Sang** premier du nom ou encore celle du ravageur **Elmer le Remue-Méninges** réalisé quelque cinq ans plus tard. (*M81P58, M64P36*).



***Basket Case 2**. Belial relooké pour le second volet.*

BASKET CASE 3 : THE PROGENY

1992. Réal.: Frank Henenlotter. Scén.: Robert Martin, Frank Henenlotter. Int.: Kevin Van Hentenryck, Annie Ross, Gil Roper, Dan Biggers, Tina Louise Hilbert, Jim O'Doherty, Carla Morrell, Carmen Morrell, Jim Grimshaw Tim Warle, Beverly Bonner. Prod.: Edgar levins, James Glickenhaus. USA.

Sans s'imposer vraiment, l'idée d'une seconde séquelle saisit deux ans après un Frank Henenlotter toujours prêt à de nouvelles extravagances. La folle étreinte d'Eve et Belial, montrée de façon fort descriptive dans le précédent volet, produit son effet. Enceinte jusqu'aux yeux, la jouvencelle accompagne son monstrueux Roméo chez l'oncle Hal, médecin de campagne, chez qui elle accouche d'une douzaine de bambins aussi moches que ses parents et braillant très fort. Mais après la persécution des paparazzi dans le deuxième film, le couple doit maintenant faire face au chantage de deux policiers véreux qui finissent par kidnapper d'un coup toute la progéniture. Belial, équipé façon «Terminator» pour palier son absence de jambes, se lance aussitôt aux trousses des ravisseurs, bien entendu accompagné par tante Ruth et ses amis les monstres. Malgré quelques meurtres sanglants et l'incroyable spectacle d'une madame Belial trônant dans un flot de sang au milieu de ses bébés-phénomènes, la tendance vire à la comédie et certaines séquences évoquent davantage le Muppet Show (voir à cet effet le numéro musical des créatures du même Gabe Bartalos) que le **Frère de Sang** premier du nom. Certains y voient là l'influence directe d'un Robert Martin, ex-rédacteur en chef du magazine *Fangoria* et nouveau venu sur la série.

***Basket Case 3**. Madame Belial et l'heureux événement.*

THE BAT

1926. Réal.: Roland West. Scén.: Roland West, Mary Roberts Rinehart, Avery Hopwood, d'après le roman de Mary Roberts Rinehart. Int.: Andre Beranger, Charles Herzinger, Emily Fitzroy, Eddie Gribbon, Robert Mac Kim, Arthur Houseman, Louise Fazenda, Tullio Carminati, Lea Shumway. Prod.: Roland West. USA.

D'aucuns prétendent que Bob Kane imagina le personnage de Batman à la vision du **Bat Whispers** de Roland West (voir plus loin). Et pourtant, quatre ans auparavant, Roland West signait déjà ce **The Bat** tiré du même roman, *The Circular Staircase* de Mary Rinehart, offrant à notre avis de plus grandes similitudes avec le justicier masqué. On y voit notamment le fameux «bat-signal», une chauve-souris en ombre chinoise dans un rayon lumineux, curieusement non repris dans la version de 1930. Le personnage dénommé «The Bat» est un maniaque homicide dont les forfaits défraient la chronique. Pour l'heure, il rôde aux alentours de la maison du directeur d'une banque récemment dévalisée, à la recherche du magot qu'il suppose dissimulé dans sa demeure. A la manière du *Mystère de la Chambre Jaune*, l'assassin revêt l'identité d'un des protagonistes les plus insoupçonnables, ce qui l'oblige pour exercer ses coupables activités à arborer une tenue extravagante, avec cape noire et masque de chauve-souris aux dents acérées et oreilles surdimentionnées. Pour accentuer le mystère et laisser croire à la surréalité du personnage, ses apparitions démarrent par l'ombre d'une chauve-souris virevoltant sur les murs et ses rares dialogues utilisent pour ses cartons une écriture tremblée censée reproduire sa voix ténébreuse (rappelons bien sûr que le film est muet !). Quatre ans plus tard, Roland West reprend cette idée mais en version sonore où, cette fois... the bat whispers ...

***The Bat**. L'étonnante panoplie du maniaque.*

BAT PEOPLE

*ex **It Lives by Night** 1973. Réal.: Jerry Jameson. Scén.: Lou Shaw. Int.: Stewart Moss, John Beck, Marianne Mc Andrew, Michael Pataki, Paul Carr, Arthur Space, Pat Delaney, George Paulsin, Bonnie Van Dyke, Jeni Kulik. Prod.: /Eastborne Productions/AIP. USA.*

Quand le producteur assume lui-même la fonction de scénariste, il ne faut pas toujours s'attendre à un chef-d'œuvre et **Bat People** ne surprendra personne à cet égard. Le sujet se contente de démarquer de récents films de loups-garous de l'époque (**Werewolf of Washington, Moon of the Wolf, The Boy who Cried Werewolf**), sauf qu'ici le malheureux John Beck (Stewart Moss), parti à la neige en voyage de noces, se retrouve mystérieusement mordu par une chauve-souris en lieu et place du loup habituel. Il se transforme alors en une vague créature composite que le réalisateur nous montre à peine, réduisant ainsi à néant les pieux efforts d'un maquilleur débutant, Stan Winston. La grande idée du script consiste en un second démarquage, celui des **Oiseaux** d'Hitchcock, quand les gracieux volatiles dirigés par leur nouveau maître viennent s'en prendre au policier chargé de l'enquête (Michael Pataki).

BAT WHISPERS

1930. Réal.: Roland West. Scén.: Rolant West, Mary Roberts Rinehart et Avery Hopwood, d'après le roman de Mary Roberts Rinehart. Int.: Chester Morris, Chancer Ward, Una Merkel, William Bakewell, Ben Bard, Richard Tucker, Gustav Von Seyffertitz, Grayce Hampton. Prod.: United Artists. USA.

La seconde adaptation par Roland West du livre de Mary Roberts Rinehart, et de la pièce de théâtre signée Mary Roberts Rinehart et Avery Hopwood, se montre curieusement plus sage que la première. Le tueur masqué abandonne son masque de chauve-souris, pourtant original, au bénéfice d'une simple cagoule noire percée de trois trous pour les yeux et la bouche, mais toujours garnie de canines effilées. Par ailleurs, l'ambiance typiquement fantastique s'estompe au bénéfice de l'énigme policière façon *The Cat and the Canary*, de John Willard (autre succès à Broadway et lui aussi à l'origine d'une ribambelle d'adaptations pour le cinéma). Une séquence qui laissait croire à l'existence de fantômes dans la demeure, et qui produisait son petit effet dans la version de 1926, brille d'ailleurs ici par son absence. En fait, Roland West s'attache surtout à préserver le suspense et à exploiter diverses techniques révolutionnaires pour l'époque : tournage en 65 mm, effets de zoom, larges travellings, travail sur la lumière (West tourne entièrement de nuit, d'après ses dires en partie pour mieux garder secrète la solution du mystère), s'ingéniant toujours à profiler des ombres inquiétantes sur les murs de la maison lui servant de décor. Une troisième version verra le jour, en 1959, sous le titre de **The Bat** (en France : **Le Masque**), réalisé par Crane Wilbur, avec Vincent Price et Agnes Moorehead.

BATAILLE AU-DELÀ DES ÉTOILES

Uchu Daisakusen/The Green Slime. *1967. Réal.: Kinji Fukasaku. Scén.: Charles Sinclair, William Finger, Tom Rowe. Int.: Robert Horton, Luciana Paluzzi, Richard Jaeckel, Bud Widom, Ted Gunis, Ted Gunther, Robert Dunham, William Ross, Gary Randolph. Prod.: Ivan Reitner, Walter H. Manley, Ram Film Inc/Toei Company. Distr.: MGM, Japon, USA.*

Ce très curieux produit co-bricolé par les U.S.A. et le Japon rappelle très fort ces histoires d'extraterrestres ringards intervenant dans les années cinquante. L'équipage d'une station spatiale repère un astéroïde se dirigeant vers la Terre et, au cours de la manœuvre visant à le désintégrer, l'un des membres de l'équipe ramène un spécimen de la fameuse «green slime» promise par le titre original. A peine le temps de souffler un brin et la gélatine verdâtre libère une palanquée de monstres marioles et franchement agressifs qui vont bientôt menacer la station. Une grosse boule caoutchouteuse sur de courtes pattes, un seul œil rougeâtre, plein de bras-tentacules s'agitant un peu dans tous les sens, les pauvres figurants dans leur lourd costume font tout ce qu'ils peuvent pour effrayer le monde et manifestement n'y parviennent pas. Flairant le sujet un peu mince, les scénaristes se demandent si la belle Luciana Paluzzi préfèrera Richard Jaeckel ou bien Robert Horton, sans faire monter le suspense pour autant. Restent de superbes éclairages sur l'astéroïde, un peu gâchés par des effets spéciaux rudimentaires. Contrairements aux productions strictement japonaises, la naïveté demeure mais le charme n'opère jamais tout à fait.

Bataille Au-delà des Etoiles. Et on ne rit pas !

Bataille dans l'Espace. L'armada natalienne sur leur base lunaire. Objectif : la Terre !

BATAILLE DANS L'ESPACE

Uchi Daisenso. *1959. Réal.: Inoshiro Honda. Scén.: Shinichi Sekizawa, d'après une histoire de Jotaru Okami. Int.: Ryo Ikebe, Kyoko Anzai, Koreya Senda, Elise Richter, Minoru Takada, Isaya Ito, George Whitman. Prod.: Tomoyuki Tanaka, Toho-Films. Japon.*

En 1959, Inoshiro Honda à la réalisation, Eiji Tsuburaya aux effets spéciaux et le producteur Tomoyuki Tanaka (tous à l'origine du premier **Godzilla**), mettent en chantier ce que d'aucuns considèrent comme une suite au précédent **Prisonnières des Martiens**, sauf qu'ici la lutte contre l'envahisseur ne se déroule pas seulement sur Terre, mais aussi dans l'espace. Après les Mystéroïdes en quête de Terriennes à féconder, les Natals nous visitent à leur tour et provoquent diverses catastrophes sismiques et climatiques au moyen d'un puissant rayon capable de supprimer l'attraction terrestre en aspirant les édifices et du même coup les humains. L'action se situe dans un proche futur (1965 !) quand cette race installe une base sur la Lune d'où partent leurs soucoupes dévastatrices. Deux fusées terriennes vont se porter sur notre satellite naturel pour détruire la tête de pont des envahisseurs avant une bataille générale dans l'espace promise par le titre original. Le ton se veut des plus sérieux (contrairement aux films à venir de la production nippone) et le script de Shinichi Sekizawa prône l'union des peuples face à la menace extraterrestre, à l'inverse de ses nombreux homologues américains qui, dans le même temps, plaçaient les USA en seul gardien du Monde. De même, un flamboyant scope couleur tranche sur la science-fiction de l'époque le plus souvent vouée au format standard et au tournage en noir et blanc. Pour les effets spéciaux, les collaborateurs d'Eiji Tsuburaya construisirent une cinquantaine de vaisseaux et de soucoupes volantes (à l'allure d'œufs sur le plat...), ainsi qu'une gigantesque station orbitale circulaire dont Douglas Trumbull s'inspirera sûrement pour son prochain **2001, l'Odyssée de l'Espace**. Enfin, ce titre de **Bataille dans l'Espace** correspond à une sortie très confidentielle en France, tandis que la Belgique adoptait pour sa part celui, tout aussi parlant, de **Bataille Interplanétaire**.

LA BATAILLE DE LA PLANÈTE DES SINGES

Battle for the Planet of the Apes. *1973. Réal.: Jack Lee Thompson. Scén.: Paul Dehn, John William Carrington, Joyce Hooper Carrington, d'après les personnages créés par Pierre Boulle. Int.: Roddy McDowall, Natalie Trundy, Claude Akins, Severn Darden, Paul Williams, Lew Ayres, John Huston, Heather Lowe, Noah Keen, France Nuyen. Prod.: Arthur P. Jacobs. Distr.: Twentieth Century Fox, USA.*

L'ordre alphabétique nous oblige à aborder par la fin cette série de cinq aventures tirée du roman de Pierre Boulle. Dommage, car comparé aux précédents, ce dernier volet joue le minimalisme, au niveau scénaristique comme au niveau de son budget fixé à moins de deux millions de dollars. Dans **La Conquête de la Planète des Singes**, nous avions vu Caesar mener la révolte des Simiens, puis refuser de céder à la vengeance, selon lui réservée au genre humain. Les première images de cette quatrième séquelle montrent comment, après une guerre atomique, hommes et singes essaient de cohabiter dans un statu quo pacifique, même si le pouvoir appartient désormais aux singes. Mais cette «menace de paix» est bientôt écartée par le bellicisme du général Aldo, chef des gorilles, et le gouverneur Kolp, responsable d'un groupe d'humains mutants contaminés par les radiations, qui vont bientôt mener les deux ethnies à une inévitable «bataille de la planète des singes». Heureusement, la conclusion rassurante, comme l'était d'ailleurs celle de **La Conquête**..., nous offre à nouveau l'image des deux races bien décidées à se respecter. L'année suivante, la Fox donnera le feu vert à une série télé de 14 épisodes reprenant dans le pilote la situation de départ originale des deux astronautes américains débarquant dans notre monde futur dirigé par les singes. Chaque épisode formant par la suite une histoire complète. *(M118P47).*

La Bataille de la Planète des Singes.

LA BATAILLE DES ÉTOILES

Anno Zero - Guerro nello Spazio. *1977. Réal.: Al Bradley (Alfonso Brescia). Scén.: Maxim lo Jacono et Jacob Macchi. Int.: John Richardson, Jason Palance, West Buchanan, Yanti Somer, Romeo Costantini, Gisela Hahn, Eleonora King, Malisa Longo. Prod.: Picturemedia-Natsfilm Production. Italie.*

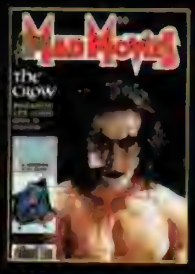
Depuis des lustres, Alfonso Brescia bâtit une œuvre oscillant au fil des modes et repoussant assez loin les limites du cinéma Z. Il eut ses périodes giallo, érotisme, héroïc-fantasy, fantastique, western, mais vers la fin des années 70, il vécut un après-**Star Wars** assez douloureux au point de livrer au monde une tétralogie exemplaire : **Cosmos - War of the Planets, Star Odyssey (Sette Uomini d'Oro Nello Spazio), La Guerre des Robots** et cette **Bataille de l'Espace** ahurissante de nunucherie

satisfaite, le non-film dans toute sa splendeur. L'argument tient en deux mots : les Dragonians dépérissent sur leur planète polluée et projettent d'envahir la Terre avant de s'en prendre à tout l'univers. Comme dans **La Guerre des Robots**, Brescia réduit la science-fiction à des effets vraiment spéciaux : éclairages multicolores et clignotants, ordinateur androïde tendance robot-jouet / machine à sous, musique d'ascenseur ou de Monoprix (il n'y a jamais d'ascenseur dans les Monoprix, nos oreilles ne supporteraient pas !), apparitions / disparitions d'objets divers et gadgets sonores de jeux électroniques. Mais c'est surtout le dialogue qui rend fou où l'on voit que si les acteurs n'ont rien à dire ils tiennent à le dire quand même au prix de sombres banalités. Exemple 1 (le danger) : «*Il se passe quelque chose, tout cela est étrange !*». Exemple 2 (le plan d'enfer) : «*Obéir sans poser de questions, c'est la seule façon pour nous de dominer l'univers*». Exemple 3 (les regrets du couple en péril) : «*C'est trop bête, Mike, tu voulais des enfants et maintenant c'est trop tard*». Le pompon revenant de plein droit à cette rencontre de deux cosmonautes en pleine guerre spatiale : «*Tiens, mais nous avons déjà été présentés, je crois bien ? - Oui, lors d'une soirée pour le Nouvel An*». Très «campy» l'ambiance...

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi à Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante



103 Independence Day, Coeur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro gore, Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1998
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3

37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Raps Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries tvs, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, Fantast'X
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Zombies, Momies, Monstres

fout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

jeu vidéo

MEDIEVIL 2

Développeur : Sony Cambridge. Editeur : Sony C.E. Disponible sur PlayStation.

Deux ans après le somptueux **Medievil**, les Anglais tous de *Sony Cambridge* donnent une suite aux aventures délirantes de Sir Daniel Fortesque. Proche cousin du Jack Skellington de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, Sir Dan (dont le look est tout un programme) incarne à lui seul tout le fantastique tendance «folklorique», des traditions d'Halloween à l'univers de Tim Burton, en passant par les films *Hammer*, les dessins de Charles Addams (sur sa célèbre Famille) ou encore le moyen-âge revisité façon Monty Python dans **Sacré Graal**. Après un sommeil de 500 ans bien mérité en regard de ses exploits du premier épisode, notre héros dégingandé sort de son caveau pour sauver le Londres période victorienne d'une nouvelle menace. Avec son subtil dosage d'action (souvent bourrine quand même) et d'énigmes (souvent très astucieuses), **Medievil 2** possède un réel pouvoir d'émerveillement, même si les concepteurs, qui avaient dépensé sans compter il y a deux ans, semblent parfois proches de l'épuisement d'idées ou de la redite pure et simple. Heureusement, le jeu propose assez d'innovations côté gameplay et scénario pour perpétrer la magie du titre, le passage de Fortesque à Dan-main (le héros dépose son crâne sur une main de troll indépendante) produisant même des séquences proprement extraordinaires comme ce labyrinthe où il faut sauver de gentilles mimines de l'assaut de citrouilles écrabouilleuses !

On ne voudrait pas trop théoriser sur ce qui appartient avant tout au domaine ludique, mais il est étonnant de voir comment **Medievil 2** parvient à rendre cohérente la séparation du corps et de l'esprit. Ce côté «la tête et les jambes» intervient ainsi à quelques reprises, dans le démembrement progressif des morts-vivants, dans la confection du Monstre de Frankenstein voulu par le Professeur, ou dans ce combat de boxe homérique opposant Dan-kenstein (la tête du héros sur le corps du Monstre) au champion du vilain Lord Palthorn. Sur le ring et sous les coups de son adversaire, Fortesque perd vite ses bras et ses jambes, et c'est en homme-tronc, à coups de boule dans l'estomac, qu'il remportera la victoire ! De même, la notion de héros à la base de la première aventure (à l'origine, Fortesque est un pleutre rejeté par ses pairs statufiés du Hall des Héros), subit ici un traitement passionnant quand Sir Dan visite les égouts et tombe sur un peuple qui lui voue un véritable culte. Plus loin, après avoir utilisé une machine à remonter le temps, Fortesque se retrouvera à nouveau dans les égouts londoniens et passera aux yeux du peuple du statut de héros à celui d'intrus à emprisonner. A l'inverse de la majorité des jeux vidéo, la notion de courage est donc ici toute relative, et avant d'affronter l'immense démon final, Fortesque tentera même de fuir lâchement. Une réaction qui ne surprendra pas tous les joueurs paniquant à la vue d'un «Boss» !

Réveillé après un demi-siècle de sommeil, mais Sir Daniel Fortesque ne doit que d'un œil !

Dan-main : une assistance non négligeable pour Fortesque lorsqu'il s'agit de se glisser dans un trou de souris !

Sir Daniel arpente les ruelles de White Chapel. Bientôt la rencontre avec Jack L'Eventreur !

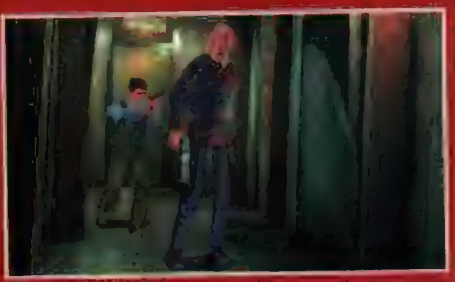
FEAR EFFECT

Développeur : Kronos. Editeur : Eidos. Disponible sur PlayStation.

On y vient doucement, mais sûrement. Dans un futur proche, on peut imaginer qu'il y aura toujours des films d'un côté et des jeux de l'autre, avec peut-être une place au centre pour des films ludiques — ou des jeux filmés. Davantage que les RPG (finalement plus proches de la littérature que du cinéma), c'est l'impression que laisse **Fear Effect** et ses quatre CD lourdement chargés en images. **Fear Effect** a en effet la particularité d'avoir été créé par une société américaine, *Kronos Digital Entertainment Inc.*, spécialisée dans la création d'univers graphiques en 3D et travaillant à la fois pour le cinéma traditionnel (**Batman le Défi**, **Le Cobaye**), l'animation (**Spiderman la Série Animée**) et l'industrie ludique (**Cardinal Syn**, **Wing Commander 3**). Ce premier jeu entièrement développé au sein de *Kronos* se situe donc à la croisée de ces trois supports : un scénario complexe et «adulte» de long métrage, un visuel de comics revu à la sauce manga et des phases de jeu relativement courtes pour relier les nombreuses séquences excessivement le bon déroulement d'une histoire dont on espère connaître au plus vite l'issue, pour éviter les galères de début de partie. **Metal Gear Solid** proposait d'ailleurs un mode entraînement / initiation au jeu : les développeurs de *Kronos* auraient été bien inspirés d'en décliner le principe. Il faut donc s'accrocher ici très fort pour parvenir à jouer «naturellement», et ce n'est qu'à ce prix que Fear Effect livrera ses secrets. Entre autres : le scénario bascule rapidement dans une ambiance fantastique, Hana se déguise en prostituée dans une maison close chinoise, Royce termine l'aventure dans la plus pure tradition du chevalier manchot hong kongais (!), la serviette de bain mouillée portée un moment par Hana ne sert absolument pas à se frayer un passage parmi les flammes... Action, mystère, gunfights, gore, érotisme, paranormal... Le cocktail aurait pu être indigeste. Il est plutôt détonant.

Vincent GUIGNEBERT

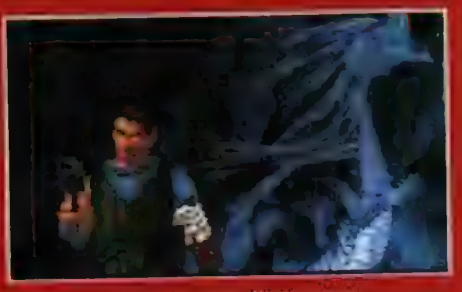
Tout commence par l'enlèvement de la fille du chef d'une puissante triade chinoise. Engagés pour la retrouver, les mercenaires Hana Tsu-Vachel, Jacob «Deke» Decourt et Royce Glas devront fouiller le protectorat de Shan Xi. Ce qu'ils ne savent pas, et que nous apprend le générique du jeu, c'est que la jeune disparue sera égorgée lors d'une étrange procession ! Un effet de scénario courant au cinéma, mais l'aventure en flash-back sur console, ça fait un choc. Le résultat est d'ailleurs de prime abord assez déconcertant : l'intrigue est tellement attrayante, les cinématiques tellement absconses qu'on aurait envie de se gaver le titre d'une traite, comme ça, comme un bon ammc en simple spectateur. Plus encore que dans le génialissime **Metal Gear Solid**, la première approche de **Fear Effect** se fait donc de manière paradoxale, avec la frustration que les phases de jeu ralentissent



La discrétion reste la meilleure solution pour éliminer à peu de frais les gardes...

Hana en petite tenue face à des combats de type «auberge» comme dans l'âge d'or du Z'étation !

Hana en mode infiltration, contrainte de se déguiser en fille de joie. Mmm !



Amputé d'un bras, Kinoko ne peut plus se la jouer Johnny Weir.

LE MEILLEUR DU CINÉMA ASIATIQUE

100 pages tout en couleurs. Vendu avec le film *Les Associés*. Sortie le 11 avril 2000.
En vente en kiosque, librairies spécialisées.

Je désire recevoir des informations d'HK, Orient Extrême Cinéma sur :

❑ **Le catalogue cassettes et la boutique HK**

❑ **Le magazine HK, Orient Extrême Cinéma**

A renvoyer à SEVEN SEPT – 1 rue Lord Byron – 75008 PARIS

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal/Ville _____

Téléphone _____

CINE LIBRE

MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

DISQUES

DARIO ARGENTO TRIBUTE

Daemonia
FNAC Import Service

Depuis qu'Argento est retourné dans le giron d'Ennio Morricone, le compositeur de ses débuts, on pouvait légitimement se demander ce qu'il advenait de Claudio Simonetti et sa horde de «gobelins». Ce dernier a, depuis, formé avec le guitariste Nicola DiStaso, le bassiste Federico Amorosi et le batteur Titta Tani, un joyeux groupe au nom évocateur, Daemonia, dont la notoriété n'a pas vraiment franchi les Alpes. Comme on l'aura deviné au vu du titre, cet album (puisqu'il s'agit bien d'un album et non d'une compilation) revisite la carrière du plus fameux gialliste horrifico-gore de la planète. Si le son, modernité oblige, laisse loin derrière lui la sécheresse des thèmes originaux, Simonetti a soigneusement évité de trop triturer ses consoles de mixage, préférant rester le plus fidèle à l'esprit de ces morceaux. Le tout, si ce n'est un déchaînement de décibels et une prise de son très claire, reste immanquablement identifiable. Le thème de **Zombie** qui ouvre les festivités est un bon exemple de dépoussiérage qui amplifie sans jamais les trahir les effets mastocs de l'original. Les chœurs de Keith Emerson pour le «Mater Tenebrarum» d'**Inferno** ont même été isolés pour accompagner ses nouveaux interprètes. La fidélité est par ailleurs telle que des morceaux comme ceux de **Ténèbres** et **Phenomena** pourraient être pris pour des originaux. Il n'en va pas de même pour **Le Syndrome de Stendhal** et **Le Fantôme de l'Opéra** qui tombent leurs atours symphoniques et se la jouent nettement plus rock-gothique qu'à l'accoutumée. Bref, si l'on excepte les giallos, tout Argento est là, des **Frissons de l'Angoisse** au **Fantôme de l'Opéra** avec un petit détour par **Zombie** et **Démons**. Bien sûr, les puristes se détourneront peut-être de cette «récupération» et préféreront replonger dans les albums originaux, tous ressortis en CD (principalement chez *Cinevox*). Ceux qui préfèrent la clarté du son à l'authenticité de l'interprétation trouveront amplement leur compte dans cette compilation qui ne dit pas son nom. (51 mn 20)

THE CROW - SALVATION

Marco Beltrami
KOCH

Avec trois **Scream** et un **Faculty** dans son CV, Marco Beltrami n'a pas échappé à la catégorisation immédiate du «compositeur symphonico-néo-pop de la nouvelle tendance». A vrai dire, il n'a pas vraiment cherché à réfuter cette étiquette pour l'instant extrêmement bénéfique pour sa carrière. Mais s'il a bien évidemment marqué la saga des **Scream** de son empreinte, il était amusant de voir comment il s'accommoderait d'un univers musical déjà solidement établi par Graemme Revell, son prédécesseur sur les deux épisodes antérieurs. A vrai dire, Beltrami ne s'est même pas posé la question. **The Crow 3** sonne à peu de choses près comme un nouveau **Scream**, avec ses longues mélodies plaintives, ses échos industriels et ses sursauts de brutalité percussionniste. Beltrami nous en avait mis plein la vue (disons plutôt plein les oreilles) avec l'inattendu **Mimic**. Puis, son escapade slasheresque, loin d'être ennuyeuse, finissait par devenir un chouia répétitive. On attendait que **The Crow 3** l'incite à s'orienter vers d'autres horizons, mais c'est peine perdue. Ou alors, si vous rêviez d'une Sidney Prescott au look gothique courser un corbeau sur les toits de Woodsboro, voici l'album le plus évocateur du marché. A noter que la piste interactive ne contient que quelques croquis et un économiseur d'écran. Pas de quoi verser une larme sur votre beau rimmel gothique. (54 mn 23)

THE CHALLENGE

Jerry Goldsmith
Prometheus

On peut affirmer, sans trop de réserve, que ce disque représente le chef-d'œuvre bofophile de l'année. Malheureusement, par l'action d'individus aussi irresponsables que criminels, vous ne le trouverez peut-être pas en magasin. Mais si la providence le met sur votre chemin, payez le prix fort et jouissez de votre acquisition. Des quelques scores encore inédits du grand manitou Goldsmith, **The Challenge** (**A Armes Egales** de John Frankenheimer) était probablement le plus attendu, le plus guetté, y

FANZINES

NAGUAL

Puisqu'ils citent les rédacteurs de *Mad* dans leur rubrique de remerciements, nous avons décrété que les nagualitos étaient tous sympas. Et leur nouvelle mouture, le n°6, ne l'est pas moins. En 52 pages, les p'tits gars trouvent le temps de s'attarder tout à la fois sur le génialissime Alan Moore («Les Watchmen», «V pour Vendetta») à grand renfort d'illustrations plutôt pas courantes, d'explorer la nécrophilie au cinéma, de s'en prendre au récent travestissement du slasher, de déclarer sa flamme au grand Dario Argento, d'interviewer le peintre macabre Kathia Desaire et de nous résumer la carrière du compositeur Elliot Goldenthal. Tout ça pour 25 balles, vous allez tout de même pas faire la moue... Et si je vous dis qu'il y a Sherilyn Fenn à poil en 4ème de couv' hein ? Ah ! On se réveille tout d'un coup non ?
40 F port compris à adresser à l'association Projet X, 41 rue Joseph De Maistre, 75018 Paris. (Et pour les hommes mariés, il y a même quelques exemplaires avec une Sherilyn Fenn habillée, si, si)

ASSAULT

Tout magazine qui vous balance une photo de Paul Verhœven en couverture doit figurer dans votre collection. Pure question de militantisme. Or donc, non content de nous livrer les traditionnels comptes-rendus de festivals (Gérardmer, Soleure, Clermont-Ferrand), d'interviewer les réalisateurs Thomas Briat, Mike Mitchell et Michel Ocelot, nos confrères suisses nous gratifient dans ce numéro 19 d'un article bienvenu sur le hollandais fou, de la série télé ***Floris*** à son récent **Hollow Man**, précédant ainsi la rétrospective qui lui sera consacrée au festival de Neuchâtel (on espère y être). Pour le reste, *Assault* étant un habitué de ces colonnes, inutile de revenir sur leur travail de qualité. 47 F port compris. Règlement à l'ordre de M. Pinol. A envoyer à Assault, 1 rue Edouard Racine, 1202 Genève, Suisse.

SANG D'ENCRE

ANNO DRACULA
LE BARON ROUGE-SANG
LE JUGEMENT DES LARMES

Kim Newman
Editions J'ai Lu

Comme l'Heroic-Fantasy, la littérature vampirique se distingue par une production massive d'où n'émergent que quelques rares bons ouvrages. Kim Newman renouvelle complètement le genre puisque sa trilogie part d'une idée folle, selon laquelle le comte Dracula n'aurait pas été détruit par Van Helsing mais se serait installé à Londres dans le but d'intégrer la scène politique internationale et de créer une race de nosferatus. S'attaquant à trois périodes de l'histoire (l'ère victorienne, la Seconde Guerre Mondiale et les années soixante), Newman cite une tonne de références historiques, cinématographiques et de la littérature populaire en mettant en scène les personnages emblématiques de chaque période (Jack l'Eventreur, Sherlock Holmes, Le baron Von Richtofen, Hitler, James Bond...), tout en rendant au passage hommage à Terence Fisher, Michael Powell, Mario Bava, Dario Argento et Fritz Lang. Si l'abondance de citations finit par devenir un peu systématique, «Le Baron Rouge-Sang» est un véritable chef-d'œuvre, d'une violence épique monstrueuse, avec son escadrille de vampires transformés en avions de chasse qui plantent leurs crocs dans les appareils ennemis et se jettent sur les parachutistes pour les vider de leur sang. Le tout est rédigé avec un tel style et une telle érudition qu'on en retire un plaisir énorme, notamment dans des scènes d'une violence proprement hallucinante. Grandiose !

Cédric DELELÉE

ALEPH Tome 1 - L'ÉNIGME DU LUNA

Istin et Dim.D
Editions Nucléa

En 2258, la multinationale Tenth-Korp, qui est chargée de rendre l'atmosphère de la planète Foehn respirable, envoie le lieutenant Nawel Priss enquêter sur la mort suspecte des 300 membres de l'équipage du vaisseau cathédrale Luna, ainsi que sur la disparition du Muta-Arsenic, un gaz précieux et indispensable à l'oxygénation de Foehn. Dans le même temps, l'agent spécial de police Georges Bessermann tente d'éclaircir trois homicides des plus étranges. Chacune des victimes a été vidée de ses fluides vitaux, privée de sa colonne vertébrale et arbore un scarabée tatoué derrière l'oreille gauche ! Les deux hommes sont persuadés que les deux affaires sont liées et que la clé de l'énigme se trouve sur Aleph, gigantesque mégalopole rattachée à Foehn et protégée par un bouclier transparent...
Très joliment illustré avec un certain soucis du détail par Dim.D sur un scénario d'Istin, Aleph est un polar fantastique passionnant situé dans un univers futuriste de science-fiction qui n'est pas sans rappeler **Blade Runner** (pour ses décors et ses poursuites en voitures volantes) ainsi que la série ***X-Files*** (pour son enquête empreinte de mysticisme, avec créatures douées de pouvoirs télépathiques et vampires). Une affaire à suivre, dans tous les sens du terme.

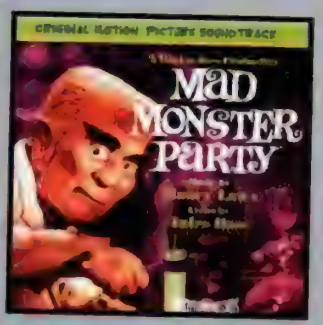
Damien GRANGER

compris par ceux qui n'en avaient jamais entendu une seule note, guidés tout simplement par la période miraculeuse et dorénavant mythique durant laquelle il fut composé. En effet, Goldsmith sortait à peine de **La Malédiction Finale**, d'**Outland**, de **Raggedy Man** et, en cette année 1982, allait accoucher de **Brisby et le Secret de Nimh**, **La Nuit de l'Evasion**, **Poltergeist** et **Rambo**, bref une débauche de chefs-d'œuvre d'où se distinguait ce fameux **Challenge**, aussi introuvable que riche de promesses cathartiques. Pour fêter les 25 années d'existence de la revue *Soundtrack* à laquelle il est affilié, *Prometheus* sort donc de son chapeau la merveille. Et nous de tomber en morceaux. Car **The Challenge** tient bien toutes ses promesses. Si le film se déroule dans un Japon contemporain, c'est à la musique que revient la tâche d'évoquer le Japon médiéval qui guide le héros, c'est la musique qui mythifie les sabres au cœur de l'enjeu, et c'est la musique qui assure les pures poussées d'adrénaline dans ses diverses poursuites et duels. Orchestré par le regretté Arthur Morton qui lui confère une texture déjà éprouvée sur **Papillon**, **The Challenge** rappelle surtout et sans conteste le premier **Rambo** que Goldsmith préparait alors. On y retrouve les mêmes cuivres déchaînés, le même piano stressé et obsédant, la même nappe de percussions étouffées (cf le morceau «Over The Top/Fish Market»). Mais **The Challenge** remporte la palme de la fierté martiale et de l'évocation guerrière mythologique, et nous confirme que **Rambo** est bel et bien un dérivé de **The Challenge**. Avec ses soixante minutes bourrées à craquer d'idées lumineuses et d'une classe ébouriffante, cet album a également eu la bonne idée de ne pas passer par la moulinette informatique, les bandes étant en parfait état de conservation. On profitera du même coup du mixage originel de Bruce Botnick. Se pose alors la question inévitable et angoissée : Soundtrack pourrait-il fêter à nouveau ses 25 ans l'année prochaine ?
(60 mn 25)

BORN FREE

John Barry
Varese/FNAC Import Service

Loin de nous l'idée de nous plaindre de la collection des *Film Classics Series* de *Varese*, ré-enregistrements d'œuvres phares jusque-là inédites ou incomplètes. Barry y est déjà fort bien représenté au travers de titres comme **La Fièvre au Corps**, **Quelque Part dans le Temps** et **Out of Africa**, tous trois déjà sortis dans leurs enregistrements d'origine. **Born Free** étant le premier véritable inédit de l'auteur dans cette gamme, son intérêt artistique et historique (premier Oscar du compositeur en 1967) en font a priori un titre indispensable. Et là, mystère. La qualité de direction de cette collection n'avait, jusqu'alors, jamais failli. Dans le cas présent pourtant, le Français Frédéric Talgorn (après avoir flingué une carrière de compositeur fort prometteuse) prend les rênes du Royal Scottish avec un manque d'engouement totalement incompréhensible qui renvoie aux débuts chaotiques du label *Silva Screen* et du City of Prague. L'écoute de l'album nécessite un certain hermétisme aux saccades, à la tiédeur et au manque de synchro qui s'y manifeste, et il ne nous reste plus qu'à nous rabattre sur la rareté de ce score, par ailleurs excellent, pour justifier son acquisition.



MAD MONSTER PARTY

Maury Laws/Jules Bass

TAKE A HARD RIDE
THE FLIM-FLAM MAN
A GIRL NAMED SOONER
RIO CONCHOS

Jerry Goldsmith
FSM

Parallèlement aux Golden Age Classics (cf *Mad Movies* 120), la revue *Film Score Monthly* revisite les années 60/70 au travers de ses *Silver Age Classics*, et s'offre parfois un petit détour lounge sur son troisième label *Retrogade Records*. **Mad Monster Party** illustre un film d'animation en volumes qui avait en son temps, traumatisé un certain Tim Burton. Musicalement, des accents trompeurs évoquent quelques minutes ***La Famille Adams*** avant d'aller perdre la tête dans des accès swing, mambo ou stringbeat qui évoquent tour à tour Les Baxter, Elmer Bernstein ou John Barry. A écouter un cocktail à la main et cigarette au bec, seule condition pour apprécier les vocalises de cette vieille ganache de Boris Karloff, hôte prestigieux de cette party bien balancée (36 mn 48).
Changement de genre mais pas tant que ça avec le **Take a Hard Ride**, jusque là totalement inédit. A la question «comment illustrer un western spaghetti tendance kung-fu aromatisé de blaxpoitation ?», Jerry Goldsmith répond avec la simplicité qui l'avait déjà guidé sur **Un Nommé Cable Hogue** et **Deux Hommes dans l'Ouest** (**Wild Rovers**) quatre ans plus tôt. Des envolées équestres, des ballades à la guitare, de discrets effets de synthés et un catalogue de percussions chères au compositeur, le score joue la carte du sérieux pas trop emphatique et assure ainsi un minimum d'unité dramatique à un film qui part dans tous les sens (46 mn 37).
Autre son d'harmonica pour **The Flim-Flam Man** (**Une Sacré Fripouille**) qui, tout en restant dans les tonalités folk du Middle West lorgne plus évidemment du côté de la comédie. Et si son thème principal peut rappeler celui de **Sept Secondes en Enfer**, il en constitue un pendant nettement plus anecdotique. **Flim-Flam Man** est couplé au score d'un téléfilm intimiste de 1975, **A Girl Named Sooner**, autre variation folk fermement plantée dans la tradition de l'Americana. Ses échos bucoliques maîtrisés, jamais niais, renvoient au fantasme d'une campagne américaine à l'ancienne et en font un score d'une puissance sentimentale peu fréquente à la télévision (64 mn 26). De la comédie au score familial, on passe directement aux grandes pompes aventurières avec **Rio Conchos**, déjà disponible dans une version ré-enregistrée par le maître chez *Intrada*. *FSM* nous sort des caveaux de la *Fox* une intégrale remasterisée de ce qui, avec **Hour of the Gun** et **Les 100 Fusils**, demeure un des meilleurs essais westerniens de l'auteur. Jonglant entre les cavalcades et les accents mexicains, les attentes intolérables de suspense et les nocturnes, Goldsmith affirme à Hollywood sa main-mise sur le genre tandis que Morricone mène alors sa révolution européenne. Les sources mono étant en bien meilleure condition, les concepteurs de *FSM* ont préféré s'en tenir à un son mono clair, dépoussiéré mais pas dénaturé, et offrent cinq morceaux issus de la source stéréo ainsi que la chanson titre interprétée par Johnny Desmond.
(75 mn 27)

Rafik DJOUMI

RAYON LASER

CARRIE 2 LA HAINE

(MGM/Warner)

Les suppléments ne seraient-ils, aux yeux des éditeurs de DVD français, qu'une valeur ajoutée réservée aux produits les moins sûrs ? Alors qu'un titre aussi vendeur que **L'Exorciste** se voit, en Zone 2, privé de tous ses bonus, **Carrie 2**, sorti discrètement en été, bénéficie lui de toutes les attentions : commentaire audio, scènes inédites, fin alternative, interactivité étudiée. L'élaboration de chaque film étant une petite aventure en soi, tout supplément mérite notre attention, et c'est pourquoi cette drôle de hiérarchie propre aux Zone 2 nous intrigue. Quoi qu'il en soit, et dans le cas présent, l'occasion nous est donnée d'en savoir un peu plus sur la discrète Katt Shea, transfuge de la plus prestigieuse école de cinéma qui soit, celle du producteur Roger Corman (cf interview dans *Impact* n°81). La piste de commentaire est à ce titre une expérience amusante. En effet, catapultée sur le projet lorsque son réalisateur Robert Mandel fut renvoyé, Shea n'eut droit à aucun temps de préparation et dût tourner ce **Carrie 2** quasiment à l'instinct. Le commentaire lui permet, non pas forcément de nous expliquer sa mise en scène, mais d'analyser sa propre démarche et de revenir sur des choix faits dans l'urgence du tournage. Curieusement, les trois longues scènes inédites proposées s'avèrent plus consistantes que celles qui nous sont généralement jetées en pâture. Si, de l'avis de Shea, elles risquaient de ralentir le rythme du film, force est de reconnaître qu'elles donnaient également de la consistance à des personnages qui s'avèrent un peu transparents dans le métrage définitif. Enfin, quoi qu'en dise la réalisatrice, la scène du serpent dans laquelle Rachel «partage» ses angoisses en crachant un capsule de synthèse confine au ridicule et son absence dans le film n'est pas forcément une perte. Il est à regretter, cependant, que le commentaire audio qui accompagne à la fois le film et les suppléments ne soit pas sous-titré, réservant aux anglicistes la primeur de ces infos. Or, au risque de choquer, rappelons que ceux qui maîtrisent l'anglais n'attendent pas forcément la sortie Zone 2 pour acheter un titre qui les intéresse.
Rien à dire sur la très bonne tenue de la copie, 1.85:1 en 16/9ème compatible 4/3, cinq langages en Dolby Digital 5.1 et 12 sous-titrages possibles. Bande-annonce américaine en 16/9 non sous-titrée. Mini-livret informatif.

LE CRÉATEUR

(PFC)

Malgré ses multiples maladresses, ses effets de mise en scène naïfs et sa tendance à se prendre au sérieux, la fable fantastique d'Albert Dupontel fonctionne et séduit. Il est alors vraiment dommage qu'elle n'ait pas trouvé son public en salles car elle n'en constitue pas moins une tentative plus qu'honorable de faire du cinoche dans un pays qui exècre toute forme d'élaboration esthétique. Très marqué par le cinéma des frères Coen et les soubresauts hystériques du Sam Raimi des débuts, Dupontel zigue-zague entre le pénible et le franchement bien vu. Mais le bonhomme a le mérite de se poser des questions quant au media qu'il utilise, ce qui le propulse immédiatement dans une sphère rarement visitée par le reste de la profession, accouchant d'un film vraiment pro qui supporte sans nul doute plusieurs visions consécutives. A découvrir sans plus attendre, d'autant plus que cette édition bénéficie de tous les soins : commentaire audio riche en infos, précis quant aux choix de mise en scène, extraits de storyboard, séquences de tournage, interview de Terry Jones sous-titrée et surtout, surtout, l'excellentissime court métrage futuriste **Désiré**, 16 mn d'humour rageur, bourré de dialogues épiques et de délires visuels réjouissants, un bonus qui justifie à lui-seul l'acquisition de ce titre.
Copie excellente en cinémascope 16/9ème, 5.1 réellement exploité (chose rare pour un film de chez nous) et interactivité limpide.

DRILLER KILLER

(Opening)

Coup de feu d'une collection qui s'est engagée à proposer l'essentiel des films d'Abel le fou, **Driller Killer**, tourné avec des bouts de ficelle, bénéficie d'une copie au format respecté (en 16/9) et étonnamment restaurée (presque trop propre, serions-nous tentés de dire). Une escapade arty-gore à la perceuse qui fait bonne figure lorsqu'on l'enchaîne aux **Bricol'Girls**. De même que pour l'édition Zone 1, ce DVD propose le commentaire du réalisateur NON sous-titré. Ferrara s'exprimant dans une langue que personne n'a jamais réussi à décrypter, on vous souhaite bon courage. Français et anglais en mono d'origine 2 canaux.

UNE NUIT EN ENFER 2

(PFC)

Aussi inutile que le premier, et largement moins bon que le 3 (qui devrait arriver sous peu), ce **Prix du Sang** présente un intérêt tout relatif. D'où la bonne idée marketing de lui adjoindre en face B le making-of du premier épisode, **Full Tilt Boogie**, document étonnant qui nous en apprend beaucoup (voir trop) sur les coulisses d'un tournage qu'on imaginait plus studieux. Pour tous les anti-Rodriguez, **Full Tilt Boogie** est l'argument définitif.

EXISTENZ

(PFC)

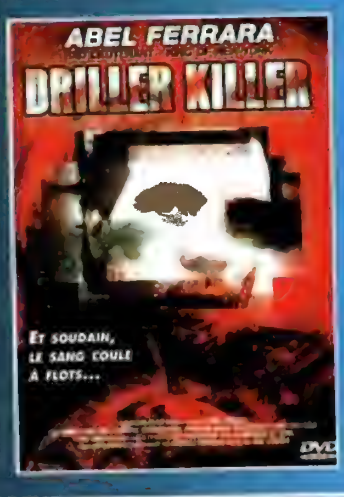
L'un des seuls points défendables de ce Cronenberg mineur tient à la qualité de sa décoration. Le Zone 1 d'**eXistenZ** proposait donc un passionnant documentaire sur le sujet, **The Invisible Art of Carol Spier**. Il a disparu du Zone 2. Allez comprendre...

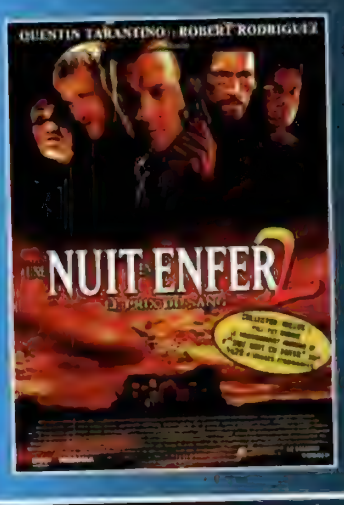
L'ENFER DES ZOMBIES & L'EVENTREUR DE NEW YORK

(Fnac Import Service)

Du bon Lucio Fulci qui tâche, au format et en version intégrale siouplaît. L'inépuisable *Anchor Bay* et son directeur de collection William Lustig nous gratifient de deux titres crasspeco-cultes, dont un déjà paru en LD chez *Elite*. **L'Eventreur de New York** est en mono d'origine alors que **L'Enfer des Zombies** (commenté par son acteur Ian McCullogh) s'est retrouvé triturè en un 5.1 fascinant d'inutilité (quoique les flotch et proutch alternés dans les quatre coins de la pièce...).

Rafik DJOUMI





PREPAREZ-VOUS A L'INVASION !

THE FACULTY

FORMAT : 16/9
SON : 5.1

DVD VIDEO

A decouvrir dans un univers virtuel exceptionnel ! :

Le making of
Les 2 bandes-annonces
Les interviews des acteurs...

©1998 Miramax Film Corp. Tous droits réservés. Conception graphique © 2000 TF1 VIDEO

EN VENTE EN CASSETTE VIDEO ET DVD DÈS LE 21 JUIN

Retrouvez toutes les infos sur www.tf1video.fr

FANTASTIQUE TF1 VIDEO · BAC FILMS · MIRAMAX · DIMENSION FILMS · LOS HOOLIGANS PRODUCTIONS · SKYROCK

Courrier des LECTEURS

Marie-Ange Orihuela, Paris

Mon cœur a eu un léger raté à la lecture de la lettre d'Arnaud Lécuyer parue dans le *Mad* n°123. Ainsi, nous sommes plus nombreux que je ne l'aurais cru à paniquer devant **Le Triangle du Diable** diffusé sur la première chaîne, un dimanche vers 18 heures, en 1978. J'avais six ans, mais toute ma famille s'en rappelle car il avait fallu se relayer pour me veiller tant j'étais terrorisée. Des années plus tard, à l'université, j'en ai parlé à deux copines autour d'un café, elles en avaient gardé le même souvenir éprouvant.
Une fois levée l'interdiction de voir des films d'épouvante et autres joyeusetés qui «font peur», j'ai pu rattraper mon retard et découvrir enfin **L'Exorciste**, **Zombie**, ou bien encore **Massacre à la Tronçonneuse**, que je déteste, je ne sais trop pourquoi - malsain. Certains me procurent des frissons plus ou moins prononcés... aucun n'atteint le degré de frayeur du fameux «Triangle». Alors j'attends, anxieuse, un nouveau triangle qui ferait battre mon cœur avec la même intensité, en sachant que je n'aurai sans doute plus le courage d'aller voir un petit chef-d'œuvre qui fasse aussi peur... et autant de bien !

Michel Charpentier, Amiens

«Sally viens avec nous, nous avons besoin de toi !» Cette phrase revenait sans cesse dans un film dont j'ai oublié le titre (*Tiens, c'est tout comme moi, «JPP reviens, la France elle a besoin de toi» que ça disait...*). Ce titre qui m'a foutu la trousse racontait l'histoire d'une femme hantée par des créatures qui, je crois, vivaient dans une cheminée et finissaient par avoir raison d'elle (la femme, pas la cheminée). Quel était ce film ? Sinon, je me souviens aussi, comme Arnaud, du «Triangle des Bermudes». Je me rappelle même qu'à la fin du film c'est le prêtre qui se fait posséder par Satan.

Mais c'est carrément la journée du souvenir ce Courrier... *Et puis, dis donc, tu exagères, il y a quelques années un lecteur nous posait déjà la même question pour obtenir la même réponse. Il s'agit du* ***Don't be Afraid of the Dark*** *de John Newland, un téléfilm datant de 1972 et sorti à la vidéo sous le titre* ***Les Créatures de l'Ombre****. Trois gnomes assez moches attendent pendant tout le film leur délivrance et, une fois dehors, ils retournent se terrer dans la cheminée en se plaignant du temps leur restant encore à attendre. Rien compris ! J.P.P.*

Guillaume Blain, Toulouse

Lors d'un cours d'oral d'anglais ayant pour sujet le cinéma, les quinze étudiants devaient énumérer leurs trois films préférés. Lorsque ce fut mon tour, je choisis **Zombie**, **Excalibur** et **A Toute Epreuve**. L'assistant en anglais s'exclama : *«Mais, ces films sont vachement vieux* (traduit de l'anglais)». C'est alors que je me rendis compte que tous les film cités par les autres étudiants avaient moins de six ans d'âge, et tous me regardaient comme si j'étais un cinéphile passéiste toujours fourré à la cinémathèque plutôt qu'au multiplexe. Le constat est simple : un film serait donc un produit jetable après usage puisque de toute façon des remakes sont faits régulièrement avec de meilleurs effets spéciaux. C'est cette anecdote qui me fait vous remercier pour vos flashes-back récurrents, comme votre inventaire des films fantastiques, vos rétros sur les œuvres les plus angoissantes, le slasher, etc.. Continuez dans cette voie-là.

Paul Lançon, Annemasse

Je me permets de vous envoyer cette petite documentation relative à mon activité. Je tenais à vous informer que j'ai la chance de pouvoir exposer mon travail au Festival du Film fantastique de Bruxelles. J'espère y rencontrer quelqu'un de votre revue, car j'aimerais vous remercier. En effet, votre magazine a beaucoup contribué à alimenter ma vocation.
Comme vous le savez, la production de longs métrages fantastiques est une chose rare dans notre beau pays. En conséquence, les débouchés pour un technicien/artisan/artiste comme moi sont des plus réduits. Quoi qu'il en soit, chaque jour que Dieu fait je le passe à l'atelier à fabriquer des monstres. Ce qui a pour résultat de me rendre profondément heureux. Paul Lançon, 3, rue Adrien Ligué, 74100 Annemasse.

Nicolas Lamberti, Bastia

Félicitations pour votre magazine, gardien de vieilles valeurs cinéphiles, à la longévité et à la fraîcheur inaltérables ! Lecteur de très longue date, je me réjouis de constater que depuis l'époque où je me saignais pour me payer un billet d'avion afin de me rendre au Festival du Rex, vous avez gardé le même (ou presque) état d'esprit. Humour et compétence. Tout à fait d'accord sur les propos d'Arnaud dans le numéro précédent, le Gore ne fait pas vraiment peur, et surtout pas le gore italien à mon avis plutôt destiné à écœurer, accumulant de nombreux effets gratuits et grotesques. Si on y regarde de plus près, il apparaît comme une critique de la société et l'expression de notre sauvagerie dissimulée qui ne demande qu'à exploser. Les exemples sont nombreux dans l'actualité réelle, comme en Bosnie ou en Tchéchénie. A mon avis, la peur ne peut venir que de l'inconnu ou de l'inexplicable, au moment où notre conscient se retrouve submergé par notre inconscient devant des événements jugés irrationnels par nos croyances et nos superstitions.
Pour finir, je voulais humblement signaler que je fais partie d'une association, *Ciné'Art Fantastique*, qui regroupe de nombreux passionnés de fantastique (fans, journalistes, techniciens de l'audiovisuel, cinéastes amateurs) et nous organisons sur la région Corse un festival du cinéma de deux jours au mois de Mars. On s'occupe également d'un site Internet dédié aux fans de cinéma fantastique : Sf-Zone (http://www/sfzone.fr.fm). Avis aux amateurs.

Jean-Philippe Finou, Gien

Voilà déjà quelques années que, tous les deux mois, je me rends vaillamment chez mon libraire armé de quelques pièces de monnaie, parfois même d'un gros billet, en quête de mon saint *Mad Movies*. Après cinq à huit secondes d'observation d'ensemble du rayon «cinéma», je le repère là, masqué par *Première* ou *Ciné-Live*, et m'en empare sauvagement. J'ai souvent été à deux doigts de m'abonner, mais le plaisir que je retire de cette aventure bimestrielle m'importe plus que l'économie évidente que je rate.
Ceci dit, je vous écris avant tout au sujet de deux films qui m'ont marqué dernièrement : **Sleepy Hollow** et **La Tempête du Siècle**. J'ai vu le premier le jour de sa sortie, je l'attendais avec impatience. Il promettait une ambiance gothique à souhait, des images magnifiques et quelques décapitations bien senties. Je n'ai pas été déçu. Un grand moment ! Tim Burton au sommet de son art, Johnny Depp égal à lui-même, Chistina Ricci surprenante et troublante. N'oublions pas la prestation de Christopher Walken, charismatique comme toujours, démoniaque et très en verve. Les apparitions du Cavalier sans Tête sont étonnantes (on tient le coup, quand même) et les quelques scènes de combats sont terribles. Moment jouissif : lorsque le gamin planqué sous le parquet de sa chambre croise le regard de sa mère entre deux lattes après que celle-ci ait été décapitée... mythique !
Quant à **La Tempête du Siècle**, on peut dire que les quatre heures passent comme une lettre à la poste (?)... disons comme un fax, c'est plus sûr. Stephen King au scénario, ça annonce la couleur. C'est une vraie réussite. Le Maine, un temps épouvantable, une petite ville où tout le monde se connaît et garde ses secrets. Du moins jusqu'à ce que Linoge (anagramme de Légion) se pointe et leur fasse la morale à sa façon. La réalisation s'accorde parfaitement avec l'esprit du «Maître du suspense et de l'épouvante», c'est sombre, angoissant, et on jubile à la vision de ce démon aux desseins obscurs.
Avant de vous laisser à vos Mad occupations, je tenais à déconseiller une daube infâme : **Une Nuit en Enfer 2**... affligeant, ridicule, une insulte à son illustre prédécesseur, honteux... Et enfin, j'ai un gros reproche à vous faire. Je ne suis pas rancunier, mais là je ne l'ai pas digéré. Lors de la sortie de **Mortal Konbat 2**, vous aviez chroniqué ce truc plutôt favorablement... une incitation à le voir, quoi. En considérant que le premier possédait un charme indéniable sans pour autant être un chef-d'œuvre, on tente le coup avec... ça ! Eh bien, je n'ai jamais rien vu d'aussi daubique au cinéma. Il y a bien eu **Le Monde Perdu**, certes, mais là... On n'a pas peut-être pas vu le même film. C'est la seule explication. A moins que l'alcool ait coulé à flots du côté de la rédaction la veille du visionnage, ou plutôt pendant.
Sur ce, continuez à faire du bon boulot, vous êtes des chefs.

Carlos do Moinho, Nemours

C'est bien beau tous ces projets alléchants de Arnold S., mais bon... Déjà, au lieu du **Gale Force** de Renny Harlin, au lieu d'un **Sergent Rock** de John McTiernan, on a eu droit à **Junior** (celui-là je l'ai pas vu, hein...) et à **Batman et Robin**. Ensuite, alors qu'on pensait à **Terminator 3** ou au remake de **La planète des Singes**, toujours réalisés par son pote James Cameron, et surtout à ce **I'm a Legend** de Ridley Scott qui faisait saliver d'envie, on doit se contenter de **La Fin des Temps**. Ce film ne signe-t-il pas d'ailleurs la fin de Schwarzie en tant que vedette du cinéma d'action ? On peut légitimement se poser la question. En effet, ne meurt-il pas à la fin, qui plus est suicidé sur un glaive ? Tout un symbole, non ?
Enfin, attendons tout de même **Le Sixième Jour** de Roger Spottiswoode, on ne sait jamais... Pour le reste... ces **Croisades** qu'on attend depuis si longtemps, ne va-t-il pas les faire en fauteuil roulant ? Tout comme il risque d'être un Doc Savage bien peu fringant ! Quant à **True Lies 2**, compte-il reprendre le rôle tenu par Charlton Heston dans le premier ? Idem pour **Total Recall 2**, retournera-t-il sur Mars à 65 ans ? Au rythme où ça va, il pourrait carrément aller faire les Croisades sur Mars en emmenant Jamie Lee Curtis avec lui, on gagnerait du temps.
Voilà, en attendant, espérons qu'Hollywood ne devienne pas une usine à simples projets. Parce que, pendant qu'on y est, qu'en est-il de ce **Superman** de Tim Burton avec Nicolas Cage qui promettait tant, du remake de **King Kong** par Peter Jackson, ou encore du **Dahlia Noir** de James Ellroy adapté par David Fincher ? Eh oui, avant les films nous faisaient rêver, maintenant on rêve de films ! Décidément, le monde change !

Bruno Bonnet, Croix

A propos du *Fantastic Guide*, je note que certains lecteurs se plaignent d'en être encore à la lettre B et désespèrent d'arriver un jour au bout. Pour ma part, je vous conseille de ne rien changer. Gardez ce rytme, sa lenteur nous garantit un plaisir durable. Et puis, quel intérêt y aurait-il à ne s'intéresser qu'aux films connus ? Dans la formule actuelle, au contraire, c'est tout un pan du cinéma, blotti dans les recoins et les tréfonds les plus obscurs, qui nous saute à la figure. Bravo et continuez comme cela. Bruno, un Craignos Monster parfois...

Merci pour ton aide. Il est de fait qu'un index du cinéma fantastique qui n'aborderait que les grands films immédiatement accessibles dans les revues professionnelles ou les saisons cinématographiques n'aurait pas grand intérêt à mons sens. C'est dans sa partie inédite qu'il devient justement le plus utile. Ceci étant, je suis mal placé pour juger. J.P.P.

PETITES ANNONCES

Romain Sylvestre, Palaiseau

Il y a quelque chose qui me dérange dans les lettres de Baptiste Duval. C'est cette espèce d'intolérance (qu'il reconnaît) envers les films à gros budgets américains. Parce qu'il y a des stars et/ou un gros budget (cf. **Titanic**, **Wild Wild West** et autre **Star Wars**), ce sont des daubes. Moi, je trouve ça un peu léger comme argument. De plus, se faire un avis sans voir les films me semble assez malhonnête (si tu appelles au boycott, je pense que tu le suis toi-même, et que par conséquent tu n'as pas dû les voir). Personnellement, j'ai adoré **Titanic** et **Star Wars**, mais j'ai été aussi bouleversé par **L'Eté de Kikujiro** ou par **Une Histoire Vraie** (pour reprendre tes exemples).
Tu critiques **Titanic** comme étant un pur produit commercial, tu parles de la promo et des produits dérivés. Moi, il me semble que le but de n'importe quel film est de rapporter un peu d'argent. Qu'on le veuille ou non, le cinéma est avant tout une industrie, et même les «indépendants» appartiennent aux majors (cf. *Miramax*). D'autre part, **Le Projet Blair Witch**, que tu aimes visiblement beaucoup, qu'est-ce donc à part un coup de marketing assez génial ? Un bon film ? Pour moi, non. «*L'angoisse qui naît de la focalisation interne via la caméra subjective, du hors-champs, du non-vu, de l'obscurité, n'est-elle pas plus intense que tout ce qu'on a pu éprouver face à des monstres de caoutchouc, ou même virtuels ?*» Non, vraiment non. Et puis, cette idée de suggérer pour mieux faire peur n'est pas nouvelle. Seulement, d'autres sont bien meilleurs. Par exemple, Carpenter m'a traumatisé avec son **Prince des Ténèbres**, alors qu'il ne s'agit que d'un liquide vert. Définitivement, **Blair Witch** est selon moi le coup fumeux de l'année. Je dis bravo aux réalisateurs qui ont réussi à «vendre» du vent à des millions de spectateurs.
Tout ça pour dire qu'on peut aimer à la fois **Titanic** et **Festen**, ou **Matrix** et **Le Goût des Autres**. Il y a de très bons blockbusters et de très mauvais films d'auteur, ou «indépendants».
Sinon, j'achète *Mad* depuis la 6ème (le n°48), et tous les deux mois c'est un véritable bonheur. Mais, ce qui me ferait vraiment plaisir, à part le retour de *Tonton Mad* et *Ze Mad Rubrik* (là, je rejoins Baptiste), c'est un dossier sur les nanars italiens des 70s - 80s : Fulci, Lenzi ou Mattei (aaah, **Les Rats de Manhattan** et autres **Virus cannibale**...). A bientôt.

Damien Serpault, Migné-Auxances

Non, je ne suis pas un fidèle lecteur qui vous dévore depuis des lustres et je ne vais pas non plus me répandre en compliments qui, certes, flattent votre ego, mais sont un peu lassants pour le lecteur non-convaincu d'avoir la meilleure revue de... (à compléter) entre les mains ou sous les yeux, tout dépend de ce qu'on fait de ses mains dans ces moments-là. Vous ne recevez donc jamais de lettres d'insultes ?
Plus sérieusement, je ferais une petite remarque qui va dans le sens de celle de Christophe Pons (courrier du n° 123). Elle porte sur **Hantise**, et sur le fait d'avoir consacré une interview à Jan de Bont alors que la critique était défavorable. Bien entendu, le but de chaque texte est différent (l'un plutôt informatif et l'autre argumentatif), mais dans ce cas précis l'interview n'avait que peu d'intérêt, voire pas du tout, du fait de cette mise en perspective, mais aussi par son contenu.
A l'opposé, votre article consacré à l'animation japonaise, et notamment à **Princesse Mononoké**, était enrichissant et passionnant (presque trop en avance. *Tu veux que je te dise ? t'es jamais content, toi !*). Quant au dossier «Opération peur», opportun bien qu'un peu succinct dans le sens où j'y aurais bien vu une petite fiche technique par film, l'idée est à conserver et à renouveler (flûte ! j'avais pourtant dit pas de compliments).
Enfin, je souhaiterais vous informer de la parution d'un coffret (2 CD + livre) en hommage à Mario Bava et Lucio Fulci, ainsi qu'au cinéma d'horreur en général. C'est un bel «objet» sorti il y a quelques mois sur un petit label indépendant italien, *Black Widow*. Côté musique, l'ensemble des groupes est très bon (même si certains n'évitent pas le cliché gothique). Le livre comprend divers textes bilingues (anglais et italien), pas mal de photos, filmographie, bibliographie... Il y a même un petit mot de Dario Argento, la couverture est signée H. R. Giger et ça s'appelle *E tu vivrai nel terrore* (amen). Tout cela mérite bien une chronique. Gracie mille...

Eh bien non, nous ne recevons quasiment jamais de lettres d'insultes. Pas assez talentueuses en tout cas pour mériter une publication. Car ce genre de littérature réclame davantage de talent que la simple missive laudative. Combien de plumes prétendument assassines trempent dans la vulgarité, l'excès, la mauvaise foi piteuse et finalement le ridicule. La lettre d'insultes exemplaire reste à faire si tu veux mon avis. J.P.P.

Denis Ac'h, Loos

Lecteur de votre magazine, je me permets de vous envoyer quelques photos reflétant mon travail pour que vous puissiez éventuellement les publier dans le *Courrier des Lecteurs*. Fan de fantastique et de séries mythologiques, tels ***Xena la Guerrière*** et ***Hercule***, je réalise des peintures ayant pour thème la chevalerie, la légende arthurienne et la mythologie grecque. Si vous souhaitez découvrir mes peintures, je vous invite à visiter mon site Fantastica, http://fantastica.free.fr, contenant une centaine d'illustrations Heroïc-Fantasy. Je recense également les dates des fêtes médiévales, alors si les tournois de chevalerie vous tentent ainsi que les combats en armure, n'hésitez pas ! Venez jeter un coup d'œil sur Fantastica. Denis Ac'h, 124 rue du Maréchal Foch, 59120 Loos.

Collectionneur vend films rares, 60 F l'un, fantastique, épouvante, péplum, western, etc... Jean-Michel. Tél.: 04 75 42 84 33.

Rech. tout doc sur le groupe Paradise Lost. Lionel au 04 79 25 63 77.

Vds films fantastiques des années soixante-dix à nos jours. Liste contre un timbre. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Appt. 16, 59800 Lille.

Vds DVD de **Puppet Master 6**, VHS de **Freddy 2** et **3**, **La Fin des Temps** et **Bubbles Galore**, laserdisc de **Freddy 3**. Rech. VHS *Haxan* et *Troma*. Tél.: 06 84 38 75 01.

Ch. mags parlant de **Massacre à la Tronçonneuse** et **Cannibal Holocaust**. Ch. VHS de **Affreux, Sales et Méchants**. Vds fanzines et magazines dont certains anciens. Guillaume Trivin, Rés. Les Amarelles, 3 rue Bertolt Brecht, 38420 Le Versoud.

Vds VHS rares tous genres, épisodes ***Simpson***... Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 6 rue Vaugelas, 74000 Annecy.

Rech. VHS de **Lost Empire**, **Appels au Meurtre**, **Clownhouse**, **La Ferme du Cauchemar**, **Les Guerriers du Soleil**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds *Fog* n°5 (*tiens, à propos de* Fog, *celui qui en a oublié une centaine à* Movies 2000 *est prié de venir les rechercher...*), *Vendredi 13* n°12, *Starfix* HS spécial Batman. Christophe au 01 45 28 08 68.

Rech. VHS originales de **1941**, **Les Dents de la Mer**, **La Quatrième Dimension**, **Howard the Duck**, **American Graffiti**, **THX 1138**. Pierre-Henri au 03 22 83 91 65 après 20 h.

Vds affiches de films + films. Ch. séries ***Le Voyageur***, ***Histoires Singulières*** et ***Histoires de l'Autre Monde***. Frédéric Métais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Neptune rech. un nain, un lilliputien et un géant pour le tournage d'un film fantastique. Ecrire à L'Antre de Neptune, 5ème étage, 106 rue de la Jarry, 94307 Vincennes cédex.

Vds laserdiscs des **Aventuriers de l'Arche Perdue** et du **Maître des Illusions**. 300 F les deux. Murielle Estevant, Le Monjat, 24380 Cendrieux.

Rech. *E.F.* 151. Alain au 05 61 49 30 63.

Ach., même cher, VHS des **Evadés de l'Espace**. Franck au 05 55 35 89 30.

Rech. tout doc sur Ally Walker et la série *Profiler*. Christophe Guigue, 30 rue Placide Cappeau, 30150 Roquemance.

Rech. tout doc sur Jennifer Love Hewitt, Sarah Michelle Gellar, Courteney Cox, Neve Campbell. Echanges possibles. Sabrina Defrenne, rue du Mont 97, 1360 Pernez, Belgique.

Vds films fantastiques (**Freddy**, **Critters**, **Ghoulies**) et divers. Liste sur demande. François au 02 37 23 29 25 le soir.

Vds VHS de **Creepshow**, **Cannibal Ferox**, **Incident de Parcours**, **Videodrome**, **L'Emprise des Ténèbres**... + album Batman «Les fous d'Arkham». Franck au 05 55 35 89 30.

Ch. VHS de **Massacre au Camp d'Eté**, **Le Bal de L'horreur**, **Le Monstre du Train** (*introuvable, il a raté sa correspondance à Châteauroux... Quel con !*) et autres slashers + films de Kitano et Bruce Lee. Tél.: 06 71 87 17 52.

Collectionneur propose K7 de **Peur Bleue**, **Terreur au Collège**, **It Conquered the World**, **Invasion of the Saucer-Men**. liste contre 6 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly-en-Thelle.

Vds ou éch. 1.200 films fantastique/ horreur. Liste contre 1 timbre à Denis Reynaud, 38 av. Napoléon 1er, 40990 St Paul lès Dax.

Ech. VHS **Toxic**, **Rage**, **Le Village des Damnés** (62), **Frère de Sang**, **Sonny Boy** contre VHS de **Je Suis un Monstre**, **Le Cauchemar de Dracula**, **Tremors II**, **Les Amants d'Outre-Tombe** et **Les Innocents**. Joaquim Farnes, 17 route de Barville, 45300 Baynes.

Vds 70 F pièce BO en CD de **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, **Phenomena**, **Zombie**, **L'Au-delà**, **Evil Dead 1** et **2**... Plus de 100 titres. Liste sur demande au 06 81 70 31 97.

Vds VHS de **Zombie** (director's cut, version US, 300 F), **La Marque du Diable** (en VO, 200 F), **The Dead Next Door** (VO, 80 F) et **Laboratory of the Devil** (K7 hollandaise uncut, 80 F). Stéphane au 01 69 41 91 79.

Vds VHS de **Carnage**, **Cannibal Ferox**, **Cannibal Holocaust**, **Dreamscape**, **Tueurs Nés** (director's cut), **La Marque du Diable**... Franck, au 04 70 29 39 64.

Ach., même chers, *Fangoria* n° 155, *Draculina* 28 et 30, *Video Watchdog* 2, 8, 10, 16, 18, et 24 à 27, *Cult Movies* 28 et *Horizons du Fantastique* 1 et 2 + les huit premiers catalogues du Festival d'Avoriaz. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Vds *M.M.* 48, BO de **Seven**, **Jeu d'Enfant** et **Evil Dead**. Nicolas au 01 43 78 19 61.

Vds VHS : **L'Exorciste**, **Evil Dead 1** et **2**, **Simetierre**... + 30 titres de Walt Disney (50 F pièce). Rech. tout doc sur **Pluch' Melody**. Grégory Arési, 25 rue des Jasmins, 54190 Villerupt.

Rech. tout sur le groupe Christian Death, ainsi que *M.M.* 1 à 22 et 48. Erwan Kehervé, Kernouarn, 29310 Locunole.

Rech. figurines de Goldorak, Actarus et Alcor (version Big Jim) et tout objet se rapportant au ciné et à la télé (***Capitaine Flam***, ***Ulysse 31***, **Aliens**, **Predator**...). Eric au 02 54 21 80 12.

Rech. DVD zone 2 : **Comportements Troublants**, **Dobermann**, **Mary à tout prix**, **SOS Fantômes**... Vds 120 F DVD zone 2 de **Sexe Intentions**. Rech. tous les produits dérivés sur la trilogie **Scream**. Nicolas au 06 03 87 29 70.

Vds *Lug*, *Semic*, *Image* des années 70 à nos jours. Liste sur simple demande. Listes de recherche bienvenues. R. Jouet, 4 square Laperrine, 89000 Auxerre.

Vds BO (**Henry**, **Frayeurs**, **Evil Dead 1** et **2**...) et VHS (**Premutos**, **Hardcore 1** et **2**...). Liste contre 1 timbre à Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

Vds nbreux films rares : **Les Vierges de Satan**, **L'Homme H**, **La Vie Amoureuse de l'Homme Invisible** (*avis aux voyeurs : on ne voit rien du tout ! Attendez plutôt la suite : La Vie Amoureuse de l'Homme Visible*...)... Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Rech. tout document sur Serge Brussolo. Damien Marchal, rue des Vergers 20, 5530 Yvoir, Belgique.

Vds laserdiscs **Cannibal Ferox** (350 F) et **Cannibal Holocaust** (300 F), VHS de **Frayeurs**, **Les Frissons de l'Angoisse**, etc (50 F pièce). Ech. films Bis italiens et espagnols. Gaëtan David, 41 rue Haute, 68480 Bettlach.

Vds nombreuses revues de cinéma (*M.M.*, *Impact*, *E.F.*...) + fiches Monsieur Cinéma. Liste sur demande à Messaoud Mecabih, 33 Les Peupliers, 38870 St Simeon Le Bressieux.

Rech. tout doc sur **Stigmata** et Patricia Arquette. Grégory Marquet, 115 rue Henri Barbusse, 62860 Ecourt St Quentin.

Ach., vds, éch. tout jouet **Star Wars** 1977-2000. Tél.: 06 17 36 74 21.

Rech. VHS de **Alone in the Dark** (J. Sholder). Vds 50 F VHS de **Génération AX**. Sébastien Jourdan, 105 rue Jean Jaurès, 92170 Vanves.

Rech. VHS du **Trône de Feu**, **Les Nuits de Dracula**, **Les Cauchemars Naissent la Nuit**, **Crimes dans l'Extase**... Roger Rozlam, 39 Bd Alexandre Dumas, 13008 Marseille.

Ch. VHS d'**Abattoir 5** et de **L'Amour Nuit Gravement à la Santé** (*sans compter que la vie est une longue maladie mortelle...*) + concerts filmés de Kraftwerk. Tél.: 04 93 16 17 23.

VDS VHS, jaquettes, affichettes... François Gourceaux au 01 44 42 16 10.

Myriam Demptinne, Flawinne

Cela va faire maintenant une semaine que j'ai été trembler devant **Pitch Black** au Festival du Fantastique de Bruxelles et je ne m'en suis pas encore remise. Non, sans blague, c'est peut-être le meilleur film fantastique que j'ai vu cette année. Je suis resté scotchée à mon fauteuil du début à la fin, car il faut dire que le film commence très fort (mais je ne peux guère en dévoiler davantage pour ne pas nuire au suspense). J'ai découvert du même coup Vin Diesel, un acteur génial que j'espère revoir tant le rôle lui collait à la peau. J'espère que vous allez bientôt parler de ce **Pitch Black** dans *Mad* et nous en apprendre davantage sur le travail de Tatopoulos sur ce film.

Christian Flamery, Vitrolles

Votre magazine m'a toujours intéressé et malgré les imperfections qui le parsèment (ces imperfections sont pour moi des perfections par rapport aux autres), vous faites preuve d'un professionnalisme incroyable, d'où votre réputation de puriste du Fantastique. J'ai pu remarquer que vos lecteurs faisaient une sorte de bilan des dix dernières années de cinéma. Avant 1990, le cinéma proposait des films différents. Le Fantastique y était plus subjectif et moins spectaculaire, les films d'action à gros budget ne couraient pas les rues. De nos jours, en revanche, le cinéma est en pleine explosion et on arrive à cinq blockbusters par été, la plupart étant de somptueux navets. Et c'est là où je lis dans le Courrier *«y'en a marre des blockbusters !»* (pour résumer). A mon avis, il faut laisser ce système fonctionner, car en ce moment plusieurs types de cinéma s'offrent à nous. Et parmi eux, deux extrêmes, les gros produits de consommation courante et les films très personnels plus directement adressés aux cinéphiles. On peut ajouter que certains titres échappent à leur catégorie. Il suffit de voir **Mars Attacks** ! ou **Starship Troopers** dans le premier cas, et bien sûr **Seven** ou **Le Projet Blair With** pour le second. En résumé, il me paraît inutile de se faire des idées préconçues, mieux vaut apprécier le cinéma comme on le ressent. Alors, laissons le cinéma adopter les formes qu'il désire, car plus il y aura de films et plus nous seront comblés.

Cela tombe d'autant mieux que nous n'avons guère le choix, mais il fallait le dire !

Jocelyn Teillard, Besançon

Sleepy Hollow me laisse un drôle de goût. Certes, je ne vais rien reprocher à Tim Burton l'irréprochable, côté ambiance, c'est un artiste. De plus, cet auteur n'a pas réalisé un seul mauvais film... il est bon, le bougre. Ainsi, ma seule critique est : on ne s'arrête pas dans la petite bourgade de **Sleepy Hollow**. On survole, et ça me gêne. Certes, tel est mon avis, mais n'avez-vous pas eu la même sensation, et de ce fait ne manque-t-il pas quelque chose ? D'un autre côté, je cherche des défauts là il n'en existe sans doute pas. En plus, c'est si facile de s'asseoir devant un film.

Autre chose. J'ai vu **Vorace**. J'ai eu peur, et c'est rare. Qui plus est, il semble que la réalisatrice possède le sens du contrôle musique/images, et ça fonctionne. Egalement, le sujet est intéressant, c'est un fait. Je crois que ce film mérite qu'on en reparle. J'ai honte maintenant de vous demander de qui est ce film et qui en a composé la musique (j'ai complètement oublié de vérifier avant de rendre la cassette). En fait il y a dans cette œuvre le petit plus qui fait que... c'est un putain de bon film !

Tu sais trouver les mots qu'il faut, tiens, on devrait te prendre comme critique, et, à ***Sleepy Hollow****, il manque peut-être les cinq minutes nécessaires à dépeindre un peu mieux les personnalités du village. Miranda Richardson, Jeffrey Jones, et même Casper Van Dien ne nous touchent guère car ils nous restent étrangers une bonne partie du film.*
Vorace *est bien sûr réalisé par Antonia Bird, interviewée dans notre numéro 120, et la musique est signée Michael Nyman et Damon Albarn. J.P.P.*

Sylvain Dury, Levallois-Perret

Dans votre classement des films de l'année, où est passé **Fight Club ?** Si c'est pas un film *Mad*, alors là je ne vous suis plus. C'est quoi ce bug à retardement ? Ensuite, Rupert Wainwright est vraiment gonflé de ne pas vouloir reconnaître que **Stigmata** est un pompage en force de **L'Exorciste**. Et aussi que son film est un pur navet, une insulte au chef-d'œuvre de Friedkin. D'ailleurs, en y regardant de plus près (pas trop quand même), on s'aperçoit qu'il a aussi pompé **L'Hérétique**. **Stigmata** est ridicule et c'est bien dommage pour Patricia Arquette et Gabriel Byrne.

LE TITRE MYSTERIEUX

Tu vas parler oui ? C'est quoi le titre mystérieux de ce numéro, que je me gagne facile le prochain Mad Movies *tout beau tout gratuit !*
- C'est ça, boudin, et pendant que tu ligotes Mad Movies, *je me tape la vaisselle ? Ah elle est jolie la parité, tiens !*

Laissons là nos amoureux et venons-en au personnage qui se prenait pour Darth Vader dans le numéro précédent et provenait de **L'Humanoïde** de George B. Lewis, alias Aldo Lado, ce que nous ont confirmé nos cinq premiers gagnants : Pascal Herr, Jean-Pierre Jourdan, Mylène Jolivois, Stéphane Cacaly, Vassili Vincent, suivi de près par Milio Latimie et Patrice Marcaggi.

Vds VHS de **Chiller, Dellamorte Dellamore, Los Angeles 2013, La Maison de la Terreur**... Rech. VHS de **La Créature du Marais** (Craven), **Dark Star**, les films d'Argento + BO de Carpenter. Gilles Vilatte, 106 rue du Théâtre, 75015 Paris.

Collectionneur propose nbreux films rares : **La Nuit de tous les Mystères, Les Aventures de Tom Pouce, Things to Come, She la Déesse de Feu** *(pas trop quand même, elle a déjà brûlé tout le P.Q...)*, etc. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Vds nbreux n° de *M.M.* (dont le 28), *Impact, E.E., Midi Minuit Fantastique*... Liste contre 1 timbre à David Nuez, 28 rue Buisson, 59580 Aniche.

Rech. VHS de **Sailor et Lula** (en VOST), **Eraserhead** et *Twin Peaks* (série TV). Frédéric au 04 50 42 07 11 après 18 h 30.

Vds dossier de presse relié sur Metallica. 400 pages, 350 F port compris. Mlle Kouitene, 90 rue République, 13002 Marseille.

Ach. affiches de films d'horreur (avant 1985) format 40x60 et 60x80. Possibilité d'échange contre affiches grand format. Hervé Colombier, 6 rue des Hortensias, 59210 Coudekerque-Branche.

Rech. tout doc sur **Vision d'Escafloure** et autres mangas. Swann Rougier, 3 rue Haguenot, 34070 Montpellier.

Vds figurines et merchandising divers : **Star Wars, Titanic, ID4, Twister, Waterworld**... + photos d'exploitation, affiches, BO, VHS... Liste contre 1 timbre à Frédéric Pittet, La Millière, 1040 Villars-le-Terroir, Suisse.

Rech. en VHS **L'Appel de l'Or, Willard, La Malédiction de la Vallée des Rois, Les Requins** (C. Wilde). Vds K7 originales 50 F dont **Le Faiseur d'Epouvante**. Liste contre un timbre. Mr. Martin, 76 rue Henri Dunant, 44150 Ancenis.

Vds nbreuses affiches et photos, docs sur Stallone, Van Damme, Schwarzie... Liste sur demande à Christian Karl, 30 rue de Lupin, 54700 Sarrebourg.

Vds produits de collection divers sur Schwarzenegger et la muscu. Tél.: 06 67 85 59 39 le soir.

Vds nbreux magazines : *Starlog, Fangoria, Starburst, Shivers, Video Watchdog*... Liste contre un coupon réponse international à Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford, M7 4GQ, Angleterre.

Vds plus de 2.000 VHS : **Scream 1** et **2, Ennemi d'Etat, La Main qui Tue, Mimic, Sexcrimes**... Antony Montera, 8 rue des Buttes, 14600 Honfleur.

Fan de Black ou Death, le zine *No Noise no Good* n°2 est sorti. Si vous le voulez ou si vous voulez être dedans *(faut sortir aussi, non ?)* : David Lerouesnier, 20 rue du Québec, 14123 Ifs.

Vds 50 F pièce VHS tous genres + mangas : **DBZ, Akira, Cobra, Patlabor**... Liste contre 1 timbre à Cédric Duriez, 29 rue Jules Ferry, 62290 Noeux-les-Mines.

Ach. 200 F pièce **Urotsukidoji 1** et **2**. Johann Giardinelli, 4 rue du Château d'Eau, 47100 Thionville.

Vds magazines ciné, série télé et divers, posters et figurines. Demande liste contre enveloppe timbrée. Fabien Poli, «Saraille», 47360 Lacépède

Collectionneur propose plus de 1.200 VHS, films et séries TV SF/fantastique (avant 1980). Liste contre 4 timbres à Emmanuel Talmy, 37 rue Adrienne Lecouvreur, 76620 Le Havre.

Vous avez envie de participer d'une manière ou d'une autre au tournage du **Star Wars** européen. Toutes les infos sur cette grande aventure sur le Net, à l'adresse www. riseofthesith.fr.st

Vds K7 originales 55 F Port compris. Liste gratuite sur demande. Didier Bidart, 10 rue P. Dignac, appt 8, 33260 La Teste

Vds nbreuses VHS et revues de cinéma. Liste contre enveloppe timbrée à Bruno Malitte, La Montée, 58170 Luzy.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- fans de cinéma fantastique et asiatique sur Pau ou Tarbes. Carole Contaut, 16 avenue de Saragosse, 64000 Pau.

- personnes de 16-23 ans habitant le Lot (vers Figeac de préférence), aimant les films d'horreur, pour des idées, projets, aide pour le maquillage, en vue de réalisations. Karen Chicottot, Lycée St Géraud, 23 rue du Collège, 15013 Aurillac Cédex.

- réalisateurs, acteurs (tous amateurs), ainsi que véritables passionnés de fantastique sur Tours pour concrétiser de nombreux projets. Appelez-moi au 06 16 48 09 92.

- correspondant(e)s fans de la série ***Sliders***. Nicole Lély, 10 rue Laënnec, 02200 Soissons.

- comédien(ne)s amateurs, personnes intéressées par les FX (maquillages, 3D...) ou la technique, scénaristes amateurs pour participer au concours organisé par MCM autour de la sortie en vidéo du **Projet Blair Witch**. Eric au 02 32 59 54 44.

FACE AUX CRAIGNOS, LA PRESSE UNANIME !

Un texte joyeux, archi-documenté et méchamment instructif. Un excellent bouquin de cinéma (Charlie Hebdo).

Les Extraterrestres n'auront qu'une envie : vous le piquer (Aventuriers).

Rigolo et léger, plus kitsch, tu meurs (Le Figaro Etudiant).

Illustré par des quantités d'affiches hilarantes et de photos parfois saignantes, ce livre est un vrai régal (Le Matin, Suisse).

Le tome 3 de l'histoire du cinéma des effets spéciaux, plein d'illustrations étonnantes (Le Républicain Lorrain).

Une somme de photos infos et anecdotes sur le monde merveilleux du cinéma B, voire Z. Des centaines d'images gore, poétiques ou absurdes, mais toujours drôles (L'Affiche).

Un nouvel hommage aux monstres les plus délirants de l'histoire du cinéma (Ciné Live).

Réjouissant survol des grands nanars du cinéma fantastique, sous une pluie d'illustrations et un texte plein d'humour (Télé K7).

Tous les monstres super top moches dans ce troisième opus des Craignos Monsters (20 Ans).

On adore cette encyclopédie de l'horreur ridonnante. Monstrueusement drôle (Studio Multimédia).

Un bel hommage au cinéma fantastique de série B (Ouest France).

Monstres ringards en vedette où l'auteur explore avec humour la planète des séries Z (Paris Normandie).

Le livre qui dit tout sur les films de séries Z (Libération).

Le retour de tous les monstres du cinéma fantastique. Jubilatoire (L'Est Républicain).

Anthologie des créatures les plus Z, pleins d'infos et une icono très graphic. Un cadeau monstrueux (Première).

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma

MOVIES 2000

9 rue de La Rochefoucauld

75009 Paris

(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)

Si la dose prescrite ne remplit pas son office, n'hésitez pas à augmenter la posologie avec les tomes 1 et 2 des **CRAIGNOS MONSTERS**. Chaque volume : 240 F (port compris) à notre adresse : Mad Movies/ Impact, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 46
Fax : 01 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 41
Fax : 01 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex

20 HEURES 100% GRATUIT D'INTERNET

A chacun son Internet

20 heures d'Internet
gratuites pour choisir...
INFONIE...De nombreux forfaits tout compris
à l'Internet gratuit.

Pour toute information : www.infonie.com

N° Indigo 0 825 825 825

*20 heures offertes sous forme de réduction de prix de votre formule pour toute souscription à un abonnement Top entre le 15/03/2000 et le 31/12/2000. Offre soumise à condition

OFFRE SPECIALE NOUVEAUX ABONNES

20h D'INTERNET 100% GRATUITES*

(Accès Internet + communications téléphoniques comprises)

INFONI
A chacun son Inter